

7e Année - No 4

Avril 1914

NOTRE ROMAN COMPLET

# LES ONDINES DU FLEUVE BLEU

Par Evariste Carrance.

# La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



Marquette et Joliet sautant les rapides du Mississipi. (Voir intérieur)

**Sommaire:** Légende d'Avril. Les Canadiens-Français; article superbement illustré montrant le Canada à ses origines et faisant apprécier l'admirable travail accompli par les missionnaires. La légion des braves, par F. de Verneuil. Chez les Indiens du Rio-Pilcomays. Une disparition mystérieuse. Une visite aux météores. Ce qui fait les grands artistes. Les ânes en culotte. Claudie le gâcheur. Les oeufs d'Orient. Une merveille de pierre. Bons poissons d'avril. Périlleuse mission auprès d'Abd-El-Kader. Les petites inventions utiles. Dans le monde des chenilles et des papillons. A propos de Pâques. Impressions de voyage, par A. Riou. Poésies, etc.

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**  
Edit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.

# TOUTE FEMME MAIGRE PEUT DEVENIR GRASSOUILLETTE

Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité. Et pour prouver, sans contrediction possible, que nous y réussissons, nous vous enverrons, sur réception de 60 cts, un généreux Traitement d'Essai de notre

## TRANSFORMATEUR JAPONAIS

qui, quel que soit votre décharnement actuel, commencera à faire de vous une délicieuse personne grassouillette, au buste arondi et ferme, aux épaules et aux bras bien développés et proportionnés. Ce traitement est facile, agréable, rapide et l'effet permanent. Si vous ne désirez, pour commencer, que les explications sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**, envoyez nous **10** cts avec vos noms et adresse bien lisiblement écrits. Nos envois sont toujours enveloppés de la façon la plus discrète.

Adressez : **Specialiste HENRI RIVOD, BOITE POSTALE 2105, Montreal,**

**ATTENTION** !—Il est arrivé assez souvent qu'un Traitement d'Essai du **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** a suffi à donner les résultats souhaités. Qui sait si tel ne sera pas le cas pour vous?



## Etes-Vous Gêné

### UNE DECOUVERTE FRANÇAISE



D'éminents savants français ont trouvé un moyen scientifique, efficace et certain, pour guérir la Gêne, la Timidité, la Nerosité et le Manque de Confiance en Soi-même, sous toutes ses formes; gêné avec le sexe opposé, gêné de paraître en public, gêné dans la conversation, gêné au salon, gêné d'entrer dans une maison, gêné de passer dans la rue où on est connu, gêné à table, gêné avec ceux qu'on aime, etc., etc.

Envoyez 4c en timbres et nous vous enverrons notre BROCHURE GRATIS, vous enseignant comment vous débarrasser de la gêne pour toujours. Cette brochure sera mise dans une enveloppe bien cachetée ne portant aucune marque qui puisse en faire soupçonner le contenu. Adressez ;  
**BUREAU SCIENTIFIQUE FRANÇAIS,**  
Dept. 5, Boîte 169, Hochelaga, Montréal, Can.

## The Canadian Advertising Limited

### AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE,  
MONTREAL

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING,

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

**A TORONTO**

En 7 1/2 Heures par

“l'International Limité”

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

**MONTREAL, TORONTO et L'OUEST**

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL—BOSTON—SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA—a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENOXVILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

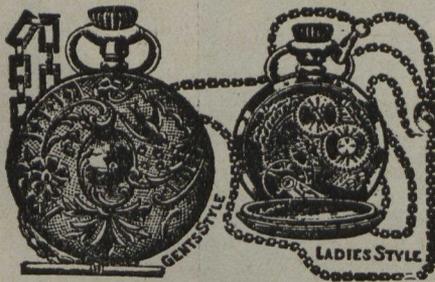
aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

**BUREAUX EN VILLE:** 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

**W. Legault,**

(Enregistré)

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

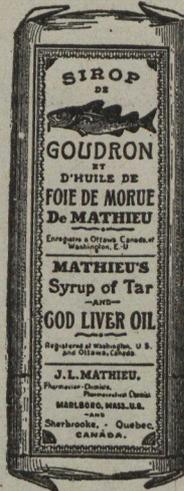
PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

**Vous ne tousserez plus**

lorsque vous aurez pris quelques doses de

**Sirop Mathieu**



au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux. Parce qu'il calme l'irritation des bronches et des

poumons, prévient les quintes de toux, soutient les forces du malade et assure une prompte guérison.

En Vente Partout : 35c. la bouteille.

En même temps que le Sirop Mathieu, on pourra prendre suivant les directions, une ou deux

**Poudres Nervines Mathieu**

très efficaces contre l'État Fiévreux et Nerveux, les Maux de Tête, Migraines, Névralgies, Excès de Fatigue.

En Vente Partout : 25c. la boîte de 18 poudres.

**CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE, SHERBROOKE, P. Q.**

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,  
Dépositaires en gros.  
Montréal.



Le gai Printemps

# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT:</b>	<b>Paraît Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESETTE &amp; Cie,</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.
Canada et Etats-Unis:		<b>AVIS AUX ABONNES</b>
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts		La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Montréal et Etranger:		
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts		
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

## LEGENDE D'AVRIL

**A**VRIL qui nous ramène les beaux jours et avec eux les hirondelles me remet en mémoire une jolie légende que je me fais un plaisir de vous redire.

Au pays de Judée, dans la campagne ensoleillée de Nazareth, l'Enfant divin jouait avec ses petits compagnons; de ses mains de bonté et d'amour il pétrissait, avec l'eau du ruisseau et la terre de ses bords, des oisillons qu'il posait sur le sol, les ailes déployées. Un pharisien passa.

—Enfants de péché! cria-t-il, que faites-vous donc un jour de sabbat?

Et de son pied brutal, il voulut écraser les oiseaux; mais Jésus frappant ses petites mains, les bestioles d'argiles s'animent et s'envolèrent. Les hirondelles étaient nées.

De leurs ailes grises, elles gagnèrent le toit sous lequel vivait Jésus et de la même terre dont elles furent formées y construisirent leur nid. L'hirondelle choisissait pour abriter sa famille la demeure de l'homme, son ami. Elles y vivaient libres, respectées, aimées; leur présence portait bonheur.

Longtemps après, quand l'Enfant divin, devenu homme, marcha vers le Golgotha, les pauvrettes désolées le suivirent, jetant le long du chemin leur cri de douleur.

Le Maître allait mourir; sur sa face livide un sillon de sang coulait avec ses larmes.

Lors, une à une, les hirondelles de leur bec détachèrent de la couronne les épines qui se clouaient à l'auguste front. Des heures passèrent.

Dans un suprême cri, le Crucifié rendit l'âme.

Le ciel se troubla, les oiselles gémirent et leurs ailes prirent le manteau de deuil que depuis elles n'ont jamais quitté.

Rien de plus pur que cette légende dont il est facile de tirer une conclusion: Le Créateur qui a donné la vie aux petits oiseaux leur a donné, comme aux humains, un cœur et dans ce cœur le désir de vivre. N'est-il donc pas pitoyable de détruire cette œuvre par un désir coupable de luxe et de vanité et de s'emparer de leurs plumes pour en faire de vains ornements?

Ceci devrait être longuement médité.

Roger Francoeur.

## LA ROBE DE JESUS

Entre les lauriers verts, au bourg de Béthanie,  
 Brillait une maison qu'aimait le Fils de Dieu.  
 Là vivaient des élus; leur porte était bénie,  
 Car l'esprit du Seigneur habitait en ce lieu.

Là demeuraient ensemble et Marthe aux mains agiles  
 Et Lazare son frère et Marie aux doux yeux,  
 Qui, comme il est écrit dans les Saints-Evangiles,  
 Venait entendre aux pieds du Christ la voix des cieux.

Or le soleil couchant dorait les plaines calmes.  
 La brise caressait les feuilles en tremblant.  
 — Sous le paisible toit où frissonnaient les palmes,  
 Marie était assise et filait du lin blanc.

Elle filait ce lin depuis l'aube, sans trêve,  
 Car elle en voulait faire une robe au Seigneur.  
 Elle laissait s'ouvrir les ailes de son rêve,  
 Et des hymnes montaient du temple de son coeur.

Les mille bruits du jour commençaient à se taire,  
 La grande paix venait au fond du ciel vermeil;  
 La rêveuse, inclinant son beau front solitaire,  
 Ferma languissamment ses yeux pleins de sommeil.

Et tandis que mouraient les chants parmi les nues,  
 Tandis que s'embrasait tout l'immense horizon,  
 Pensif, l'oeil rayonnant de clartés inconnues,  
 Jésus de Nazareth entra dans la maison.

Lentement il s'en vint vers Marie endormie,  
 S'assit en face d'elle et murmura: "C'est moi,  
 C'est moi, c'est le Seigneur; dors en paix mon amie.  
 Dors, ne t'éveille pas, je travaille pour toi."

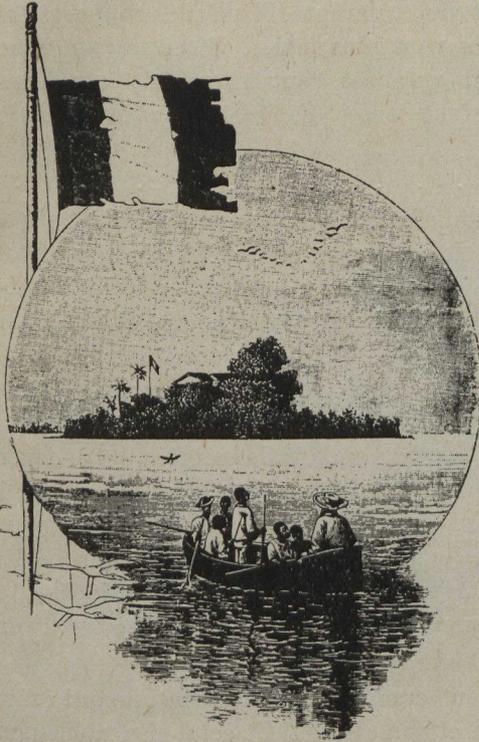
Il prit l'humble quenouille en ses mains souveraines  
 Qui guérissaient la lèpre et ranimaient les morts:  
 Le vent dans les palmiers avait des voix sereines:  
 "Femme au coeur pur, dit-il, repose sans remords.

"Bientôt viendront les jours dont tu n'as point d'envie  
 Où saignera ton coeur, où tes yeux pleureront...  
 Tes beaux rêves seront le meilleur de ta vie."  
 Il dit, et les rayons du ciel baignaient son front.

Calmes étaient les monts et la plaine fleurie,  
 Mais plus calme son coeur qui savait l'avenir.  
 Le silence berçait le sommeil de Marie,  
 Et Marie ignorait quels temps allaient venir.

Pourtant au dernier jour de son martyre inique,  
 En son chemin de croix, sanglant sous le ciel noir,  
 Jésus devait porter cette même tunique.  
 Dont il filait le lin dans la pourpre du soir.

François CASALE.



# LES CANADIENS - FRANCAIS

*Hommage aux valeureux  
souvenirs. -- Missionnaires  
français au Canada. -- Au-  
trefois et aujourd'hui. --  
L'oeuvre colonisatrice des  
missionnaires.*

—o—

## I.—HOMMAGE A D'HEROIQUES SOUVENIRS.

**C'**ÉTAIT dans les salons du Grand Hôtel Continental, le 15 avril 1891. L'Alliance Française donnait, ce soir-là, un banquet en l'honneur du premier ministre de la province de Québec, M. Mercier, et du maire de Montréal, M. Beaugrand, de passage à Paris. Cent trente convives avaient répondu à son invitation.

Au dessert, M. Melchior de Vogüé, de l'Académie française, se leva :

“Monsieur le Ministre,—dit-il,—Messieurs les Canadiens-français,

“Vous revenez vous asseoir au foyer de l'aïeule... Vous n'êtes point pour nous des étrangers. Vous êtes des frères, les frères de l'autre côté de l'eau... Vous venez d'un pays qui fut nôtre et auquel je veux garder le beau nom qu'il portait à l'origine : la Nouvelle France!... La Nouvelle France a changé d'allégeance avec les vicissitudes de l'histoire ; elle n'a changé ni de langue, ni d'esprit, ni de cœur... Nos rapports de famille sont faciles à définir. Notre fille, mal gardée, a été enlevée jadis par un gendre qui avait remarqué ses beaux yeux. Il s'est montré d'abord très exigeant, difficile à vivre. Il s'est radouci avec le temps. Aujourd'hui il est parfait : il rend notre fille heureuse, d'autant plus heureuse qu'il lui laisse toute liberté de vivre suivant les coutumes paternelles. Elle garde la foi jurée à son sei-

gneur; mais elle chérit plus que jamais ses vieux parents. Voilà des rapports très acceptables. Il y a des ménages où les choses vont plus mal... Et cette expérience aura eu un côté consolant: elle nous apprend qu'après cent vingt-huit ans, des Français détachés de la souche commune restent aussi Français qu'au premier jour..."

.....

“Oui, nous sommes restés Français,—répliqua le ministre canadien,—et Français comme vos ancêtres l'étaient au XVIIIe siècle... Lorsqu'en 1763, le drapeau fleurdelisé, en descendant de la citadelle de Québec, se replia et retourna vers la France, une longue et douloureuse procession le suivit: gouverneur, officiers, soldats, nobles, négociante, en un mot, tout ce qu'il y avait de force politique et de richesse. Il ne resta que le peuple et quelques nobles, plus généreux que riches, et les missionnaires.

“On raconte qu'un des anciens colons, qui avait, pendant des années, lutté contre l'Anglais, versait des larmes en voyant disparaître à l'horizon le drapeau de la France qu'il aimait tant. Un prêtre français, s'approchant de lui, dit: “Pourquoi désespères-tu? Toute la France n'est point partie; regarde sur le clocher de l'église de la paroisse; la croix y reste! Elle te rappelle la civilisation française, et le prêtre, apôtre de cette civilisation, est près de toi pour t'aider à rester Français”.

“Cette parole fut comme un pacte. Elle vous explique l'alliance intime qui existe encore aujourd'hui entre le peuple canadien et son clergé. Et celui-ci a noblement tenu sa promesse! “Si nous sommes restés Français au Canada, nous le devons en grande partie au dévouement de nos prêtres et à leur patriotisme éclairé!”

Je voudrais faire imprimer en lettres d'or cette déclaration de l'éminent homme d'Etat. Quelle bouche plus autorisée pouvait rendre aux missionnaires un témoignage plus flatteur et venant mieux à l'appui de tout le bien que l'on peut dire d'eux!

## II.—MISSIONNAIRES FRANÇAIS D'AUTREFOIS

Entre le jour glorieux où Jacques Cartier planta sur une pointe de terre de la baie de Gaspé la croix monumentale portant à sa base l'écusson de François Ier (1534) et l'heure où le Canada passa sous la domination britannique (1763), deux cent trente années s'écoulèrent, pendant lesquelles des milliers de missionnaires français: Jésuite, Récollets, Capucins, Sulpiciens, prêtres des Missions Etrangères, etc., débarquèrent sur les rives du Saint-Laurent ou des majestueuses nappes d'eau dont il est le déversoir, pour ensuite, s'enfoncer au Nord jusqu'au Cercle Polaire, à l'Ouest jusque par delà les Montagnes Rocheuses.

“Ce vaste continent, écrivait en 1854 un des membres du gouvernement américain, ce continent qu'un voyageur ne traverse pas en moins d'une année de marche



Le Canada il y a 300 ans. Un campement d'Indiens.

fut parcouru de l'un à l'autre Océan par les apôtres de l'Eglise romaine, avant que Raleigh et Smith eussent touché nos rivages."—“Et, ajoute Rapp, à l'époque où le Connecticut était encore l'extrême frontière de la Nouvelle-Angleterre, plus d'un missionnaire français, dont la jeunesse s'était écoulée dans les tièdes vallées du Languedoc, avait fait retentir les hymnes catholiques dans les prairies de l'Ouest. De lac en lac, de rivière en rivière, les Jésuites avançaient sans se reposer jamais, et, prenant sur les sauvages un ascendant unique, ils amenaient à la foi les belliqueux Miamis, comme les voluptueux Illinois.”

“Combien de dangers la nature et les hommes préparaient aux missionnaires ! s'écrie Bancroft. Affronter la rigueur d'un climat nouveau, n'avoir pour nourriture qu'un peu de maïs écrasé sous une pierre ou la mousse des rochers, travailler sans relâche, dormir sans lieu de repos, être exposé à toute heure à périr par les flammes ou sous le tomahaw; telle est la vie qui, cependant, donnait à ces héros d'ineffables consolations.

Que de fois, sans doute, sur leur dur oreiller de pierre, eux aussi, comme le patriarche Jacob, ils sentirent l'encourageante présence de l'Eternel! Que de fois les vieux chênes à l'ombre desquels ils s'asseyaient pour se reposer, furent pour eux le

chêne de Mambré, sous lequel Abraham partageait son pain avec les anges du ciel!"

Leur sang féconda le champ de leur apostolat. Les noms d'Isaac Jogues, de Jean de Brébeuf, de Gabriel Lallemand, pour ne nommer que les plus illustres, sont au martyrologe de cette Eglise naissante. "Ibo et non redibo", écrivait Jogues, en partant pour son dernier voyage chez les Mohicains. Chacun de ces hommes savait qu'il était marqué pour le martyre. "Mais déjà morts au monde, dit encore Bancroft, et possédant leur âme dans une paix parfaite, ils ne reculaient jamais. L'histoire de leurs travaux se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française."

Au récit des souffrances rédemptrices de l'Homme-Dieu, l'Algonquin, l'Iroquois, l'Abénaquis, l'Outaouais, déposant leur férocité, enterrèrent leur hache de guerre en signe de paix et les grades forêts prêtèrent leurs plus beaux arbres pour la construction de la "loge de la prière".

Seul le catholicisme a eu le secret de civiliser les Indiens et de les rendre heureux. "Jusqu'à ce jour, observe le général Cass, l'époque de la domination française et catholique est la seule ère de bonheur dont se souviennent les Indiens." Un autre est amené à cette conclusion: "Si les Français avaient conservé l'Amérique, les tribus aborigènes auraient vécu pour adorer le Dieu des chrétiens."

Mais cette nouvelle France, si laborieusement conquise par le zèle de nos missionnaires et les armes de nos soldats ne leur resta pas. Le vainqueur daigna bien autoriser les vaincus à pratiquer leur religion, mais avec cette clause restrictive: "Autant que les lois de la Grande-Bretagne peuvent le permettre". Et, en vertu de cette clause, les noviciats canadiens de toutes les communautés étrangères furent fermés et interdiction absolue fut faite aux missionnaires de France de venir en aide à leurs "frères de l'autre côte de l'eau". C'était la ruine; c'était la mort.

### III.—MISSIONNAIRES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI.

Ces mauvais jours sont passés. Le gendre s'est radouci avec le temps; maintenant il laisse à notre fille toute liberté de vivre suivant les coutumes paternelles." Les couvents se sont rouverts, leurs noviciats surabondent de jeunesse. Toutes les phalanges apostoliques du "vieux pays" ont aujourd'hui libre accès, franc laissez-passer, droit de cité, au Dominion.

Les "congréganistes" français établis au Canada sont légion. Aux anciens pionniers, aux ouvriers de la première heure (Jésuites, Franciscains, Sulpiciens) d'autres sont accourus se joindre: Oblats de Marie Immaculée, Dominicains, Cisterciens, Basiliens, Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, Congrégation de Sainte-Croix, Compagnie de Marie, Congrégation du Saint-Sacrement, Eudistes, Sallettistes, Spiritains... J'en oublie, bien sûr... Et les Frères: Frères des Ecoles chrétiennes, Frères Maristes, Frères de Ploërmel, Frères du Sacré-Cœur, Frères de St-Gabriel... Et les Religieuses! Dames du Sacré-Cœur, Augustines, Ursulines, Pré-



Une mission canadienne telle qu'on en voit encore actuellement à l'extrême limite de la colonisation.

sentadines, Vistandines, Carmélites, Clarisses, Trappistines, **Fidèles Compagnes de Jésus**, Filles de la Charité, Hospitalières de Saint-Joseph, **Seurs de la Sagesse**, Petites Seurs des Pauvres, Religieuses de Notre-Dame des Missions...

De toutes les Congrégations implantées au Canada, celle qui, actuellement, par l'étendue de son champ d'action et l'importance de ses œuvres, occupe incontestablement le premier rang, c'est la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Dès l'année 1841 Mgr de Mazenod, leur saint fondateur, en envoyait une première phalange à Mgr Bourget, évêque de Montréal. Depuis soixante-cinq ans, le développement de leurs œuvres a suivi, au prix de mille sacrifices industriels, la prodigieuse croissance de ces régions encore neuves et riches d'avenir.

Le Bas-Canada compte actuellement de nombreux Pères et Frères. On y trouve mélangés tous les ministères, soit auprès des blancs, soit auprès des indiens, à travers les immenses "chantiers" d'exploitation des forêts, ou chez les tribus du St-Laurent, du Labrador et de la baie d'Hudson.

Dans le Nord, s'étendent d'incommensurables pays, terres toujours roides et inhospitalières à mesure qu'on avance vers le pôle. C'est le théâtre de bien des abnégations. Que d'apôtres ont sillonné de leurs raquettes les interminables tapis de

neige qui recouvrent le sol une grande partie de l'année! Les débuts furent durs, très durs; dénuement, isolement, difficulté des voyages, manque de communications, etc., tout semblait s'opposer à la diffusion de la foi. Tout fut vaincu par le zèle.

Aujourd'hui, les temps sont changés, au moins pour une partie du Nord-Ouest. Les diocèses sont nés les uns des autres; on en compte sept. En même temps, des flots émigrants européens se sont précipités pour coloniser.

Une large portion de territoire se prête à la culture ou au moins à l'élevage; la végétation est rapide et peut ainsi échapper aux atteintes du hâtif et gros hiver. Cette invasion—car c'en est une qui déverse chaque année des milliers d'habitants nouveaux—a apporté avec elle bien des commodités matérielles: chemins de fer, organisation des transports et autres choses qui rendent moins dures les nécessités de la vie et plus rapide et aisée pour maintes missions la visite du prêtre.

Mais, d'un autre côté, que de nécessités nouvelles! Pour faire face à tout, que d'abnégation, que de sacrifices, que d'héroïsme sont nécessaires!

#### IV.—L'OEUVRE COLONISATRICE DES MISSIONNAIRES.

On a prétendu que l'œuvre des missionnaires au Canada a été exclusivement de propagande religieuse et qu'ils ne se sont jamais souciés du progrès matériel de leurs ouailles, ni des intérêts de leur pays d'origine. Allons donc! Ce reproche est insoutenable.

Leurs lettres ont, de tout temps, offert les renseignements commerciaux les plus précieux. On y trouve des détails abondants et variés au point de vue de la géographie, de l'histoire naturelle, de l'ethnographie, de la langue et des coutumes des peuplades indiennes.

Les "Relations des Jésuites de la Nouvelle France", méritent, dit Parkmann (the Jesuits in North America in the seventeenth century", Londres, Mac Millan, 29e édition, 1892; préface), une place exceptionnelle parmi les documents authentiques et dignes de foi... On ne leur accordera jamais une trop grande valeur historique." D'autre part, les missionnaires du Canada ont, de tout temps, donné une impulsion hardie à la grande œuvre de la colonisation:

Lisez donc un peu ce qu'écrivait en 1614 le P. Biard, dans ce style brut, mais si savoureux du XVIIe siècle:

"Ici, devant que de finir, je suis contraint de citer quelques raisons qui m'émeuvent l'âme, quand je considère comme nous délaissions en friche cette pauvre Nouvelle France... C'est véritablement une autre France en influence et condition du ciel et des éléments. En étendue de pays, elle est dix ou douze fois plus grande; en qualité elle est aussi bonne; en situation elle est à l'autre bord du rivage, pour nous donner la science et la seigneurie de la mer et du navigage, avec mille biens et utilités..."

En 1636, le P. Le Jeune traçait un programme de colonisation plein de sagesse.



Le Père Séguin arrivant à la Station de Good Hope.

Il faisait appel “aux bons jeunes garçons ou hommes mariés sachant manier la hache, la houe, la bêche et la charrue. Ces gens-là, disait-il, se rendraient riches en peu de temps en nos régions. Il y a en France tant de forts et robustes paysans qui n’ont pas de pain à se mettre sous la dent! Est-il possible qu’ils aient si peur de perdre de vue le clocher de leur village, qu’ils aiment mieux languir dans leur misère que de se mettre un jour à leur aise parmi les habitants de la Nouvelle France...”

Ces appels furent entendus. Des milliers de familles normandes, bretonnes, saintongeaises, poitevines, etc., émigrèrent au Canada et, lorsque le traité de Paris déposséda la France de ce magnifique domaine, il était peuplé de 65,000 Français.

Ces 65,000 Français ne voulurent point disparaître.

Ils se raidirent contre la langue anglaise, contre la religion, contre les mœurs du vainqueur. Préférant au commerce la culture, le défrichage, le bûcheronnage, ils ont augmenté d’une façon merveilleuse, étendant leurs champs, abattant leurs forêts, ne laissant à l’ennemi que le tiers de leurs grandes villes trafiquantes: Québec et Montréal. En vain l’Angleterre a-t-elle, à deux ou trois reprises, tenté d’envelopper le petit peuple et semé de colonies britanniques et irlandaises le pourtour des districts occupés par ces vaillants, ces établissements ont été noyés par le flot montant des FrancoCanadiens.

Ah! c'est que les familles de quinze à vingt enfants ne sont pas rares ici, et, disait encore M. de Vogüé dans son toast aux hôtes de "l'Alliance française", "pour que votre race, dans l'immense Dominion, l'emporte définitivement sur les gens de parole anglaise, il suffit que, durant un demi-siècle, vous continuiez à peupler les terres encore vides de l'Amérique septentrionale avec le zèle que vous apportez à cette besogne. Nul peuple n'applique mieux que vous le précepte: Croisse et multipliez! Au siècle dernier, à l'instant de la séparation, nous abandonnions sur les bords du Saint-Laurent 65,000 Français. Aujourd'hui vous êtes un million et demi au Canada, et vous en avez jeté presque autant par delà votre frontière. Dans la région des Etats-Unis qui confine au Dominion vivent 1,200,000 braves lurons de votre sang. Quels bons Normands vous faites! Ah! cela nous rassure un peu; car cette précieuse famille normande, savez-vous bien qu'ici, chez nous, elle nous donne beaucoup d'inquiétude? Nous craignons de la voir s'éteindre! La statistique est impitoyable pour les Normands de Normandie: elle les accuse de paresse, de négligence... Enfin le Canada pourra nous en recéder. Ils vont si bon train là-bas!..."

Pourtant, c'est malgré bien des obstacles que la nation canadienne maintient sa prépondérance. Elle est journellement assaillie par un puissant flot de colons hétéroglottes, et, d'autre part, non-seulement elle n'est plus accrue par des alluvions venues de France; mais (M. de Vogüé vient de le faire remarquer) les Etats-Unis, pays de plus de soleil et de salaires plus élevés, lui enlèvent chaque année 10,000, 15,000, parfois 20,000 de ses enfants. C'est une saignée qui deviendrait épuisante à la longue; heureusement que ceci tend à disparaître.

Les missionnaires, cela va sans dire, luttent de toutes leurs forces pour enrayer ce mouvement d'exode. Un de ses plus ardents antagonistes fut le "curé Labelle" mort en janvier 1891.

Un type légendaire, une merveilleuse nature, un grand cœur servi par une belle intelligence que le "curé Labelle", curé de St-Jérôme, près Montréal. En 1888, il fut pourvu, lui, missionnaire, d'un portefeuille ministériel: celui de l'agriculture et de la colonisation.

Ce choix extraordinaire du gouvernement de Québec était justifié par les services extraordinaires rendus par le brave curé à la cause de l'immigration et de la colonisation canadiennes. Il fut la plus éclatante personnification de l'œuvre nationale poursuivie par le clergé canadien. Il avait assisté dans son enfance au grand mouvement patriotique en tête duquel marchaient les abbés Mailloux, Boucher, Héber, etc. A peine ordonné prêtre, il s'y était jeté avec passion et avait pour cela embrassé avec amour la vie de missionnaire. Depuis lors, la colonisation fut l'idée fixe, le but suprême de sa vie. Il y a trouvé une mort prématurée; mais son œuvre reste, l'élan qu'il a donné est poursuivi et il a attaché pour jamais à son nom le titre d'apôtre de la colonisation.



Les commencements d'une grande ville au Canada.

#### V.—MISSIONNAIRES FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS

Dans la partie du continent nord américain où s'épanouit aujourd'hui, vraiment libre et merveilleusement prospère, la plus puissante République du Monde, l'action des pionniers apostoliques ne fut ni moins étendue, ni moins féconde que dans la partie restée colonie britannique.

Ce fut un Jésuite, Jacques Marquette, qui, aux mois de juin et juillet 1673, accompagné de Joliet, "bourgeois," de Québec, et monté avec lui sur un simple canot d'écorce, reconnut le Mississipi jusqu'à son confluent avec l'Arkansas.

Le souvenir de ce missionnaire est resté en honneur dans le beau pays dont il fut un des premiers pionniers.

Lorsqu'en 1883, un bill décida que chacun des Etats de la Grande République américaine enverrait deux statues au Capitole de Washington, le Sénat du Wisconsin choisit le P. Marquette pour l'un de ses deux grands hommes. Dans un éloquent discours, le sénateur Genty énuméra les titres qu'avait l'éminent religieux à cet honneur: "La devise de notre République, dit-il, est: "En avant!" Soyons-y fidèles en reconnaissant le mérite de Marquette. Donnons-lui sa vraie place parmi les héros du Nouveau-Monde afin que nos fils et les enfants de nos enfants apprennent à honorer en lui le patriote et l'apôtre."

En 1682, lorsque Cavelier de la Salle descendit le grand fleuve jusqu'à son embouchure, il avait pour compagnon un Récollet, le P. Hennequin. En 1687, la vallée prenait, en l'honneur de Louis XIV, le nom de Louisiane, et des postes de commerce avec des stations de missionnaires s'y établissaient au nom du roi de France. On ne doublait pas un cap, on ne traversait pas une rivière sans qu'un Jésuite n'en montrât le chemin. L'Ohio, le Wabash, l'Illinois, tous les affluents du Mississipi voyaient leurs rives se couvrir de chrétientés. Les Natchez, farouches guerriers, déposaient leurs armes au pied des Robes Noires. A l'ouest, dans les trente Réductions de la Californie, reflourissaient les Réductions du Paraguay.



**Mgr Langevin, Archevêque de  
St-Boniface (Manitoba)**

Un jour vint où tout cela cessa d'exister. Le gouvernement anglais, convoitant la Louisiane, juro d'y étouffer le catholicisme pour y ruiner du même coup la puissance française. Par lui, la férocité native des Indiens fut réveillée et armée contre leurs bienfaiteurs. Pendant trente ans, les chrétientés indiennes furent noyées dans le sang. "Alors, écrit l'évêque England, les enfants des forêts fidèles à leurs croyances n'eurent plus qu'à verser des larmes sur les rives du Père des fleuves, et à mêler leurs cris de douleur au bruit des vents. Les Robes Noires devinrent peu à peu inconnues, le sacrifice chrétien disparut sur ces rivages, et lorsque, en 1776, la guerre de l'Indépendance déposséda l'Angleterre de cette colonie qu'elle opprimait, l'Amérique renaissante ne trouva plus sur son sol que le souvenir presque effacé de la foi qui avait fait fleurir ces solitudes à l'ombre de la croix."

Souvent dans les savanes immenses du Far-West, un incendie dévore les herbes de la prairie que le voyageur croit perdue et anéantie sans retour. Mais, au printemps suivant, revenant aux mêmes lieux, il retrouve une végétation plus luxuriante que jamais dans la plaine où il n'avait laissé que des cendres. Telle fut la rénovation qui, dans l'Eglise d'Amérique, commença à la fin du XVIIIe siècle, et qui s'épanouit dans le XIXe.

Deux causes provoquèrent et secondèrent cette deuxième effusion de la foi sur le continent américain: l'émancipation des Etats-Unis rendit à l'Eglise la liberté religieuse; l'émigration des prêtres chassés de France et d'Europe par la Révolution



**Marquette et Joliet sautant les rapides du Mississipi.**

lui procura une vaillante recrue de missionnaires. Ainsi, par une de ces compensations dont la Providence a le secret, une Eglise nouvelle se levait au delà des mers, dans la sérénité de la jeunesse et de la paix, au temps même où la vieille France chassait Dieu de ses sanctuaires et forçait ses pontifes à mendier le pain de l'exil.

Washington avait dit, dans son adresse aux catholiques des Etats de l'Union : "Puissent les membres de votre société, uniquement animée par le pur esprit chrétien, jouir de toutes les félicités temporelles et spirituelles!" A ces vœux d'un homme de bien, l'Eglise des Etats répondit en se rattachant plus immédiatement à l'Eglise romaine.

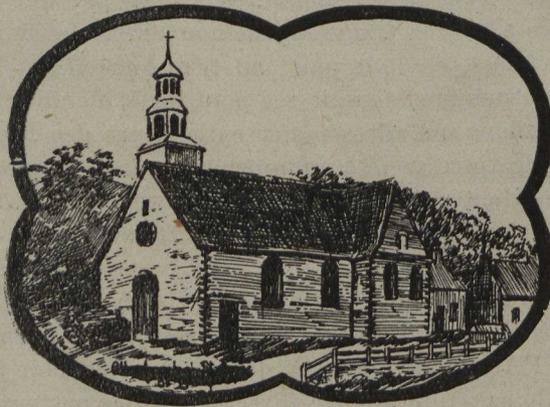
Tandis que jusqu'alors les prêtres disséminés de la Nouvelle Angleterre relevaient d'un vicairé apostolique qui résirait à Londres et que paralysait la persécution de la mère patrie, l'Amérique nouvelle, désormais affranchie politiquement, demanda pareillement à Rome de lui donner directement des pasteurs. Le Congrès appuya la requête du clergé, et Pie VI promut au siège épiscopal de Baltimore John Carroll, désigné par le suffrage de ses prêtres. C'était un ancien membre de la Compagnie de Jésus, fils d'une illustre famille du Maryland. Il était très connu et très estimé, et Franklin se faisait l'écho de l'opinion universelle quand il disait : "John Carroll est le modèle des prélats et le meilleur des chrétiens."

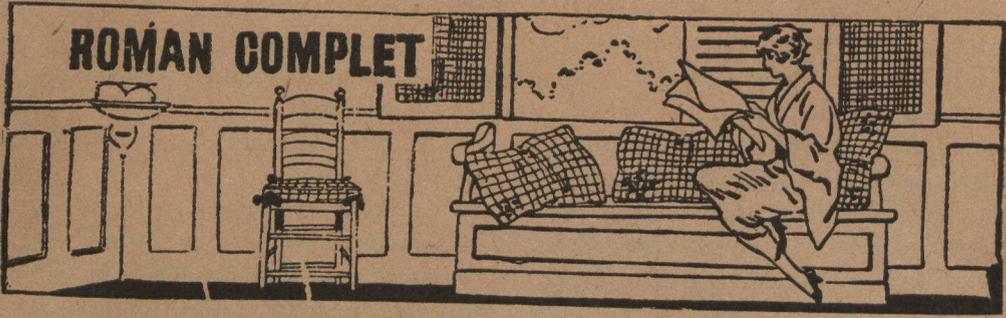
S'emparant, en missionnaire, d'un diocèse de 1,500 lieues de long, sur 900 de large,

à la tête seulement d'une vingtaine de prêtres, comme lui précieux débris de la Compagnie de Jésus, John Carroll alla d'abord demander des recrues à la France. M. Emery lui donna une première colonie de Sulpiciens, qui, en 1791, vint fonder le collège de Baltimore. Les prêtres chassés de France ou de Saint-Domingue apportèrent peu après à la petite armée un contingent de soldats aguerris dans la lutte. Qui n'a entendu parler des Dubourg, des Flaget, des David, des Cheverus?...

Merveilleuse et perpétuelle fécondité de la croix! C'est la persécution qui avait poussé sur les rives désertes du Potomac les deux cents familles catholiques dont se peupla le Maryland; et c'est encore la persécution qui, un siècle et demi après, aida à la reconstruction religieuse de l'Amérique, en jetant sur ses rivages les épaves dispersées par la tempête anti-ecclesiastique dans l'Europe révolutionnaire.

Rappelons, en terminant, que l'une des causes qui déterminèrent la création de l'OEuvre de la Propagation de la Foi, fut précisément une pensée de généreuse sympathie pour les jeunes missions de l'Amérique du Nord. Elles ont reçu ses premiers encouragements, ses premières prières, ses premières oboles, "les premières gouttes de cette rosée qui devait un jour se répandre sur un champ sans limites", selon la belle expression d'Ozanam.





# LES ONDINES DU FLEUVE BLEU

Par Evariste Carrance

I

## LES GENIES DES EAUX

Les Sylphes, les Néréïdes, les Ondins, les Ondines, génies élémentaires des Eaux, et amis des hommes, prennent une large part à leur existence et s'évadent parfois, de leur immense domaine, pour consoler des tristesses, réparer des injustices, et ensemençer de bien le difficile chemin de la vie.

Leurs lois sont sévères, mais ceux d'entre eux qui en subissent les effets s'inclinent toujours, sans murmurer, devant la justice qui a su les inspirer.

En Chine, une longue partie du Hoangho ou fleuve jaune, est habitée, en d'incomparables palais de nacre, d'albâtre et d'onix par les Génies des Eaux.

Chose étrange, à certaines heures la portion liquide qu'ils occupent prend des teintes d'un bleu marine dont les savants ont vainement essayé de déterminer les causes.

La couleur de la mer, disent-ils, varie

en apparence beaucoup; cependant elle est en général d'un bleu verdâtre foncé qui, vers les côtes, devient plus clair.

Ils croient que cette couleur apparente de la mer ne provient que des mêmes causes qui font paraître les montagnes bleues dans l'éloignement, et qui donnent à l'atmosphère sa couleur azurée. Les rayons de lumière bleue, comme les plus réfrangibles de tous, sont renvoyés en plus grande quantité par le fluide aquatique, qui leur fait subir une forte réfraction en raison de sa densité et de sa profondeur.

Les autres nuances dans la couleur des eaux marines, ajoutent-ils, dépendent des causes locales et quelquefois des illusions...

Ne dit-on pas que la Méditerranée dans sa partie supérieure, prend une teinte parfois pourprée; que dans le golfe de Guinée elle est blanche; qu'elle est jaune entre la Chine et le Japon; qu'elle est verte aux Canaries et vermeille en Californie.

Et comme ils sont très peu fixés sur les causes déterminantes de la couleur des eaux, ils déclarent enfin qu'il ne serait

pas impossible qu'une grande quantité d'animaleules puisse, pour quelque temps, donner à une étendue d'eau des teintes rouges, blanches ou bleues!

Quelle que soit l'opinion des savants sur cette matière, on verra bientôt que la teinte bleue dont s'imprègne très fréquemment le fleuve jaune provient d'une autre cause dont le secret ne tardera pas à être révélé à nos jeunes lecteurs.

Un certain nombre de lunes avant les événements qui vont se dérouler dans les prochains chapitres de cette merveilleuse histoire, une réunion fort importante de Sylphes, de Néréïdes, d'Ondins et d'Ondines était tenue dans le grand palais de mille coudées de long, aux riches colonnes d'albâtre, soutenant d'incomparables terrasses, au fond de ce fleuve jaune encore si peu connu.

D'énormes monstres marins, accaparant la phosphorescence des eaux, éclairaient d'une lumière étincelante et magique le palais et les plantes extraordinaires dont quelques-unes s'enroulaient comme des lianes gigantesques le long des albâtres transparents et des chapiteaux cyclopiens.

Légers, frêles, gentils, Sylphes, Néréïdes, Ondins et Ondines glissaient dans des vêtements d'algue et de glaïeul au milieu de toutes les splendeurs dont notre plume ne saurait donner qu'une idée imparfaite et lointaine.

Petits, gracieux, coquets, avec des visages doux et charmants, éclairés par des yeux vifs, très intelligents et très clairs, Sylphes et Ondins se pressaient autour des Ondines d'une beauté idéale dont l'épiderme d'une blancheur de lait était délicieusement animé par des yeux d'un bleu céleste.

De longs cheveux blonds, semés de lotus les enveloppaient comme une mantille

d'une beauté souveraine, et une large ceinture bleue piquée d'étoiles d'or entourait leur taille délicate et fine.

Soudain, un immense champ de lumière dessina une route grandiose qui s'ouvrit au fond du fleuve.

Et sur cette route qui semblait formée d'un million d'étoiles apparut une conque faite d'un seul diamant conduite par des Hippocampes d'une taille prodigieuse.

La Conque s'arrêta devant le palais, et un génie à l'air majestueux, au regard à la fois doux et sévère en descendit.

C'était Neptune, le fils de Saturne, le dieu de la Mer!

## II

### LA JUSTICE DE NEPTUNE

Le dieu était revêtu d'écailles éblouissantes; il avait grand air; son visage était imposant, et sa chevelure ondoyante obéissait aux caprices de la brise sous-marine.

D'une main ferme il tenait un trident dont les pointes diamantées lançaient des éclairs.

Les Néréïdes calmèrent l'agitation des vagues, et, tout le peuple de la mer se recueillit pour écouter les paroles qui allaient tomber de la bouche du dieu.

—Meï-Houa, Lé-ou, appela-t-il d'une voix irritée.

Deux Ondines, jeunes et gracieuses, intimidées par l'accent sévère de l'appel, s'approchèrent en tremblant.

Un voile de tristesse répondit un instant son ombre sur les regards du maître tout puissant.

—Les génies de la mer, poursuivit-il d'une voix plus contenue, qui empruntent les faiblesses et les égarements des habitants de la terre ne sauraient demeurer parmi nous.

Les Ondines Méi-Houa et Lé-Ou en oubliant la noblesse de leur vocation, ont transgressé la sagesse de nos lois, et doivent subir le châtement qu'elles ont mérité.

Pendant douze Lunes elles habiteront la terre et perdront ainsi pendant la durée de leur exil toutes les grâces, toutes les immunités, toutes les grandeurs qu'elles ont eu la faiblesse de méconnaître.

Elles vivront, au prix de leur travail, dans la vie terrestre commune à tous les hommes.

Et comme Méi-Houa et Lé-Ou écrasées par les paroles de Neptune se roulaient à ses pieds, le Dieu continua :

Il y avait, il y a quelques jours, au milieu d'une tempête, un brick en perdition.

Des enfants, des femmes, des hommes élevaient vers moi leurs bras suppliants.

Tandis que leurs campagnes promenaient sur les eaux des torches flamboyantes pour montrer au navire la route du salut Méi-Houa et Lé-Ou, nonchalantes, paresseuses, indifférentes, négligeant les prescriptions divines sont restées au fond du palais, projetant pour le lendemain une randonnée de fête et de joie à dos de baleine !

—Grâce ! grâce ! Seigneur, osèrent murmurer tous les génies des Eaux.

—Hélas ! dit le Dieu, si nos lois divines nous ont permis de diminuer le prix de la peine, et de frapper d'un exil de douze Lunes seulement ce qui mériterait un châtement éternel, elles ne nous permettent pas de pardonner la faute accomplie.

Mon cœur de père en gémit cruellement, mais la Justice en gémirait plus cruellement encore, si elle était transgressée.

Et majestueux et superbe, Neptune remonta dans la Conque en diamant que les Hippocampes emportèrent avec la rapidité de l'éclair.

Alors, Néréides, Sylphes, Ondins et Ondines subitement revêtus de longs manteaux de lotus bleus s'élevèrent sur les immenses terrasses du palais, et les eaux du fleuve jaune reflétèrent pendant quelques instants la couleur de leur costume, tandis que les deux petites Ondines condamnées à vivre pendant douze Lunes de la vie de la terre, s'élevaient lentement, à travers les flots, vers les berges du grand fleuve.

### III

#### PAROLES DANS LA NUIT

Sous la dynastie des Tchéou, treize siècles avant notre ère, la Chine, immense Empire qui comptait à cette époque plus de trois cent millions d'habitants fut morcelée en plusieurs états.

L'Empereur Ching se tailla un joli royaume entre les monts Kounour et la mer jaune et, déjà vieux, regardait avec une confiance attendrie ses trois fils, Kong, Pei-Ho et Kiang dont l'aîné, Kong, devait régner après lui.

Le palais Impérial s'élevait sur les bords d'un magnifique fleuve, entouré d'un parc délicieux planté de Bananiers, de Goyaviers, de Tamariniers et d'Orangers.

Or, une nuit de printemps à l'heure où les hôtes du palais étaient plongés dans les douceurs du repos, les princes Kiang et Pei-Ho,—le premier âgé de seize ans et le second de dix-sept ans—, aspiraient avec délices la brise de mer mêlée aux parfums délicats que répandaient sans mesure les arbres du parc.

Les deux jeunes princes s'étaient assis au pied d'un tertre de Lotus multicolores sur lesquels la Lune d'argent répandait une douce et mystérieuse clarté.

—Mon frère, dit Peï-Ho, une commune pensée a fait naître en nous le désir de nous réunir cette nuit afin de pouvoir, à l'abri de toute oreille indiscreète, nous entretenir du grave événement qui s'est accompli ce matin, au conseil présidé par l'Empereur.

En effet, mon frère, répondit le prince Kiang, mais l'événement dont vous parlez n'était certainement pas inattendu ; depuis de longs mois il flottait pour ainsi dire dans l'atmosphère du conseil des ministres, et était arrêté dans l'esprit de l'Empereur.

—Vous pourriez même ajouter, appuya Peï-Ho, qu'étant donné l'âge avancé de notre père, le pays l'attendait de sa sagesse.

—Oui, sans doute, mais il n'en est pas moins fort humiliant pour vous et pour moi, mon frère. Voilà, Kong, prince-héritier, admis au conseil de Sa Majesté et qui dans son apprentissage du métier d'Empereur va, désormais, nous écraser de son luxe, de son orgueil et de son autorité.

—D'ailleurs, n'a-t-il pas été question récemment, ajouta Peï-Ho de nous envoyer dans des provinces éloignées en qualité de sous-gouverneurs ?

—Oui, dit Kiang, c'est là une manière de se débarrasser de nous, d'éviter des récriminations...

—Qui resteraient à l'état de lettre-morte mon frère, soyez-en bien convaincu Kong qui a maintenant l'oreille du conseil, aura demain celle de l'Empire tout entier... Notre rôle, alors même qu'on ne donnerait pas suite au projet de nous expédier au loin sera un rôle d'insupportable subordination et d'humiliations sans cesse renouvelées...

— Vous avez raison, répondit Kiang, mais voyez-vous un remède au mal qui

nous atteint et écrase dans son œuf notre légitime ambition ?

—Il en est un, dit Peï-Ho d'une voix sombre, un seul !

—Lequel ?

Peï-Ho, jeta autour de lui un regard circulaire ; s'assura de la solitude du lieu, et, s'approchant de son frère, il murmura comme un souffle :

—La mort de Kong.

—Oui, répondit Kiang, sur le même ton, mais entre la coupe et les lèvres...

—Il y a place pour le poison, murmura Peï-Ho.

—Le poison laisse des traces.

—Je sais d'autres moyens qui n'en laissent pas.

Les deux frères s'étaient compris. Le premier geste venait d'être fait, la première scène dans la tragédie funèbre venait d'être esquissée.

#### IV

#### LE PRINCE-HERITIER

Grand, bien fait, le regard franc, la voix très douce, l'âme très droite, tel était le Prince Kong, âgé de dix-neuf ans, que l'Empereur Ching, sentant la vieillesse s'appesantir sur lui, voulait initier au gouvernement de l'Etat, afin que, le moment venu, l'Empire ne reçut aucune secousse fâcheuse de la transmission du pouvoir.

Modeste, sans timidité, le Prince Kong associé aux conseillers de l'Empire s'était, pour la première fois, assis à la droite de son père, dans la salle d'honneur du palais Impérial.

Et chacun des membres du célèbre aréopage était venu prêter entre ses mains le serment d'obéissance et de fidélité.

Le vieil Empereur, ému au suprême degré, s'était complaisamment étendu sur les qualités essentielles de celui qui devait continuer son œuvre et lui semblait, en tous points, digne de ce suprême honneur.

Le Prince Kong, avait-il dit, a par sa conduite privée, plus encore que par son droit légitime, préparé son initiation à la conduite du pays.

Tandis que ses deux frères, Kiang et Pèi-Ho, n'ont jamais su profiter des leçons que les lettrés de l'Empire s'empresaient de leur donner, le prince, ici présent—il est juste de le reconnaître—faisait l'admiration de ceux qui étaient chargés de l'instruire.

Lorsque—il y a quelques Lunes à peine—une terrible inondation dont les annales de la Chine n'ont pu fournir un pareil tableau, jeta dans dix villes de l'Empire les eaux dévastatrices du fleuve jaune, on vit, du matin au soir, et du soir au matin, pendant quatre jours et quatre nuits, une jonque dirigée par un sauveteur habile, arracher à la mort, au péril même de sa vie, les infortunés riverains du fleuve en courroux.

Ce sauveteur, c'était le Prince Kong dont le courage n'avait pas, hélas! été imité par mes deux autres fils.

Et après un instant de douloureux silence, l'Empereur Ching poursuivit en ces termes :

Kong, entré aujourd'hui dans le conseil de l'Empire, saura affermir les conquêtes matérielles du pays et développer, j'en ai la ferme conviction, ses conquêtes morales.

Pénétré de ces sentiments, je voulais, dès maintenant, remettre entre ses mains les rênes du pouvoir, et, considérant ma tâche comme terminée, me retirer dans la grande Pagode de Kounour, afin d'y at-

tendre dans la solitude, la prière et la paix, l'heure fixée par les Dieux pour me retirer de ce monde.

Mais j'ai pensé que je n'avais pas le droit de refuser à mon fils, votre maître de demain, les conseils d'une expérience difficilement acquise, et je suis resté. Ai-je bien fait?

Un murmure approbateur, que le respect seul rendait à peine perceptible, s'éleva de toutes les bouches des membres du conseil, et, l'Empereur, touché de cet hommage discret, reprit sa place dans son fauteuil.

Le prince Kong, debout, tête nue, le regard doux, la voix inspirée, prit à son tour la parole.

—Sire, mon illustre père, et vous célèbres mandarins, commença-t-il. Sentant toute la grandeur de la mission que vous allez bientôt confier à mon dévouement et à ma vigilance, je ne puis que souhaiter ardemment d'en voir reculer la redoutable échéance.

Comment, en effet, me sera-t-il possible de suivre, même de loin, l'exemple de la sagesse que Sa Majesté l'Empereur, n'a cessé de donner à ce noble et laborieux pays.

L'heure venue, je ne puis que vous promettre d'y apporter une inlassable fidélité, une abnégation qui me fera pardonner les inévitables imperfections que j'y apporterai. Mais les sages leçons qu'en élève docile je veux recevoir des membres du conseil, me feront obtenir sa bienveillance et son affection, et l'espoir de conserver encore longtemps au milieu de nous, le grand Empereur dont le nom seul est un éloge, fortifieront mon courage et me rendront digne de lui, digne de vous, et digne du pays.

Ayant prononcé ces paroles, le Prince s'inclina profondément devant son père et

devant les conseillers de l'Empire qui ne dissimulaient plus leur admiration pour celui qu'ils considéraient déjà comme le continuateur de l'œuvre paternelle.

Un édit, ordonna Sa Majesté, portera à la connaissance de nos sujets, l'entrée au conseil du Prince héritier; d'abondantes aumônes seront faites, des réjouissances seront décrétées, et des prières publiques auront lieu dans toutes les Pagodes afin que les justes Dieux couvrent de leur ombre protectrice notre fils bien-aimé.

## V

## MEI-HOUA ET LE-OU

Dans son discours aux conseillers de l'Empire, le grand Empereur avait parlé du dévouement du Prince Kong pendant la redoutable inondation qui avait dévasté le pays.

Et rien n'était plus vrai que ce dévouement.

Tandis que ses deux frères orgueilleux, paresseux et jaloux fuyaient avec conviction le danger qui grandissait de moment en moment, Kong dans une jonque guidée par d'habiles marinières, apportait partout la parole d'espoir et de consolation.

Le long des berges inondées par les eaux du fleuve jaune courroucé, toute une population criait sa misère, sa faim, et toutes les terrasses étaient envahies par des malheureux qui tendaient les bras vers les sauveteurs improvisés.

Des secours immédiats furent d'abord distribués par le prince, mais dans beaucoup de cas ces secours ne pouvaient suffire. Combien de maisons pauvres, de pailloles fragiles étaient menacées d'être emportées par les eaux mugissantes du fleuve! Il fallait transporter les malheureux inondés dans des crèches disposées

en abris provisoires; veiller à tout, répandre les bonnes paroles d'abord, et les sapeques ensuite, pour diminuer, autant que possible, l'importance de la crise douloureuse qui s'abattait sur la Chine.

Kong n'oubliait rien. Son nom courait de bouche en bouche avec enthousiasme! On le saluait comme un libérateur admirable, et les Annales de l'Empire n'auraient pu suffire à enregistrer le nom de tous ceux qu'il avait arrachés à une mort certaine.

Dans un humble quartier, très abandonné, dont le fleuve envahisseur avait fait une île, Kong avait aperçu sur le toit d'une paillole déjà branlante, secouée par le vent et minée par l'eau, deux jeunes filles, presque deux enfants, implorant à haute voix la grâce du Feng-Choui, le Dieu du vent et de l'eau.

Il n'hésita pas, vola à leur secours, et les arracha à la paillole qui, une minute après, était emportée par la tempête.

Les deux jeunes filles, douces, aimables, avec de grands yeux bleus couleur de ciel, et de merveilleux cheveux couleur de chanvre, se mirent à genoux devant lui pour la remercier.

Kong était grand, beau, et son visage reflétait la pureté de son âme.

Elles avaient invoqué le Feng-Choui, les deux jeunes filles; n'était-ce pas un envoyé de ce Dieu qui était venu les délivrer?

Elles lui dirent leur nom: l'une se nommait Mei-Houa, l'autre Lé-Ou; elles étaient seules, étant orphelines depuis longtemps, et, pour vivre faisaient de petites peintures sur des vases de Kao-ling qu'elles allaient vendre.

Elles peignaient des fleurs de Lotus et de Nénuphar et pensaient que le divin esprit de Pu, le Dieu de la porcelaine, ne les abandonnerait pas.

En les enlevant à la Paillote, Kong avait sauvé une partie de leur matériel : des porcelaines flambées, des porcelaines de fausses clartés, de la Fleur, de la Rectitude, de Tsang ! Des vases ayant l'aspect de champignons, de lézards, de dragons, de cheval, d'une fine argile, et d'un quartz délicieusement tamisé.

Et les pauvres fillettes ne savaient que faire et que dire pour témoigner leur reconnaissance à leur sauveur.

Une case, assez lointaine du fleuve avait été mise à leur disposition. Kong les y conduisit, les y installa et s'oublia longtemps auprès de ces aimables jeunes filles qui ne connaissaient pas le nom de leur sauveur, mais lui supposaient une origine divine.

Le jeune Prince eut toutes les peines du monde à les persuader du contraire et n'y parvint qu'à demi.

Faut-il dire que les grâces de Méi-Houa — un nom qui signifie "Fleur" — l'avaient particulièrement touché, qu'il avait résolu d'en faire sa compagne, et se promettait de vaincre les répugnances que le grand Empereur Ching ne manquerait pas de manifester pour l'union d'un prince de sang avec une pauvre fille du peuple.

En attendant, il avait ouvert son cœur à celle qui lui paraissait digne d'y régner sans partage, et s'étonnait que cet aveu n'eût fait naître en Méi-Houa qu'un plaisir étrangement mesuré.

Elle ne lui avait pas caché qu'elle ressentait pour son sauveur une affection semblable à celle qu'il lui manifestait mais que, bien qu'orpheline, elle devait se conformer aux ordres d'un parent qui habitait fort loin, et, à la volonté duquel elle avait le devoir inéluctable de subordonner la sienne.

Et toutes les questions du jeune Prince sur ce parent, qui jouait un si grand rôle

dans la vie de la jeune fille, n'avaient obtenu aucune réponse.

Lé-Ou interrogée, était restée silencieuse comme sa sœur, et Kong ne savait vraiment plus qu'imaginer.

Toutes les heures qu'il pouvait dérober aux charges multiples qui pesaient sur lui, aux obligations de la cour, aux exigences de l'étiquette, il venait, avec des précautions infinies, les passer auprès des deux sœurs.

Et c'étaient des causeries d'une douceur exquise qui révélait en Méi-Houa une âme très pure, très élevée, et en Lé-Ou un esprit fort naïf et fort attachant.

Un soir, par un crépuscule où se fondaient toutes les splendeurs du soleil couchant, Kong les conduisit vers une partie solitaire du fleuve jaune où sa jonque, dirigée par deux esclaves dévoués, les attendait.

Elles prirent place dans le bateau, et le prince en renouvelant ses aveux, en affirmant une fois de plus la force irrésistible de ses sentiments, crut devoir abandonner le voile de l'anonyme sous lequel il s'était caché jusqu'à ce jour.

— Méi-Houa, ma fiancée devant les Dieux, et vous Lé-Ou qui serez ma sœur devant les hommes, dit-il, l'heure est venue, en vous dévoilant mon nom, de vous faire connaître la grandeur et la sincérité de mon affection.

Et, comme elles le regardaient un peu anxieuses, il ajouta :

— Je suis le Prince Kong, fils aîné de l'Empereur Ching. Aujourd'hui même, j'ai pris place dans le conseil de l'Empire, et j'espère un jour — le plus tard possible — diriger les destinées de ce pays.

Tandis qu'il parlait les deux sœurs s'étaient agenouillées devant lui.

Il les releva toutes les deux avec un empressément fébrile.

—Les Rois, dit Méi-Houa, sont d'essence divine et je ne m'étais pas trompée sur vous, Prince; pourquoi faut-il qu'une loi inexorable nous sépare de vous.

—Rien ne saurait nous séparer, s'écria Kong.

Un sourire triste illumina les traits des deux jeunes filles et, tout à coup, alors qu'une large portion du fleuve jaune se teignait d'un bleu de saphir, Kong s'aperçut que Méi-Houa et Lé-Ou debout, sur l'avant de la jonque, étaient revêtues de fleurs de Lotus et de Glaïeul et que leurs cheveux de déesses se déroulaient sur leurs épaules comme un manteau semé d'étoiles d'or.

Le Prince joignit les mains, un éclair illumina son esprit:

—Les Ondines du Fleuve bleu, murmura-t-il attré.

—Qui ne vous oublieront jamais, dit Lé-Ou.

—Qui vous aimeront toujours, soupira Méi-Houa.

Puis, désignant le disque rouge de l'astre des nuits qui perçait l'azur des nuages:

—La douzième Lune, dit-elle. Et dans le fleuve bleu comme le ciel, dans le fleuve caressant et doux comme une mère qui retrouve les enfants qu'elle avait perdus, les deux Ondines, en envoyant des baisers au pauvre Kong, disparurent subitement.

Le Prince poussa un cri de détresse profonde, et devant son rêve envolé et son bonheur à jamais perdu, il tomba évanoui au fond de la jonque.

## VI

### L'HEURE DU CRIME

Par une nuit sans lune et sans étoiles, noire comme le crime qu'ils projetaient,

Peï-Ho et Kiang se trouvaient une fois encore, sous les grands Tamariniers du pare Impérial.

L'heure était venue de se débarrasser de Kong, ce Prince-Héritier dont toute la Chine célébrait déjà la bienveillance, la générosité et la sagesse.

—Notre père, dit Peï-Ho, ne dissimule plus son audacieuse partialité en faveur du nouveau membre du Conseil Impérial.

Dès aujourd'hui, Kong est considéré comme le véritable fils du ciel chargé des destinées du pays.

Ses paroles sont écoutées comme autant d'oracles, il a été consulté sur l'opportunité de l'exil déguisé qui se prépare pour nous, et Ka-Kao a vu sur une table de son cabinet de travail, le rapport nous concernant qu'il se propose d'étudier, et sur lequel il a dû inscrire sa décision souveraine.

—Etes-vous sûr de l'esclave Ka-Kao ? mon frère, demanda Kiang.

—Très sûr. Cet esclave n'aspire qu'à la possession de quelques fils d'or qui lui permettront de regagner son village, au bout du Japon, et d'y vivre comme un affranchi.

—Oui, mais un affranchi n'est pas toujours muet... et si celui-ci s'avisait de raconter l'histoire de sa nouvelle fortune...

Peï-Ho eut un sourire sinistre.

—Soyez sans crainte, Ka-Kao ne parlera pas.

—Qui le sait ?

—Je le sais, moi, et dans quelques heures, vous serez sur ce point, d'ailleurs très important, absolument fixé. Jusquelà, ne m'interrogez plus sur ce sujet, je vous prie, Kiang.

—Soit, aussi bien nous avons à nous occuper de Kong.

—La fleur de genêt, cueillie à l'aurore,

et réduite en poudre, est un stupéfiant extraordinaire. Elle a été mêlée ce soir à la tasse de Tsa de la province de Fo-Kien, qu'il prend avant de se coucher; il est maintenant plongé dans un sommeil de plomb dont rien ne saurait le tirer avant quelques heures.

—On marche dans le parc, observa Kiang à mi-voix.

—Bon. C'est sans doute l'esclave Ka-Kao qui vient nous annoncer le transport du prince Kong dans sa jonque.

—A-t-il pu le transporter sans l'aide d'un autre esclave?

—Sûrement, oui, car il lui serait très désagréable de partager les fils d'or qu'il doit recevoir.

Les pas s'accusèrent, et malgré l'ombre épaisse de la nuit, les deux frères reconnurent Ka-Kao qui s'inclina devant eux jusqu'à terre, en croisant ses bras sur sa poitrine.

—Ta mission? fit Kiang.

—Terminée.

—Le Prince Kong?

—Dort dans sa jonque amarrée au bord du fleuve jaune.

—Les moments sont précieux, dit Peï-Ho, allons-y sans plus attendre.

—Voici, fit l'esclave, le rapport vous concernant, qui se trouvait sur la table du Prince.

—C'est bien, constata Kiang en prenant le rapport qu'il plaça aussitôt sous sa robe, nous lirons cela plus tard.

Les trois hommes quittèrent le parc impérial et se dirigèrent, à travers bois, vers le fleuve dont on entendait de loin le murmure grandissant.

Lorsque le Prince Kong, après la disparition des deux Ondines, reprit possession de ses sens, il sentit s'agiter en lui une douleur sans égale.

Rien ne lui restait de la ruine de ses

espérances, sinon les souvenirs des quelques jours heureux passés dans le charme éblouissant que répandaient, autour d'eux, Méi-Houa et Lé-Ou.

Une tristesse noire comme le fond d'un sépulcre s'abattit soudain sur son âme.

Était-ce bien la peine d'être aujourd'hui une Altesse Impériale, et demain un Empereur, pour se sentir plus pauvre, plus malheureux, plus déshérité que le dernier des parias.

Hélas! combien sa destinée lui parut amère et vide.

Il se pencha vers les flots qui gardaient toujours leur empreinte bleuâtre, étendit vers eux ses mains suppliantes comme pour leur redemander celles qu'ils venaient de lui ravir; un instant il eut l'idée d'en finir avec sa vie...

Mais il se redressa violemment et se ressaisit enfin. N'y avait-il pas dans l'acte qu'il allait commettre, une marque insigne de faiblesse envers lui-même et de cruauté envers le pays?

Est-ce que sa vie lui appartenait? Avait-il aussi le droit d'en disposer? Eh! qu'était la douleur qui l'étreignait à côté de celles qui tourmentaient des millions et des millions d'hommes qu'il avait la très haute mission de soulager, sinon de guérir?

Qu'était la plainte qui s'échappait de son cœur blessé, auprès de celles qui montaient incessamment de la fourmilière humaine où gémissaient tant de souffrances et tant de misères imméritées?

Allons! Il faut vivre, dit résolument le prince Kong.

Et le lendemain, au conseil de l'Empereur, si ses regards exprimaient encore une lassitude mal dissimulée, sa parole ferme et douce, ses résolutions droites et sages lui conciliaient l'esprit et le cœur de tous.

## VII

## LES FILS D'OR DE KA-KAO

Péi-Ho, Kiang et Ka-Kao étaient arrivés devant le fleuve. L'esclave détacha la jonque dans laquelle il pénétra à la suite des deux frères.

—Au large, ordonna Peï-Ho.

Vers le milieu du fleuve, on alluma un falot et, d'un regard rapide on s'assura que le malheureux Prince sur lequel allait s'exercer la rage insensée de ses deux frères dormait toujours.

Dans l'attitude d'un jeune dieu, Kong reposait au fond de la jonque sur des coussins de soie.

Un songe heureux traversait sans doute son sommeil, car un doux sourire errait sur ses lèvres pâles.

Un tigre se fut arrêté, peut-être, devant tant de perfections et de grâces.

Les deux bourreaux n'y puisèrent qu'un nouvel accès de fureur.

—Finissons-en, rugit Peï-Ho.

—Il est temps, dit Kiang.

Sur un signe de ce dernier, l'esclave saisit le corps robuste du Prince héritier, promena son regard circulaire sur le fleuve désert à cette heure, se pencha à mi-corps sur l'eau agitée, et de ses bras vigoureux qui se détendirent comme un double ressort, il y projeta violemment le pauvre Kong.

Le Prince tournoya un instant dans un remous provoqué par l'impétuosité du choc et disparut pour toujours.

A ce moment, et tandis que l'esclave suivait les péripéties de ce drame mortel, un sifflement singulier coupa l'air, une sorte de lacet de chanvre s'enroula étroitement autour du cou de Ka-Kao qui,

étranglé net, tomba foudroyé dans l'abîme sans même pousser un cri.

—Que venez-vous de faire, Peï-Ho, s'écria Kiang.

—Deux choses, mon frère, répondit le jeune prince en riant d'un rire cruel.

—Expliquez-vous?

—Détruire un témoin gênant, et payer les fils d'or que nous avons promis à cet esclave.

Kiang ne répondit pas, assailli, peut-être, par cette pensée que Peï-Ho pourrait le faire disparaître à son tour.

Il s'approcha du falot, retira de sa robe le rapport qui concluait en son exil et en celui de son frère, et lut à haute voix, les lignes suivantes écrites de la main de l'infortuné Kong :

“Je ne puis m'associer à un éloignement qui ne serait qu'un exil mal déguisé. Les princes Peï-Ho et Kiang, sont jeunes; ils s'amenderont. Plaise au conseil de prendre en large considération le vœu que je soumets à sa sagesse.”

“Prince Kong.”

—Il ne voulait pas notre exil, s'écria Kiang.

—Ces lignes mentent impunément, protesta Peï-Ho; elles ne découvrent qu'une hypocrisie de plus... il convient, d'ailleurs, de les détruire.

—Vous avez raison, dit Kiang, en présentant le rapport à la flamme du falot.

Et comme le jour n'allait pas tarder à chasser les dernières ombres de la nuit, on nagea vigoureusement vers la rive, on y attacha la jonque à sa place habituelle et on se hâta, avant que la vie y fut éveillée, de rentrer mystérieusement au palais.

## VIII

## LE ROYAUME DE NEPTUNE

Projeté avec une force inouïe dans les eaux du fleuve jaune, le Prince Kong, ainsi qu'il a été raconté dans le précédent chapitre, tournoya un instant dans le remous provoqué par la violence du choc, et disparut pour toujours.

Mais était-ce bien pour toujours que l'infortuné jeune homme disparaissait d'un monde où il avait appris à connaître la souffrance!

Les Dieux ne le réservaient-ils pas à d'autres luttes, à d'autres combats, à d'autres défaites qui donneraient la mesure de l'élévation de son caractère et de la hauteur sereine de son âme?

Qui sait aussi si des victoires inespérées ne viendraient pas, un jour, le récompenser de ses efforts, de sa vaillance et de la précoce sagesse dont il avait déjà donné tant de preuves.

La fraîcheur de l'eau avait réveillé ses sens engourdis par la boisson perfide que, sur l'ordre criminel de ses frères, les mains non moins criminelles de Ka-Kao, lui avaient versées.

Il se sentit vivant au milieu de l'onde, et, l'instinct de la conservation agissant en lui, il essaya en agitant ses membres vigoureux de remonter à la surface du fleuve.

Mais une étrange attraction, restée indéfinie, l'attirait doucement vers le fond de l'abîme, et il y descendait sans fatigue, presque sans crainte, n'éprouvant qu'une sorte de prodigieux étonnement de son aventure incompréhensible.

N'était-il pas la proie d'un rêve?

Une buée lumineuse l'entourait, formant autour de son corps comme un bouclier transparent.

Et il descendait, descendait toujours, sans vertige, sans faiblesse, l'esprit très ouvert, ne parvenant pas à comprendre que le fluide qui l'entourait ne le mouillât même pas!

Tout à coup, ses pieds touchèrent un sol de sable fin qui ressemblait à un tapis de velours.

Et, devant ses regards charmés se déroula comme un panorama fantastique, le plus merveilleux des tableaux que des yeux humains pussent contempler...

A quelques pas de lui se découvrait une véritable forêt de Polypiers gigantesques aux nuances diverses éclairées par une lumière bleutée s'échappant des prunelles d'énormes animaux immobiles comme des lampadaires fixés au sol.

Des arbrisseaux de coraux roses, rouges et blancs composaient des massifs inextricables dont nulle flore terrestre n'aurait pu épouser la forme; et parmi ces arbrisseaux coralliens, pointaient des mérites, des Iris, des Algues, des haies de Zoophytes, des Méandrines, au-dessus desquels de véritables poissons-mouches avaient l'air de voler comme une nuée de colibris au sein d'une forêt de lauriers-roses.

Un peu plus loin, des monstres marins d'une formidable anatomie: Requins, Baleines, squales Milandres, Renards de mer, Serpents immenses aux anneaux multicolores, Poulpes colosses, jouaient entre eux.

Impressionné, Kong se retourna et eut alors la vision d'un palais dont les contes Arabes, qui font surgir les merveilles les plus ingénieuses et les splendeurs les plus surprenantes, n'auraient donnés qu'un pâle reflet. Onyx, Nacres, Coraux, Porphires, Grenats, Améthystes, diamants formaient les colonnes superbes de ce palais digne des Dieux qui l'avaient construit, et des Génies des Eaux qui l'habitaient.

Ebloui, en face de cette incomparable

féerie et ne sachant vraiment s'il dormait ou s'il était éveillé, Kong ferma les yeux une seconde.

Quand il les rouvrit, il avait autour de lui toute une population attrayante et curieuse de Néréïdes, de Sylphes, d'Ondins et d'Ondines...

Et que devint-il lorsqu'il reconnut, belles comme le jour, fraîches comme l'aurore, souriantes comme la jeunesse, Meï-Houa et sa sœur Lé-Ou.

Il tendit vers les deux radieuses Ondines ses mains suppliantes :

—Soyez le bienvenu, chez nous, Prince Kong, dit Meï-Houa.

## IX

### L'EMPEREUR CHING

Le réveil fut terrible au palais de l'Empereur.

A la nouvelle de la disparition du Prince Kong et de l'esclave Ka-Kao, nouvelle qui se répandit comme le feu par une traînée de poudre, tous les services furent bouleversés, le conseil affolé, et la population consternée.

Quand au vieil Empereur, il ne dit pas un mot, mais on vit pour la première fois des sanglots soulever sa poitrine et de grosses larmes s'échapper de ses yeux et rouler le long de ses joues décolorées.

Bouzerie et Mandarinat furent mis en action, des recherches furent faites dans toutes les villes de l'empire, et même dans les plus petits villages, mais aucun résultat ne fut obtenu.

Le Prince-héritier, le bras droit de l'Empereur, l'espoir du pays avait disparu.

Les Princes Peï-Ho et Kiang qui se rapprochèrent de l'Empereur en cette circonstance tragique affectèrent un tel cha-

grin qu'il eut pour unique bénéfice d'éveiller, un peu partout, une défiance qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

Seul, le Souverain paraissait convaincu de la sincérité de ces regrets si bruyamment et si pompeusement étalés.

Il se reprochait avec amertume d'avoir tenu ses deux derniers fils à l'écart de son cœur, et tenait en demi-disgrâce les membres du conseil qui avaient proposé leur éloignement.

Dans les Pagodes des prières publiques étaient adressées à chaque heure du jour et de la nuit aux innombrables Dieux — grands et petits—qui règnent despotiquement dans l'âme chinoise.

Mais les prières restaient inefficaces et les recherches inutiles.

Le seul fait, douloureusement irréfutable, c'était la disparition du Prince.

Et voilà que tous les devins, tous les sorciers, tous les mages passaient d'infructueuses nuits à interroger les astres dont le mutisme persistant jetaient sur leur science la défaveur du public.

Une lune tout entière s'était écoulée sans apporter la moindre trêve à la tristesse générale, et, déjà le vieil Empereur se sentant de plus en plus affaibli par le poids des années, avait proposé au conseil d'introduire dans son sein le Prince Peï-Ho, en remplacement de celui qui devait être à jamais regretté.

Et dans la nuit, qui devait précéder de quelques heures, une décision qui paraissait redoutable, Ching fit un rêve singulier.

Il se promenait sous les longues galeries qui entourent la grande Pagode de Kounour, lorsque, tout à coup, un être surhumain, aux yeux de feu, au corps recouvert d'écailles surgit devant lui.

—Si tu veux savoir ce qu'est devenu le

Prince Kong, héritier de l'Empire, lui dit cet être, va demain visiter sa jonque sur le fleuve jaune.

Et comme l'Empereur voulut questionner cet étrange personnage, il le vit s'évanouir en fumée.

Très préoccupé à son réveil, Ching renvoya au jour suivant la réunion du Conseil, et, sous un costume qui le déguisait suffisamment, il sortit du palais par une porte dérobée, et se dirigea vers le fleuve.

La jonque était là oubliée depuis le double drame de la nuit tragique.

Au moment où l'Empereur y pénétrait, l'homme de son rêve au corps recouvert d'écailles, se dressa devant lui.

—Bonjour, Ching, lui dit-il simplement.

—Qui êtes-vous, marinier? demanda l'Empereur étonné d'une familiarité à laquelle le rang suprême qu'il occupait ne l'avait pas habitué.

—Ton ami.

—Cela ne me fixe guère. Faites-moi connaître votre nom?

—Je suis Neptune, dit le marinier dont les cheveux brillants comme des fils d'or, nimbèrent son front d'un éclat sans pareil.

En entendant ce nom du Dieu redoutable, Ching s'agenouilla dans la jonque.

—Tu es mon maître, s'écria humblement l'Empereur.

—Non, je suis seulement ton ami, comme je le suis de tous les hommes honnêtes et justes, sincères et loyaux.

—Tu sais où est mon fils?

—Tranquillise-toi, Ching, le prince Kong est chez moi; il te reviendra bientôt, libre et heureux, prêt à se dévouer pour sa patrie qui a le droit de compter sur sa vaillance.

L'Empereur s'empara des mains de Neptune et, bon gré, mal gré, y imprima ses lèvres tremblantes de reconnaissance

et de bonheur.

Alors, le Dieu releva le noble vieillard, lui raconta en paroles brèves l'acte criminel accompli par les Princes Peï-Ho et Kiang, aidé de l'esclave Ka-Kao qui, à son tour, avait été étranglé et jeté dans le fleuve.

—Et qui est mort? demanda l'Empereur.

—Non, je l'ai recueilli et fait emprisonner dans mes états. On jugera plus tard le crime dont il s'est rendu coupable.

La justice du Dieu de la mer possède des balances infaillibles.

—Hélas! soupira Ching, qui pensait à la justice des hommes.

Comme un objet brillait sur le parquet de la jonque, Neptune le ramassa et le tendit à l'Empereur.

C'était un bouton de cristal.

—Voici, lui dit-il, qui t'aidera à établir la tienne: ce bouton est tombé de la robe de ton fils Peï-Ho.

Une heure plus tard l'Empereur rentrait au palais, et donnait l'ordre de conduire immédiatement en prison les deux princes meurtriers.

## X

### LES DELICES DU FLEUVE BLEU

Enchantements du cœur, plaisirs des yeux, délices de l'esprit, tout cela régnait souverainement dans les fastueux domaines du divin Neptune.

Pour la première fois de sa vie, Kong, insouciant et gai, heureux d'un bonheur qu'il n'aurait jamais osé espérer, en oubliait les fumées du pouvoir terrestre et les bruits lointains des fourmilières humaines!

Oui, le Prince-Héritier du Céléste Empire, vivait dans l'oubli d'un monde au

milieu duquel, en vérité, il ne songeait pas à revenir.

Celui où la Fortune complaisante l'avait amené ressemblait si peu à l'autre!

La vie s'y déroulait au milieu d'une admiration perpétuelle, et toutes les formes de la Beauté semblaient y être merveilleusement représentées.

Mei-Houa et Lé-Ou qui ne quittaient guère le prince Kong, lui faisaient, avec une grâce et une beauté incomparables, les honneurs du colossal Empire du grand Neptune.

Et c'étaient tous les jours des promenades extraordinaires, à dos de Baleine ou montés sur des Hippocampes dressés par des Tritons, ou sur des Lions marins dont les yeux ardents, traçaient comme des phares mobiles, dans les routes du fleuve, des sillons de feu.

Et on allait ainsi visiter les ruines majestueuses de villes cyclopéennes, éveillant les souvenirs confus d'humanités disparues depuis des milliers et des milliers de siècles; de cirques étonnants, formés de roches superposées au milieu desquelles s'enchevêtraient des lianes de hauteur démesurées; des Polypiers de dix mètres de haut épanouis en roses géantes!

Quand aux entretiens des Ondines et du prince Kong cela devait ressembler aux conversations d'âmes libérées.

Rien de vulgaire; rien de banal se rapprochant à la vie sur la terre; et les petites artistes qui peignaient sur le Kao-ling, pour vivre pendant les douze lunes de leur exil, souriaient amèrement en songeant aux repas terrestres composés de bourgeons de bambous, de radis bouillis, de châtaignes d'eau, de bols de riz, d'yeux de chat noir et de crevettes enivrées!

Dans le domaine du Dieu Neptune, l'air nourricier fournissait des plats d'une délicatesse exquise et d'une variété sans

cesse renaissante, en se parfumant des nombreuses essences des forêts marines et d'une flore incomparable!

—Vivre ici! disait le Prince Kong, c'est le rêve réalisé.

Mei-Houa soupirait sans répondre.

Et Lé-Ou secouait la tête, voulant dire ainsi que la chose n'était pas possible.

Un soir, sur les grandes terrasses du palais, les Néréïdes apaisèrent tous les bruits qui venaient de la mer voisine et troublaient la tranquillité du fleuve jaune.

L'eau se teignit en bleu d'azur, et dans cet azur limpide et transparent, les Ondines se livrèrent à une danse lente et gracieuse que des Faunes marins accompagnèrent sur leurs pipeaux.

C'était une mélodie d'une douceur angélique dont Kong parut absolument transporté. Le "pas des Ondines" était à peine terminé que Neptune, resplendissant comme l'astre du jour, descendait sur la terrasse en fête, de son Hippocampe favori.

## XI

### LE CADEAU DE NEPTUNE

Troublé de cette grandeur qui surgissait devant lui, Kong s'inclina avec une respectueuse ferveur.

—Prince, lui dit Neptune, pendant le cours de la Lune qui s'achève, vous nous avez honoré de votre présence, et nous serions heureux de vous retenir plus longtemps au milieu de nous.

Mais des intérêts terrestres, qui ne sauraient être éludés vous appellent auprès de votre glorieux père et de votre vaillant peuple. Il faut partir!

—Je suis prêt, Puissant maître, répondit Kong d'une voix défaillante, en jetant

un regard troublé vers Mei-Houa dont les yeux se voilaient de larmes.

Le dieu surprit cette conversation éloquente et muette, et un sourire éclaira son beau visage :

—Il faut laisser au temps, Prince Kong, ainsi qu'au Dieu de la mer, le soin de jeter un baume délicieux sur des sentiments qui honorent à la fois ceux qui les éprouvent et ceux qui les font naître...

Les lois terrestres ne ressemblent pas aux nôtres. Neptune qui vous aime comme si vous étiez son propre fils, s'efforcera de ne pas les trouver trop incompatibles!

En reprenant votre place parmi les hommes, Prince Kong, vous recevrez des mains de votre illustre père le pouvoir suprême.

Vous êtes digne d'en assumer la grandeur.

Vous aurez, au début même de votre magistrature, à frapper d'un châtiment exemplaire des coupables d'un rang élevé. Vous n'oublierez pas que la Chine tout entière compte sur votre sagesse et sur le sentiment d'équité qui règne en vous.

Enfin, Prince Kong, le royaume Neptune ne saurait se priver du bonheur de vous revoir.

Lorsque, fatigué des vicissitudes de la vie quotidienne, vous éprouverez l'irrésistible besoin de vous reposer dans le sein d'une amitié réconfortante et sûre, vous viendrez à nous.

Au retentissement de ce sifflet divin que je vous donne, en quelque endroit de votre Empire qu'il vous plaira, de la mer orientale au grand océan, des montagnes Yun-Ling aux chaînes du Koukhonnoor, le char du Dieu de la mer descendra du Ciel ou remontera de la mer pour vous recevoir et vous emporter vers vos amis.

## XII

### VIVE L'EMPEREUR KONG

Un miracle grandiose dont la Chine entière tressaillait d'une indicible joie venait de mêler le sable d'or du prodige au sable d'argent des grèves du fleuve jaune.

Avertie, sans doute, par quelque mystérieux message, la garde Impériale, composée des dix mille soldats les mieux conformés du Cielste-Empire, étaient venus ce matin-là se ranger, musique en tête, le long du fleuve.

Et, curieuse par vocation, la population bruyante ne se lassait pas d'admirer ces beaux soldats dont l'anatomie impeccable la charmait.

Mais pourquoi ce déploiement des forces en temps de paix? Car le grand Bouddha en pouvait être loué, les anciennes randonnées guerrières du vieil Empereur Ching n'étaient pas à la veille de recommencer.

Et voilà qu'auprès de la garde Impériale des centaines et des centaines de Bonzes représentant autorisés du dieu Fo, venaient à leur tour se ranger.

Cela, je vous le demande, n'était-il pas fait pour surrexciter l'opinion publique et faire naître une sorte d'inquiétude mal définie...

Car si les guerres avec les peuples voisins n'étaient pas à craindre, la vie intérieure ne paraissait-elle pas, depuis quelques Lunes profondément troublée?

N'avait-on pas appris, coup sur coup, deux nouvelles très sensationnelles: l'arrestation incompréhensible, par ordre de l'Empereur des Princes Peï-Ho et Kiang, et la disparition encore plus incompréhensible de ce Prince Kong, sur lequel s'endormait si sagement la confiance publique?

A ce moment se produisit le miracle annoncé dès les premières lignes de ce chapitre.

Vers le milieu du fleuve jaune qui offrait justement sa belle coloration azurée, l'eau se mit subitement à bouillonner et à s'élever vers le ciel en colonnes d'une hauteur prodigieuse qui retombaient en poussières pulvérisées.

Et, entre ces colonnes gigantesques, on vit apparaître en une conque de diamant, conduit par de magnifiques hippocampes, le prince Kong, le visage souriant, les yeux pénétrés d'une infinie douceur.

Mais le Prince aussi eut sa minute de suprême étonnement. Comme des cris de joie s'élevaient du rivage, il voulut porter sa main vers son front pour saluer ce peuple immense qui fêtait si heureusement son retour.

Et voilà que son front découvert, sa tête nue l'instant d'avant étaient entourés d'une couronne d'or qui lui parut aussi lourde quelle était glorieuse!

Il se retourna et s'aperçut qu'il était enveloppé du grand manteau de l'Empire dont on revêtait son père, l'Empereur Ching dans les cérémonies les plus solennelles.

La conque de diamant elle-même avait fait place à un char merveilleux pavoisé aux armes de toutes les provinces chinoises, et les Hippocampes avaient cédé la direction du char à douze chevaux mongols dont la race précieuse, renommée et choisie, était réservée au service de la maison Impériale.

Et c'est au cri, mille fois répétés, de "Vive l'Empereur Kong", que le char passa devant le front de la garde, devant les bouzes inclinés, devant une population vibrante d'affection et d'enthousiasme.

Quand à Kong, arraché aux délices des incommensurables domaines de Neptune;

aux poèmes étoilés qui versaient en son cœur l'Ondine Mei-Houa, il ne savait plus vraiment, où il en était et croyait poursuivre un rêve surprenant, inouï, dans lequel les Morphées des anciennes Cosmogonies l'avaient habillé en Empereur!

### XIII

#### LA SAGESSE DE KONG

On arriva enfin au Palais après une marche triomphale qui ressemblait à un long enchantement.

Sous un dais de velours jaune, piqué de Licornes d'or rouge, le vieil Empereur se tenait debout, le front incliné vers son fils.

Derrière lui, le conseil des ministres, le corps des Mandarins, des Lettrés, des Bouzes, les prêtres de la religion des Esprits, ceux de la religion des Tao-Tsé, ceux de Lao-Tsen, ceux de Fo, ceux de la doctrine de la Raison élevaient vers Kong leurs mains bénissantes.

—Sire, s'écria l'Empereur Ching, j'ai le bonheur de remettre aujourd'hui entre vos mains le pouvoir suprême, le sort de la nation chinoise. Vive l'Empereur Kong.

—Ah! mon père! murmura le Prince sous le coup d'une émotion intense qui chassait bien loin l'image du rêve, ah! mon père!

Et les deux Empereurs; celui qui entra dans la vie et celui qui n'allait pas tarder à en sortir se jetèrent dans les bras l'un de l'autre!

Et tandis que le peuple courait aux réjouissances préparées pour lui, et aux festins dont les tables se dressaient sur les voies publiques en théories interminables, toute la cour regagna la salle d'honneur du palais.

Cette fois Kong s'assit sur le trône Im-

périal et l'Empereur Ching prit place à la droite de son fils.

—Sire, dit-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, un odieux attentat a été commis contre la sûreté de l'Etat, et, la protection toute puissante des Dieux a seule pu préserver Votre Majesté, contre le crime épouvantable dont elle a failli être victime.

Kong s'inclina en gardant un profond silence.

—Le pays tout entier, reprit le vieux souverain, réclame pour les misérables assassins un châtement exemplaire, et mon cœur de père frémit de joindre ma voix à celle de la nation; mais celle de la Justice que vous allez faire entendre, est la seule qu'à cette heure suprême on ait le devoir d'écouter.

L'Empereur Kong se leva d'un mouvement rapide, et jeta un long regard sur l'assemblée.

—Qu'on amène, dit-il, d'un ton très ferme, les deux coupables.

Quelques minutes plus tard, les Princes Peï-Ho et Kiang, les mains et les pieds enchaînés, mornes, délabrés, pantelants, s'agenouillaient devant le trône Impérial.

—Qu'on les débarrasse de leurs fers, ordonna le nouvel Empereur.

Et s'adressant à ses deux frères que la peur d'un supplice inévitable paraissait écraser.

—Il y avait une fois, dit Kong, un jeune berger nommé Joseph, jaloux par ses frères et indignement vendu par eux, pour vingt pièces d'argent, à des marchands Madianites.

Ces marchands revendirent le jeune berger en Egypte, et, le roi de ce pays reconnut bientôt sa sagesse et l'éleva en gloire. Devenu premier Ministre, Joseph évita à sa patrie d'adoption les horreurs de la famine, et put secourir des peuples voisins

qui, ayant manqué de prévoyance subissaient déjà les calamités d'une cruelle disette.

Un jour, devant le petit berger devenu tout puissant, se présentèrent ses frères qui manquaient de pain et venaient le supplier de leur donner le droit d'en acheter, car la famine désolait extraordinairement tout leur pays.

Joseph les reconnut aussitôt, et ne pouvant retenir les larmes qui tombaient de ses yeux, il s'écria :

—Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des marchands Madianites pour vingt pièces d'argent.

Et comme les coupables se jetaient à ses pieds en sanglotant, il leur dit avec une grandeur souveraine :

—Ne pleurez plus; emportez le blé de vie, mes frères, je vous pardonne!

Et dans le silence recueilli de la salle d'honneur où se pressaient les lettrés, les législateurs et les sages de la Chine, l'Empereur Kong reprit d'une voix altérée par les souvenirs du passé :

—Prince Peï-Ho, Prince Kiang, vous avez été envers moi plus cruels que les frères de Joseph, mais je ne veux pas être moins généreux que lui, et je vous pardonne à mon tour.

Et comme les assistants de cette scène ne pouvaient retenir leurs larmes et que le vieil Empereur pressait tendrement dans les siennes les mains de son fils bien-aimé, Kong s'écria cette fois d'un ton très calme, de celui du maître qui entend être obéi :

—Le Prince Peï-Ho est nommé gouverneur de la province de L'Eouan-Toung; le Prince Kiang est nommé gouverneur de la province de Pe-tchi-Li. Ils devront, avant la fin de la présente Lune avoir pris possession de leurs gouvernements.

Puis, se tournant vers l'assemblée :

—La séance est levée, nobles Seigneurs, dit-il.

Chaque assistant vint s'incliner aux pieds du trône, et, en se relevant, le chef des Bonzes laissa tomber de ses lèvres cette maxime Orientale qui résumait, en sa concision, l'esprit de sagesse qui avait inspiré le nouvel Empereur.

“La Vertu pardonne au méchant comme l'arbre santal parfume la hache qui l'a frappé.”

#### XIV

### CONSPIRATION

Dix Lunes après, à l'extrême limite de la province de L'Éouan-Toung, deux jeunes hommes, revêtus de robes misérables, s'acheminaient par des routes différentes vers la Pagode de la Raison.

Ils se rejoignirent devant la statue de Fo, placée au milieu du temple, désert à cette heure.

—Kiang! dit l'un.

—Peï-Ho! répondit l'autre.

Ils s'accroupirent devant le Dieu, comme pour lui faire agréer leurs dévotions, et une conversation, à voix très basse, s'engagea entre les deux princes déguisés en mendiants.

—L'heure est venue, Kiang.

—Je le crois, Peï-Ho.

—Dix mille hommes de mer, bien résolus, sont prêts à livrer bataille.

—Je puis disposer d'autant de soldats, dit Kiang, et dès la prochaine Lune, ils pourront seconder vos marins.

—Ah! s'écria Peï-Ho, l'œil ardent, la bouche dédaigneuse, mieux vaudrait mourir que supporter plus longtemps le joug orgueilleux de Kong... n'est-ce pas votre avis, Kiang?

—C'est mon avis, Peï-Ho, et je ne puis

me rappeler sans frémir d'une sourde rage, cette histoire de Joseph vendu par ses frères qui fit tomber en pamoison toute cette horde de mandarins imbéciles et de bonzes avinés.

—Oui, il récitait un rôle emprunté à l'histoire ancienne. Dès le lendemain, les papyrus quotidiens versaient à ses pieds des éloges si extravagants que le pays dut en éprouver quelque honte.

L'un d'eux traitait Kong de “héros” ni plus ni moins, et disait, en propres termes:...

—Ceci, dit Peï-Ho: “Un héros qui pardonne est bien plus grand que celui qui se venge!”

—Un héros! l'Empereur Kong? reprit Kiang. Sur ma parole tous ces gens-là sont frappés de folie, et notre père, l'illustre Ching, est certainement tombé en enfance... Ne devait-il pas entrer prochainement dans la grande Pagode de Kounour, refuge suprême de sa vieillesse défaillante!

—Cela ne saurait tarder, mais soyez certain que son attitude humiliée vis-à-vis de son fils doit écœurer le pays.

—Il travaille pour nous, le vieil Empereur. Le peuple est courroucé; les mécontents deviennent légion, l'heure de la délivrance est venue!

A ce moment, un prêtre de Fo, d'une maigreur ascétique, se dressa devant les deux frères.

—Oui, dit le prêtre, les mécontents deviennent légion, Prince Peï-Ho; Oui, le peuple est courroucé, Prince Kiang et l'heure va venir de le délivrer de votre infernale jalousie, et de votre folle animosité contre l'Empereur Kong qui vous a sauvé la vie!...

—Tu nous écoutais? s'écria Kiang.

—Tu vas mourir! hurla Peï-Ho. Et sor-

tant un poignard de sa ceinture il se précipita comme un fauve vers le prêtre.

—Un crime de plus, ne vous coûte guère, murmura ce dernier frappé à mort... Bonjour, Prince Peï-Ho, bonjour Prince Kiang, nous nous reverrons bientôt.

—Quittons bien vite cette Pagode, dit Kiang, en s'assurant que le prêtre avait cessé de vivre.

Et comme ils allaient en franchir le seuil ils entendirent un grand bruit et se retournèrent.

C'était la statue du dieu Fo qui s'écroulait.

—Mauvais présage, murmura Kiang.

—Allons donc, protesta Peï-Ho, le monde est aux audacieux. L'écroulement du dieu Fo, n'est que l'image de celui de l'Empereur Kong.

Et plus résolu que jamais, plus enfoncés dans le crime et dans la honte, les deux frères prirent leurs dernières dispositions pour l'attaque qui devait avoir lieu au commencement de la prochaine Lune.

Kiang s'achemina vers son gouvernement de Pé-tchi-li, et Peï-Ho vers son gouvernement de L'Ecuan-Toung.

Mais chacun d'eux éprouva le long de sa route d'étranges et fantastiques mécomptes :

En s'asseyant pour la première fois devant la table d'une auberge de village, et au moment où il allait porter à sa bouche un verre d'eau-de-vie de riz, Peï-Ho vit se profiler à deux pas, l'image du prêtre de Fo qu'il avait frappé à mort dans la Pagode de la Raison.

Le verre trembla dans sa main et faillit lui échapper.

—Ce n'est qu'une illusion, pensa-t-il.

Mais cette illusion se répéta pendant toute la durée du voyage.

En chemin, comme une ombre implacable, le prêtre s'attachait à sa personne, et,

le soir venu, s'asseyait au chevet de sa couche.

Kiang, de son côté, trouvait tous les aliments d'une amertume telle qu'il était obligé de les rejeter de sa bouche avec un invincible dégoût.

Un jour, au milieu d'un champ de vigne, il aperçut des grappes appétissantes d'un raisin doré par le dieu-Soleil ; il avança la main, détacha un fruit de la vigne et le porta à ses lèvres.

Cette fois le raisin était d'un goût si amer qu'il crut qu'il était empoisonné.

Toutes ces observations de la vue chez Peï-Ho, et du goût chez Kiang, ne cessèrent que lorsqu'ils eurent regagné le lieu de leur gouvernement.

Ce même soir, à l'heure où un repos légitimement acquis ramenait Kong dans ses appartements, le nouvel Empereur vit en songe le Dieu Neptune qui lui disait : "Peï-Ho et Kiang se révoltent contre la puissance dont tu fais un si noble usage.

"Prends tes mesures pour vaincre tes ennemis sur la mer de Chine et dans les villes qui l'avoisinent.

"Souviens-toi que l'attaque aura lieu le premier jour de la prochaine Lune."

Neptune s'évanouit et l'Empereur Kong reposa ensuite, jusqu'au lendemain d'un sommeil calme et bienfaisant.

## XV

### SUR TERRE ET SUR MER

L'Esprit du Mal étendait ses ailes sombres sur les avenues du Fleuve.

Fidèle au rendez-vous le Prince Kiang, et ses dix mille soldats, attendaient depuis l'aube, tandis que sur la Mer de Chine s'approchait avec une majestueuse lenteur une flottille de jonques sous la direction du Prince Peï-Ho.

Le spectacle offert par cette attaque simultanée sur terre et sur mer était à la fois grandiose et impressionnant.

Mais que faisait donc l'Empereur Kong si prudent, si avisé, si courageux ?

N'avait-il donc pas retenu le puissant conseil du Dieu Neptune ?

Allait-il laisser envahir ses Etats par une poignée de factieux sous la conduite de deux princes déshonorés par leur ingratitude, plus encore peut-être, que par les méfaits dont ils s'étaient rendus coupables !

L'armée Chinoise, si disciplinée et si forte, s'était-elle soudainement volatilisée, et les soldats de Kiang avaient-ils raison de se reposer mollement sur leurs massues, en lançant des lazzis énormes contre "l'extraordinaire" vaillance du nouvel empereur ?

Quelques-uns ne parlaient-ils pas déjà de courir au palais Impérial, de séquestrer le gouvernement et de s'emparer du pouvoir sans coup-férir.

La bonne aubaine qui se préparait, en vérité, dans une victoire facile qui n'aurait coûté ni un soldat, ni un marin...

Car, sur la mer de Chine, en face de la flottille concernée, nulle défense ne paraissait préparée.

Chose incroyable, chose inouïe, la mer était libre comme la terre !

Vraiment les deux princes Peï-Ho et Kiang n'allaient plus avoir qu'à se disputer entre eux la couronne impériale que ce pauvre Kong, sans autorité comme sans force, n'avait même pas la volonté de défendre !

Et le vieil Empereur Ching ! et le conseil des Ministres ! Que devenaient tous ces gens-là ?

Une paralysie générale avait certainement dû les atteindre ?

Leur avait-on versé la fameuse poudre

de genet qui plonge dans un sommeil de plomb ?

N'était-ce pas une Chine... au bois dormant qu'on allait avoir sous les yeux ?

A moins que, frappé d'une folie commune, l'Empire tout entier se fut mis en route vers la Mandchourie où pousse l'Élébore comme en pays conquis.

Tels étaient les propos tenus par les soldats de Kiang et par les marins de Peï-Ho.

Ils devaient se dissiper comme les fumées passagères que l'orgueil fait naître si complaisamment.

En effet, au moment précis où, les troupes de Kiang allaient marcher sur le palais Impérial et, où, contrairement aux railleries esquissées, on ne comptait ni "paralysés", ni "endormis", ni "fous".

Un grand nuage d'une opacité singulière vint intercepter une partie des rayons solaires.

Et dans la demi-obscurité régnante, voilà que l'armée ennemie aperçut une réunion formidable d'énormes oiseaux aux ailes déployées planant justement au-dessus d'elle.

Et que de ces oiseaux extraordinaires des frondes terribles, des sagaies aigues, des javelots effroyables tombèrent comme une grêle mortelle...

En quelques minutes le désarroi se mit dans les rangs, la débandade survint ; des hommes tombèrent frappés à mort...

Un grand nombre furent blessés ; beaucoup, y compris le Prince Kiang, s'élançèrent vers la mer de Chine et se firent recueillir par la flottille de jonques du Prince Peï-Ho, sur laquelle tombait maintenant des projectiles d'une si prodigieuse grosseur que chaque jonque atteinte coulait inexorablement.

Là, aussi, régnait l'incertitude et le trouble précurseurs d'une défaite prochaine. Mais que devinrent ces centaines de

petits bâtiments lorsque de longues colonnes d'eau les soulevèrent comme des coquilles de noix, avant de les ensevelir dans d'incommensurables abîmes!

Un violent typhon comme la mer de Chine en subit parfois les atteintes, venait de se déchaîner.

Telle une charge de cavalerie écrasant tout sur son passage meurtrier, les vagues dressées, hérissées, terribles, se précipitaient rugissantes les unes contre les autres, s'élevant à des hauteurs vertigineuses et comblant les abîmes que l'instant d'avant elles venaient de creuser.

Lorsque cet ouragan, aussi impétueux qu'imprévu, se calma enfin, que le ciel s'éclaircit, et que la mer redevint unie et caressante il n'y avait plus à sa surface que quelques lamentables débris de jonques, allant échouer sur les plages ravagées.

## XVI

### LE SIFFLET DIVIN

Ce fut pour l'Empereur Kong, organisateur de cette défense admirable, un triomphe sans précédent.

On s'attacha à son char, et le jeune Empereur connut la joie ineffable de voir chaque visage rayonner d'un bonheur sans mélange.

Et, cependant, lorsque Kong se retira dans ses appartements, son front, sanctifié par la victoire, portait la marque certaine d'une mélancolie profonde.

Était-ce déjà le poids du pouvoir, le souci, sans cesse renaissant, de sa responsabilité illimitée qui laissait ainsi son empreinte?

Non! Kong sentait en lui assez de courage, de force et de loyauté pour rendre son peuple heureux; il se sentait digne de

diriger ses destinées, et tout lui disait—le triomphe récent le lui répétait encore—que son âme était en parfaite communion avec l'âme populaire.

Mais Kong, qui n'avait guère plus de vingt ans, songeait au passé d'hier, à la petite Meï-Houa, la gracieuse Ondine qui peignait si bien, pour vivre, des lotus bleu sur le kao-ling impeccable. Et il se disait que, berger ou empereur, tant que Meï-Houa ne serait pas auprès de lui le bonheur n'existerait pas.

A ce moment, il porta les mains sur sa robe et sentit un objet qui flottait doucement sur sa poitrine.

C'était le sifflet divin que lui avait confié Neptune! Et parmi les sages paroles prononcées par le Dieu, celles-ci s'éveillaient en son esprit:

“Il faut laisser au temps, Prince Kong, et au Dieu de la mer, le soin de jeter un baume délicieux sur des sentiments qui honorent à la fois ceux qui les éprouvent et ceux qui les ont fait naître.

“Les lois terrestres ne ressemblent pas aux nôtres, Neptune qui vous aime comme son propre fils, s'efforcera de ne pas les trouver trop incompatibles.

“Lorsque, fatigué des vicissitudes de la vie quotidienne, vous éprouverez l'irrésistible besoin de vous reposer dans le sein d'une amitié reconfortante et sûr, vous viendrez à nous.

“Au retentissement de ce sifflet divin que je vous donne, en quelque endroit de votre Empire qu'il vous plaira, de la mer Orientale au grand Océan, des montagnes Yun-ling aux chaînes du Khoukhouon, le char de Neptune descendra du ciel ou remontera de la mer pour vous recevoir et vous emporter vers vos amis.”

L'Empereur Kong, en se répétant ces paroles mémorables, revécut un instant des

heures suaves que les mortels ne connaissent pas.

Il franchit une porte qui s'ouvrait sur une des terrasses du palais, porta le sifflet divin à ses lèvres et en tira un son aigu!

Une minute après un char de diamant conduit par deux dragons ailés, se posait devant Kong ivre de bonheur.

Il y monta rayonnant, et, tandis qu'une Lune blanche et laiteuse répandait sur les grands arbres du parc sa mystérieuse clarté, le char traversa les nues, plana un instant sur les phosphorescences bleues du fleuve et s'y enfonça comme un éclair.

En dix secondes, le char atterrit, et Kong fut ébloui des prodigieuses lumières qui jaillissaient devant lui. Elles étaient roses, blanches, bleues, rouges; toute la mer en était superbement irradiée, et des arcs de triomphe tressés de fleurs surnaturelles complétaient le féérique tableau.

De l'un de ces arcs se détacha le Dieu de la Mer qui vint vers Kong avec un sourire:

—J'attendais Votre Majesté, Sire, dit Neptune.

## XVII

### LE CHATIMENT

Maître, s'écria Kong en s'inclinant, il n'est ici qu'une Majesté, et c'est la vôtre.

Le Dieu de la mer est venu aujourd'hui au secours d'un humble chef terrestre.

—Oui, j'ai voulu collaborer à votre œuvre puissante Kong, car vous avez conquis vos grandes lettres de naturalisation. Votre nom sera répandu dans toutes les langues humaines, et votre règne, béni par les Dieux, sera un grand règne!

Et comme l'Empereur très visiblement préoccupé cherchait à découvrir au milieu

des lumières multipliées des visages amis.

—Dans un instant, dit Neptune! La Justice, Sire, passe avant l'Amour.

Et sur un geste du Dieu de la Mer, trois hommes furent amenés.

Ils marchaient, la tête baissée, dépeñaillés et lamentables, comme des taches noires dans la lumière éclatante.

L'un était Peï-Ho- l'autre était Kiang, le troisième était l'esclave Ka-Kao.

—Il n'est point de repos pour l'envieux, dit Neptune, et il n'est point de paix pour le méchant.

Né sur les marches du trône le plus puissant de la terre, vous êtes descendu, Prince Peï-Ho, et vous aussi Prince Kiang, au-dessous même de l'infamie.

Traîtres à votre pays, vous êtes entré dans le crime et vous n'en êtes plus sorti.

Votre première victime a été l'Empereur Kong; la seconde l'esclave Ka-Kao; la troisième le prêtre du Dieu Fo, dans la Pagode de la Raison.

Jusqu'à la dernière heure des avertissements singuliers, jetés sur vos pas, ont essayé de continuer l'oeuvre de pardon de votre frère devenu votre Empereur.

Mais, un destin aveugle préparé par vos mains meurtrières, tissé par l'Egoïsme, l'Envie et l'Orgueil devait fatalement vous conduire à la chute suprême.

Soyez donc frappés par les Eléments comme vous avez voulu frapper votre frère, comme vous avez voulu frapper votre pays!

Et le Dieu, dont la voix cessa d'être inflexible et sévère, poursuivit:

Au point précis où le Fleuve Jaune se jette dans la mer, vous allez devenir pendant mille ans deux roches de granit sur lesquelles s'abattra la tempête formidable.

On placera un phare sur chacun de vos sommets.

Après avoir voulu perdre les hommes

## XVIII

## LE REVE REALISE

vous en arracherez quelques-uns à la mort redoutable.

Enfin, il n'est pas de peines irrémédiables; il n'est pas de châtimens éternels ! N'oubliez pas que si l'Envie ouvre les portes du vice, le repentir ouvre celles de l'Espérance !

Et comme, subitement, les princes disparaissaient et allaient désormais vivre de leur vie de pierre, Ka-Kao se mit à ramper vers Neptune.

—Oui, tu es le moins coupable, lui dit le Dieu, et ta punition sera moins grande :

Autour des rocs Peï-Ho et Kiang, tu accompliras en qualité de crabe de mer une ronde qui durera cent ans.

Après quoi, tu recommenceras dans le bien, ta vie terrestre interrompue dans le mal.

Ka-Kao disparut comme avaient disparu les deux princes.

Alors Neptune se retourna vers l'Empereur Kong, et vit que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Le Dieu de la mer joignit ses mains pour les recevoir.

—Voilà les plus belles perles du monde, mon fils, lui dit-il, puisqu'elles sont créées par la compassion et la bonté.

Aucune dans mon domaine ne pourrait rivaliser d'éclat avec elles...

Elles seraient dignes d'une fiancée Impériale si tu en avais une !

Oh! grand Neptune! s'écria Kong en apercevant les deux petites Ondines qui s'approchaient de lui avec des sourires ineffables! Ah! Grand Neptune! Vous savez bien que Meï-Houa est le rêve de ma vie!...

—Eh bien! dit le Dieu, qu'il soit donc réalisé ce rêve divin. Que Meï-Houa soit ta compagne, ta joie, ta force, ta jeunesse, ton bonheur!

Qu'elle te donne à la fin de ton voyage terrestre la moitié de son immortalité, afin que vous puissiez trouver tous deux, auprès du vieux Neptune, le repos sans fin et l'ivresse éternelle que vous aurez mérité...

Le fleuve Jaune devint alors d'un merveilleux bleu de ciel.

Tous les habitants de la mer firent entendre des chants d'allégresse et de joie.

Dans la lumière radieuse, aux couleurs prismatiques, les Ondines rivalisèrent de grâce et de beauté en des danses enchantées.

Kong et Meï-Houa, la main dans la main, accompagnés de Lé-Ou qui avait obtenu la permission de les suivre sur la terre, prirent place dans le char qui s'éleva doucement vers le palais Impérial comme un rêve d'apothéose!

La Chine entière célébra pendant huit jours les fêtes du mariage de Kong avec la déesse Meï-Houa.

Après ces événements miraculeux, le vieil Empereur Ching heureux d'avoir confié le bonheur de son peuple aux vaillantes mains de son fils, se retira dans la Pagode de Kounour.

Quant à Kong, il ne se sépara jamais du sifflet divin, et se réserva ainsi la grande joie d'aller de temps en temps, accompagné de la fidèle Meï-Houa et de la dévouée Lé-Ou, saluer le puissant Dieu de la Mer, et vivre quelques heures au milieu des aimables Ondines du Fleuve bleu.

FIN.



# LA LEGION DES BRAVES!

Par Fernand de Verneuil



**P**EU de personnes, même sur notre continent, ignorent l'existence de ces deux splendides régiments de braves que l'on nomme La Légion Etrangère et dont les casernements s'élèvent sur le sol africain à Saïda et à Sidi-Bel-Abbès; peu savent, cependant, que les nationalités les

plus diverses s'y coudoient, que le français et l'allemand, ces deux ennemis de la veille, y défendent le même drapeau dont les trois couleurs servent également de ralliement au belge comme au suisse, à l'espagnol comme au russe, à l'américain du nord ou du sud comme au bulgare ou à l'autrichien.

Quand je dis que les casernements de la Légion s'élèvent à Sidi-Bel-Abbès et à Saïda, je dois ajouter que, le plus souvent, ils n'abritent qu'un nombre très restreint de légionnaires; les autres sont au Maroc, à Madagascar, ou en Indo-Chine, c'est-à-dire partout où l'on se bat, ou il y a des coups à recevoir... et à donner.

La raison d'être du légionnaire, c'est en effet la guerre; l'inaction le rouille et l'énerve, il lui faut l'espace, la brousse, la griserie des coups de feu, la charge endiablée bayonnette au canon contre l'ennemi, noir, jaune ou blanc.

D'où sortent ces combattants acharnés et que viennent-ils chercher à la Légion? Voilà deux questions qu'il est—tout au moins pour la première—plus facile de poser que de résoudre.

On estime que la moitié de l'effectif total se compose de français, un cinquième est allemand et le reste vient d'un peu tous les coins du monde. Que sont ces hommes ou plutôt que furent-ils dans le passé? Nul ne le sait bien souvent car, si l'homme le désire, aucune question relative à ce passé ne lui est posée lors de son admission à la Légion; on lui demande simplement une aptitude physique suffisante, quant au reste, on respecte son secret.

Tel qui est classé sur les contrôles comme commis de magasin fut peut-être colonel d'un régiment; confondus sous le même uniforme, des êtres se coudoient qui ont occupé dans la vie des situations bien différentes. Il y a là des hommes qu'un

chagrin violent ou de grands revers de fortune ont transformé en "chair à canon" comme il y a aussi des cerveaux brûlés en quête d'aventures extraordinaires.

On y trouve d'anciens notaires, d'anciens officiers, des gens du plus haut monde et qui causeraient une véritable sensation en révélant leur nom.

Jamais ces gens ne parlent du passé; ils sont venus là chercher l'oubli, la réhabilitation parfois, une mort glorieuse souvent

pas une exception; ces exemples sont fréquents.

Un homme s'enrôle un jour sous un nom supposé et se donne comme "professeur". On sut plus tard que c'était le comte de Banaissen, fils du général commandant la place de Magdebourg, mais voici mieux encore: Un légionnaire connu sous le nom d'Albrecht meurt, en 1897, à l'hôpital militaire de Géryville; quel ne fut pas l'étonnement de tous quand on vit un navire de guerre allemand venir chercher sa dé-



• Les anciens uniformes de la Légion.

et d'extraordinaires fatigues toujours.

Un jour, au Tonkin, on a besoin d'un homme connaissant bien le service topographique; un légionnaire sort des rangs; c'était un ancien officier allemand des husards de Brunswick et qui avait été officier d'ordonnance du gouverneur de Metz. Un autre jour, le médecin-major ayant été tué dans un combat, le commandant d'une compagnie demande s'il n'y aurait pas un docteur parmi ses hommes: quatre se présentent et ceci ne constitue

pouille mortelle! C'était le Prince Albrecht-Frédéric de Prusse, propre cousin de l'Empereur Guillaume II.

\* \* \*

Ces braves ignorent le danger ou du moins le méprisent complètement; leur drapeau peut porter fièrement la suprême décoration de la Légion d'Honneur à sa hampe, elle est bien gagnée!

De 1835 à 1839, ils guerroyaient en Espa-

gne; ils étaient partis 4,000 ils reviennent cinq cents. Pendant la conquête de l'Algérie, pendant la guerre de Russie, au Mexique, partout enfin où il faut de la chair à canon, on les voit, stupéfiants d'audace, enlever les positions les plus difficiles.

A Camerone, au Mexique, leurs exploits sont demeurés légendaires. Pendant une journée entière, 62 légionnaires résistèrent à 3,000 mexicains et encore, ne furent-ils pas 62 pendant tout le combat car, le soir venu, ils n'étaient plus que 19.

De nombreux livres ont relaté leurs actes de bravoure et ces livres seront toujours incomplets car, combien de traits admirables resteront ignorés et puis la Légion ne s'arrête jamais dans cette voie; c'est l'incessante productrice de héros qui manque d'un fait glorieux chacune de ses quotidiennes étapes.

La bravoure semble toute naturelle aux légionnaires; ils subissent fortement l'attrait de l'imprévu et la fascination de ce mot merveilleux "La Gloire". Ils ont par dessus tout, comme je le dis plus haut, un mépris du danger qui devient de la complète insouciance et se traduit parfois, lorsqu'ils rentrent dans la vie civile par une véritable nostalgie de la brousse comme le prouve le fait suivant.

Il y a plusieurs années, je rencontrais, lors d'un séjour à Paris, un ami, homme d'une trentaine d'années auquel rien ne manquait de ce que l'on croit suffisant pour être heureux ici-bas; le nom, la fortune et les relations lui assuraient une situation vraiment privilégiée. Je ne l'avais pas vu depuis près de six ans et comme je lui manifestais mon étonnement d'être resté sans nouvelles de lui depuis si longtemps—Cela n'a rien de surprenant, me répondit-il, j'étais dans un "autre" monde...

—Ceci ne veut pas dire dans "l'autre", répliquai-je en souriant.

—Non, certes, mais dans un monde bien différent de celui-ci et que, je te l'avoue, je regrette beaucoup... je viens de terminer un engagement de cinq ans à la Légion...

—Est-ce possible! Mais enfin, pourquoi étais-tu parti là-bas?

—Ah! me répondit-il, sait-on jamais au juste pourquoi l'on oriente sa vie d'un côté plutôt que de l'autre! L'idée de voir du pays me, poussait sans doute et puis,



Légionnaires en marche.

ajouta-t-il en baissant la voix, souvent il ne faut pas rechercher le point de départ de telles déterminations ailleurs que dans l'Amour...

Une larme perlait à ses paupières en ce moment, brusquement il parut se ressaisir et ce fut d'un ton plus ferme et tout différent qu'il compléta sa phrase:

—Oui, l'Amour du Drapeau, le seul qui ne trompe jamais... Et tu vois, ajouta-t-il, définitivement rassénéralisé et tel que je l'avais toujours connu, tu vois, j'ai passé cinq ans là-bas et je ne m'en porte pas

plus mal ; j'ai brûlé pas mal de cartouches dans mon lebel et tiré souventes fois la langue devant mon bidon vide, j'ai poursuivi les marabouts dans leurs "bonos", défriché des steppes et bâti des ponts sur les oueds, tout ça, c'est inconnu sur le Boulevard...

—Et cela te plaisait ?

—Tellement que j'y retourne, le bureau de recrutement est toujours rue St-Dominique, n'est-ce pas ? Je vais de ce pas en reprendre pour cinq ans.

—Malheureux, tu veux donc te faire tuer ?

—Mais non, mon cher ami, je puis dire comme Napoléon, la balle qui me tuera

n'est pas encore fondue ; je viens de prendre part à dix-neuf combats au Maroc, je suis à l'épreuve maintenant !

Pauvre ami ! le vingtième a dû lui être fatal sans doute ; il est reparti peu de jours plus tard pour la terre africaine et depuis, malgré sa promesse, je n'en ai jamais eu de nouvelles.

Le ruban rouge de la Croix d'Honneur qui décore le drapeau des Légionnaires peut subir l'âpre morsure du simoun et les effluves brûlantes du soleil d'Afrique sans jamais voir pâlir sa couleur écarlate, il se retrempe assez souvent dans le sang des braves qu'il conduit à la gloire.

### LE TREFLE A QUATRE FEUILLES

Le trèfle qui vient de paraître  
Est le premier de la saison ;  
Il vous semble chétif, peut-être,  
En sa modeste floraison.

Pourtant, une douce croyance,  
S'attache à son obscurité :  
On croit qu'il porte l'espérance  
En son humble robe d'été.

Recevez le comme un emblème :  
C'est un "porte-bonheur" discret,  
Qui dit, tout bas, à ceux qu'il aime,  
Son naïf et charmant secret.

Evariste CARRANCE.



## DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

### Chez les Indiens du Rio Pilcomayo

LES Indiens Chorotis disent qu'ils sont tous frères. Il semble bien, en effet, que chez eux la tribu constitue une grande famille. Ils habitent des établissements de dimensions diverses. A côté de villages qui ne contiennent que quelques ménages, il en est d'autres qui comptent près de 1,000 habitants. Ces villages, ou plutôt les emplacements sur lesquels ils sont situés, portent des noms particuliers. Par exemple, un village choroti est appelé *vuâtsina*, "mulot", un autre *hôpia*, "fleur d'herbe", un troisième *tônoclel*, "vieux bourbier", un quatrième *asnatélémi*, "terre blanche", etc

Les Chorotis et les Ashluslays ne sont pas entièrement sédentaires. Après être restés quelque temps dans un endroit convenablement choisi, ils se déplacent, mais sans aller très loin.

C'est la recherche du poisson, de l'algarobo et des nouvelles cultures qui motive ces déplacements. Ainsi, pendant la saison sèche, beaucoup d'Indiens se dirigent vers le Pilcomayo pour s'y livrer à la pêche, et reviennent ensuite reprendre pos-

session de leur ancien emplacement lors de la saison des pluies.

Tous ces Indiens d'ailleurs ont un esprit remuant. Les jeunes gens notamment se rendent volontiers d'un village à l'autre.

Chez les Chorotis, les villages ne semblent pas disposés sur un plan bien défini. Par contre, dans la plupart de ceux des Ashluslays les huttes sont groupées autour d'une sorte de place qui devient le lieu de réunion des hommes, à l'exclusion des femmes. Cette place se trouve ombragée par un grand arbre ou abritée sous une sorte de vélum construit en branches et en herbes sèches.

Tous ces villages sont desservis par un grand nombre de voies de communication, dessinant autour d'eux un réseau compliqué où il devient difficile de suivre la piste des Indiens.

Ni les Chorotis ni les Ashluslays n'ont de chef suprême pour leurs tribus. La plupart des villages ont individuellement leurs chefs, mais ceux-ci sont indépendants les uns des autres. Chez les Ashluslays, j'en ai vu qui étaient censés régir

plusieurs villages. Leur influence est en raison directe de leur valeur personnelle; eux et leurs femmes travaillent comme celles des autres Indiens. Ils n'ont aucun domestique: la domesticité est, d'ailleurs, inconnue chez ces peuplades. De plus, le chef n'a aucune place honorifique aux fêtes; sa hutte n'occupe pas un point déterminé dans le village. C'est un père de famille que l'on respecte, mais qui ne gouverne pas.

Peut-être joue-t-il un rôle important à la guerre, bien qu'il ne possède aucune autorité réelle sur les guerriers. Quand un blanc arrive dans un village, c'est chez le chef qu'il doit se rendre, avec l'obligation de lui faire un cadeau. Mais c'est une coutume qui me semble d'origine récente et inventée par les blancs eux-mêmes. Ayant eu besoin de quelqu'un avec qui ils pourraient traiter dans les villages, il a reçu l'investiture de chef, et l'institution s'est développée.

D'ordinaire, cette situation semble se transmettre de père en fils. Si le fils est trop jeune à la mort du père, c'est-à-dire, suivant les idées indiennes, s'il n'est pas un homme âgé et marié, l'intérim est fait par un membre de la famille ayant l'âge requis. Très souvent, et notamment en cas de guerre, où les hommes ont l'occasion de montrer leur valeur, de nouveaux chefs sont nommés.

Dans les villages, une grande puissance est départie aux hommes qui parlent l'espagnol: c'est eux qui traitent avec les blancs.

Les sorciers guérisseurs ont aussi une grande influence. On les invite à quantité de festins et on les traite bien.

Dans les établissements chorotis et ashluslays, on ne trouve aucune différence de classes; de même, chez eux, la distinction

entre les riches et les pauvres ne se fait pas: quand le ventre est plein, l'homme est riche; s'il est vide, l'homme est pauvre. "Nous sommes tous frères," telle est la pensée qui gouverne toutes ces communautés. Ils vivent donc dans un communisme presque complet. Si l'on donne deux chemises à un Indien Choroti ou Ashluslay, il en cédera une, certainement, à un autre, et peut-être même les deux. Quand un Indien a un pain, il le partage en petits morceaux pour que tout le monde puisse en goûter.



Un père Ashluslay avec son petit garçon.

Quand un Indien Choroti ou Ashluslay reçoit un habit quelconque, il ne le porte guère plus d'un jour. Ensuite c'est le tour d'un autre, le jour suivant celui d'un troisième, et ainsi de suite. Jamais aussi un de ces Indiens ne fume sa pipe seul; elle passe de bouche en bouche. Et c'est ainsi qu'il est souvent arrivé que l'un d'eux vint extraire de la bouche d'un étranger une pipe, pour en tirer une bouffée, et la remettre ensuite en place, puisque c'est la coutume parmi eux. Celui qui a fait une bonne pêche la partage avec ceux qui n'ont pas si bien réussi.

Ce serait toutefois une erreur de croire que, dans la société indienne, chaque indi-

vidu ne possède pas en propre ce qu'il a fait ou produit. Un Indien ne doit jamais s'approprier ce qui appartient à un autre. Jamais aussi, dans aucun cas, il ne peut disposer de ce qui appartient à sa femme ou à son enfant sans avoir obtenu leur consentement. Chaque chose a donc son propriétaire; mais comme ces propriétaires sont bienveillants et qu'ils considèrent tous les membres de la tribu comme des frères, ils partagent librement avec eux ce qu'ils possèdent.

Les animaux domestiques portent des marques de propriété: c'est ainsi que les moutons ont les oreilles coupées d'une façon différente, suivant la famille indienne qui les possède. Quand on en tue un, sa viande est répartie entre les membres du village.

Chez les Ashluslays, les manteaux ont des marques tissées indiquant à qui ils appartiennent; mais celui qui en a un large et en bon état dort rarement seul dessous. Lors du séjour d'un blanc dans les villages ashluslays, il n'est pas rare que deux ou trois Indiens, en s'introduisant dans son lit pour y passer la nuit, lui déclarent: "Toi, homme blanc, tu as une si grande couverture qu'elle peut abriter d'autres que toi."

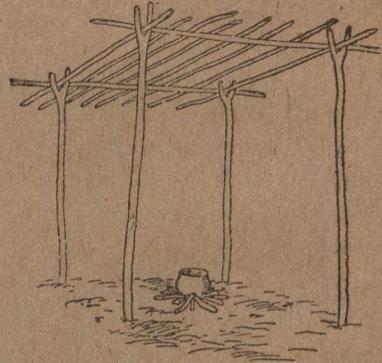
Quel dommage que ces indiens ne sachent pas ce qui se passe, dans ce sens, chez les blancs! Ils apprendraient que tandis que les uns passent la nuit dans un bon lit, il en est d'autres qui sont obligés de coucher sur la dure sans pouvoir se réchauffer.

Ainsi, je l'ai déjà dit, la propriété commune n'existe pas chez ces Indiens, mais, grâce à leur générosité, personne ne cherche à s'approprier les biens des autres, car on distribue largement ce qu'on possède entre tous. Un jour c'est l'un qui donne,

un autre jour c'est celui qui a reçu qui donne à son tour.

La terre n'a pas de propriétaires; les champs appartiennent à ceux qui les cultivent, et qui conservent même leurs droits quand ils se trouvent en friche. Les terrains cultivables sont si vastes qu'il y a place pour tous. Si la population devenait plus dense et qu'il fût difficile de trouver des terrains de culture, il s'établirait certainement un droit de propriété, qui éteindrait ce régime communiste de la possession du sol.

Il semble qu'une certaine anarchie de-



Abri-cuisine des Chorotis du Rio Pilcomayo.

vrait régner dans des sociétés telles que celles de ces Indiens. Le vol y est pourtant inconnu, tout au moins entre les membres d'une même tribu, car il y règne un tel communisme qu'on ne peut rien y voler. Le mensonge aussi n'existe pas entre eux. Quand on ment à un blanc, c'est tout simplement parce qu'on croit devoir le faire dans l'intérêt de la tribu. On le trompe si c'est utile, mais on lui dit la vérité quand il n'y a aucun danger à le faire.

Ils pratiquent le meurtre des enfants et des vieillards, mais sans y attacher la moindre idée d'un crime.

Quand les Indiens tuent leur vieille mère aveugle ou leur père impotent, ils se délivrent d'une existence gênante qui leur rend plus difficile la lutte pour la vie. Mais ce qui devient cruel, c'est d'apprendre qu'ils aient brûlé parfois vivantes de vieilles femmes.

Leurs demeures sont des huttes d'une construction plus ou moins soignée, suivant les époques de l'année; elles ont de 2 à 4 verges de diamètre; celles qui se trouvent dans les plaines, exposées au vent froid du sud, sont plus soigneusement faites que celles des forêts. Souvent, on accouple plusieurs huttes ensemble, ce qui fait qu'elles renferment plusieurs chambres, abritant chacune une famille. Ces habitations sont faites de branches, enfoncées dans le sol et recourbées au milieu; elles sont couvertes d'herbes, mais les liens manquent presque complètement. Aucune de ces huttes n'est recouverte de terre ou d'argile.

On trouve aussi chez ces Indiens des huttes quadrangulaires. Ce sont les abris-cuisines. Elles ont un toit plat, couvert d'herbe, et servent également d'habitations temporaires pendant la saison chaude. Par moments, on les emploie aussi pour boucaner le poisson.

Elles sont construites par les femmes, et ce sont elles aussi qui doivent se livrer à la recherche de leurs matériaux.

L'espace disponible, dans ces petites huttes où s'entassent souvent plusieurs familles, est si faible que, dans les nuits pluvieuses où tout ce monde s'y réfugie, on ne peut trouver la moindre place pour s'étendre. Assurément, le manque de confortable dans de pareilles expéditions est fréquent, mais le voyageur éprouve quelque ennui en ressentant, par exemple, un Indien venir s'étendre en travers de lui

quand il était couché dans une de ces huttes, et qu'une tête pouilleuse cherche à se frayer une place pour se poser sur ce qui sert de traversin.

C'est une peau de bête poilue qui sert de lit aux Indiens Chorotis, tandis que les Ashluslays utilisent comme matelas une natte en roseaux; un bloc de bois leur sert de traversin. Dans les temps froids, un manteau de peau ou de laine tissée s'emploie comme couverture.



Femmes ashluslays épluchant les fruits de l'algarobo.

A noter aussi la fréquence dans ces huttes d'un grand nombre de chiens, de chats et même de jeunes moutons, dépendant du troupeau qui appartient à la famille.

Par les temps froids et pluvieux, le feu s'allume dans la hutte. Dès qu'il fait chaud, on le place à l'extérieur, où se préparent les repas. Ce feu est toujours soigneusement entretenu, et quand on part

en excursion, des tisons enflammés font partie du bagage; c'est seulement quand ce départ prend le caractère d'un voyage lointain que les Indiens se munissent du matériel nécessaire à faire du feu. Il consiste en un morceau de bois tendre, creusé d'une petite cavité, qu'on peut porter à l'incandescence, à l'aide d'un frottement exercé par un bâton de bois dur. Cette façon primitive de faire du feu tend du reste à disparaître, en se trouvant remplacée par l'emploi d'un riquet, où l'amadou est représenté par de la baurre de caraguata, et celui plus récent des allumettes; mais, hélas! ces dernières, au lieu d'être "suédoises", sont de fabrication italienne.

Un Indien ne possède rien au delà de ce que sa famille peut porter. La plupart de ces objets sont suspendus aux toits ou enfourchés dans les branches qui s'enchevêtrent sur leurs deux côtés. Chaque individu porte tout son bagage enfermé dans de grands sacs en fibres de caraguata, ou en peau, et on y trouve entassés pêle-mêle des outils, des ossements, des graines, des racines, etc., ceci représentant son propre bien; c'est pourquoi la femme ne transporte sur son dos, sous cette forme, que ce qui lui appartient; la même chose pour les enfants, dans de petits sacs.

Les graines pour les semis sont conservées dans des vases enduits de cire. Des feuilles de tabac et des fruits apparaissent fréquemment suspendus au toit des huttes, mais le plus souvent toutes les conserves sont, par grandes quantités, emmagasinées dans de petites cases extérieures.

La garde des villages est confiée à des chiens hargneux, qui donnent de la voix toutes les fois que quelqu'un s'en approche, notamment quand il s'agit des blancs, en montrant combien ils partagent contre eux la mauvaise volonté des Indiens.

Quand on pénètre dans une hutte cho-roti, on est invité généralement à s'asseoir sur un tronc d'arbre, tandis que chez les Ashluslays, c'est une peau ou une natte en roseaux qui vous est offerte comme siège.

Dans ces villages, c'est à l'aube que l'on commence à travailler. A ce moment, les femmes s'en vont à la récolte des fruits, ou se livrent à tous les travaux domestiques qui leur incombent; les hommes partent pour la chasse ou affûtent leurs outils. Dès qu'il fait chaud, c'est aussi de ces premières heures de la journée qu'ils profitent pour aller pêcher, tandis que, par les temps froids, ils attendent pour sortir de la hutte que le soleil soit déjà bien élevé au-dessus de l'horizon. Après cette matinée, passée le plus souvent à se procurer la subsistance de la journée, la rentrée avec les récoltes acquises se fait vers midi; quand la chasse a été fructueuse, et quand aussi la rentrée des pêcheurs se fait avec une abondante charge de poissons, tout le village dans la joie les accueille avec des sentiments d'allégresse.

Les enfants s'assemblent pendant le jour sur la place pour se livrer de tout cœur à leurs ébats, ou bien suivent leurs aînés pour tenter de s'associer à leurs travaux. Quand arrive le soir, on fait cercle autour du feu pour se réchauffer, s'entretenir de tout ce qui s'est fait dans la journée, et convenir de ce qu'on devra faire le lendemain. Mais c'est la nourriture qui devient surtout le principal objet de ces conversations. Dans le même temps, les jeunes gens se livrent à la danse sur la place, à ce point qu'en somme la nuit n'est jamais tranquille dans ces villages indiens. On y chante en poussant des cris de joie ou de douleur; on y fait cuire des aliments en bavardant, et c'est la jeunesse

surtout qui devient la plus crierde, en accompagnant ses jeux de véritables hurlements.

Chez ces Indiens, qui ne consacrent guère la nuit plus de sept à huit heures à dormir, ce sommeil est toujours interrompu. Après deux heures environ de repos continu, il est séparé par des intervalles de réveil, et ce temps d'arrêt est occupé, pendant près d'une heure, à manger et à bavarder. D'ailleurs, ils dorment souvent pendant longtemps dans la journée, et cette faculté qu'ont ainsi les Indiens de pouvoir s'endormir à n'importe quelle heure, les blancs l'acquièrent dès qu'ils

ont passé quelque temps dans leurs villages.

Dans les huttes indiennes, la place, comme nous l'avons déjà indiqué, est toujours très restreinte, mais les occupants ne s'en plaignent pas. Il se la partagent équitablement; jamais on n'entend de querelles, jamais personne ne songe à s'emparer de ce qui ne lui a pas été attribué. Ces "sauvages" se comportent donc dans leur étroite demeure comme s'ils étaient frères et sœurs, sans se départir de cette idée que le bien des autres doit toujours être respecté.







# Une Disparition Mystérieuse

ADAPTATION DE L'ANGLAIS

— 0 —

I

**D**AVID Poindexter naquit à Londres en 1785, d'une ancienne et respectable famille de Sussex. Il fit ses études à Oxford avec l'intention d'entrer dans les ordres, et, de fait, en 1810 nous le voyons pasteur de la petite ville de Witton, près de Londres.

Il trouva là de quoi vivre. Les débordements du grand-père et du père avaient presque appauvri les Poindexter, et David paraît n'avoir eu à cette époque d'autres revenus que sa modeste prébende. Il était pauvre, mais ses talents l'autorisaient à compter sur une position brillante dans la carrière où il était entré; cependant il s'irritait contre sa pauvreté, il accusait sa destinée; preuve qu'il avait hérité une large part du tempérament mal équilibré qui avait conduit sa famille au bord de l'abîme.

Au physique, c'était un bel homme, d'une beauté frappante, saisissante: longue chevelure noire, sourcils épais et les yeux bleus; la bouche et le menton d'un dessin gracieux, mais peu énergique; figure longue et mince, bien régulière. Il prêchait avec éloquence, et lorsque le sujet échauffait sa verve naturelle, il arrivait à des effets d'émotion intense. Très populaire parmi les femmes, quoiqu'il les traitât toutes avec une égale froideur, il l'était moins chez les hommes, avec qui cependant il montrait beaucoup moins de gêne et de réserve.

A la fin de la deuxième année de son installation à Witton, on sut qu'il recherchait une jeune fille des environs, mademoiselle Edith Saltine, unique enfant d'un colonel en retraite. L'opinion fut bienveillante pour l'un et l'autre. On voyait là une affaire de coeur; car si le brave colonel était revenu de ses campagnes chargé de gloire et de rhumatismes, il n'en avait

pas rapporté d'argent. Comme il n'avait guère que sa demi-solde pour vivre, la dot de sa fille ne pouvait tenter personne. D'ailleurs, Edith était charmante et jolie, et quant au révérend David Poindexter, il paraissait profondément épris. Il n'est pas rare de voir des caractères, jusque-là timides ou réservés, manifester, une fois touchés par la passion, plus de fougue que d'autres plus démonstratifs dans le cours ordinaire de la vie.

Le colonel Saltine se montra, d'abord, assez peu sympathique à ce futur gendre. Vieux, valétudinaire, il s'était habitué aux soins de sa fille comme à la jouissance d'un droit et il ne goûtait pas du tout l'idée de se voir délaissé pour l'amour d'un pasteur de belle prestance. La liaison paraissait devoir être brisée dès ses débuts, car Edith était absolument dévouée à son père et ne se serait jamais imaginée de lui contester le pouvoir de disposer d'elle à son gré; mais Poindexter était épris, il sut se rendre agréable au colonel, il avait le secret de la persuasion; il fit surtout bien comprendre que le colonel, sa fille et son gendre ne formeraient qu'une même famille habitant sous le même toit, dans la même aisance modeste, avec les mêmes habitudes calmes et régulières. Le vieux militaire oublia sa mauvaise humeur.

Il se dit toutefois, tacticien de la bonne école, qu'il y avait lieu de ne rien brusquer, et il laissa traîner la campagne jusqu'à la fin de l'année.

Un soir— c'était au commencement de décembre—Poindexter dînait avec le colonel et Edith. Celle-ci s'était retirée pour passer au salon, et le pasteur, tout en saluant le colonel d'un dernier verre de vin, amena la conversation sur l'objet de ses constantes préoccupations.

—Pourquoi, dit-il tout à coup, ce ma-

riage ne se ferait-il pas tout de suite ? Voici Noël bientôt; rendez donc ce jour doublement mémorable en m'accordant cette faveur.

— Pasteur David, s'écria le colonel, vous êtes impatient comme le diable!

—Mais, répliqua vivement Poindexter, pour être pasteur on n'en est pas moins homme.

—Hum! je concède qu'un certain nombre de pasteurs sont peut-être des hommes, et franchement, mon cher David, si je n'avais pensé trouver en vous que des litanies et des credos, j'aurais encore plus mal accueilli vos prétentions à devenir mon gendre.

Poindexter écoutait tête basse sans mot dire, mais après l'instant d'après, regardant le colonel dans les yeux:

—Vous avez connu mon père: eh bien! je suis le fils de mon père.

—Cette pensée-là, répondit le colonel, m'a traversé le cerveau plus d'une fois, mon révérend ami, et pour dire la vérité, je ne vous en ai pas moins aimé pour cela. Mais alors que diable faites-vous dans la chaire? Je respecte la chaire de vérité, assurément; mais, théorie à part et parlant au point de vue pratique, dites-moi s'il existe si peu de fous dans le monde qu'un homme de cœur et d'esprit comme vous soit forcé d'exercer votre sot métier?

—Théorie ou pratique, répondit le pasteur d'un ton grave, on voit dans l'Eglise autant d'hommes distingués que partout ailleurs... Quoiqu'il en soit, j'avouerai au père de la femme que j'aime, que je ne suis pas content de ma destinée; mais vous savez bien comme moi que de nos jours on est entraîné dans la carrière bien plus par le fait de la naissance que par l'inspiration du Ciel. N'était le loi de primogéniture, mon cher colonel Saltine, l'Eglise

d'Angleterre ne serait plus qu'un temple sans prêtres.

—Tonnerre! s'écria le colonel, moitié souriant, moitié grinçant des dents, je suis de votre avis. Donc, si le surplus ne vous fait pas, prenez l'uniforme.

—Non; l'excès de discipline ni l'excès d'activité ne me conviennent; ce qu'il faut à ma nature c'est l'air vif de la grande liberté... Ma vraie profession, ajouta-t-il en riant, serait dix mille louis de rentes.

—A qui le dites-vous! répondit le colonel en soupirant. Et comme ce serait beau et dans la pratique et dans la théorie!... Mais soyons sérieux: voyez Edith, puisqu'il le faut, et j'irai vous retrouver tout à l'heure pour décider de cette affaire de mariage.

Poindexter rejoignit Edith au salon, et ils eurent ensemble une conversation intime d'une heure. Au moment où le bruit de pantoufles traînant sur le parquet les avertit de l'approche du colonel, Poindexter disait:

—En somme, je doute parfois que vous m'aimiez réellement, entièrement, sans réserves.

—C'est que, répondit-elle, en certains temps, je ne vous trouve pas vous-même; on dirait que vous êtes un autre, je doute presque de votre identité.

Le colonel n'entendit pas cette dernière bribe de conversation. Il s'assit, en grommelant comme de coutume, dans son large fauteuil près du feu de grille. Edith lui mit un coussin sous les pieds, son bonnet gris sur sa tête chauve, et lui apporta sa vieille pipe. Après avoir lancé savamment au plafond une longue bouffée de tabac:

—Mes enfants, dit-il, si le cœur vous en dit, vous pourrez commencer à tenir maison dans un mois; pour moi, cela m'est

égal.

Aucun des trois personnages ne prévoyait ce qui pouvait arriver dans ce court laps d'un mois.

## II

David Poindexter était né d'un second mariage de son père, et il ne connut pas sa mère, née Lambert, qui mourut quelque temps après lui avoir donné le jour. Son oncle, David Lambert, riche agronome, fut son parrain et lui donna son nom de baptême. Il était célibataire, et l'on disait que jadis il avait eu un fort penchant pour une étrangère d'une grande beauté; personne ne prétendait avoir vu cette femme, mais la légende permettait d'expliquer certains points mystérieux de l'existence du vieux garçon.

Quoi qu'il en soit, l'enfant atteignait sa huitième année lorsque son parrain quitta brusquement l'Angleterre, sans dire où il allait ni quand il reviendrait. Il ne revint jamais; personne n'entendit plus parler de lui. On l'oublia. Sa maison et ses fermes étaient louées, mais les locataires eux-mêmes ne se souvenaient plus de Lambert que comme d'un simple nom, et la nouvelle génération, en parlant de "la vieille maison Lambert," ne se demandait pas d'où venait ce nom-là. David Poindexter lui-même n'avait plus de son oncle qu'une réminiscence vague comme celle d'un songe d'antan.

Aussi, jugez de sa surprise lorsque, le lendemain de la conversation rapportée dans le chapitre précédent, il reçut une lettre de l'avocat de feu David Lambert, l'informant que ce dernier était mort à Constantinople, célibataire, intestat, sans héritiers directs. Dans ces circonstances,

sa fortune, consistant en propriétés situées à Witton et à Londres, estimées cent soixante mille louis, et en un dépôt de quatre ou cinq mille louis, revenait de droit à son plus proche parent survivant, qui n'était autre que David Poindexter lui-même. L'avocat pria, en conséquence, le révérend gentleman de vouloir bien lui donner ses ordres.

C'était un samedi matin. Poindexter était assis à sa table de travail, occupé à écrire son sermon du lendemain. Après avoir lu la lettre, d'abord tout d'un trait et avec stupéfaction, ensuite plus lentement, en faisant de fréquentes pauses, il se renversa dans sa chaise et resta près d'une heure aux prises avec les émotions multiples qui l'envahissaient comme une avalanche. Les impressions les plus diverses animaient tour à tour sa physionomie, enflammaient son œil bleu foncé, ou contractait ses lèvres nerveuses.

Puis il se leva, en frappant un violent coup de poing sur la table.

Oui, c'était donc vrai, bien réel! Lui, David Poindexter, pasteur pauvre, esclave, il y a une heure, et, en ce moment, comme par un coup de baguette magique, libre, riche, puissant, héritier de sept mille louis de rentes!

— Et le sermon de demain?...

A cette pensée, il fit quelques pas dans son bureau, souriant, l'œil plein d'éclairs, les joues enluminées. Il se dressa de toute la hauteur de sa taille, étendit les bras, se prit la poitrine à deux mains et, après un long soupir :

— Ah!... quel soulagement!

Et quelle force de vie nouvelle gonflait ses veines! Il s'approcha vivement de la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et respira à pleins poumons l'air glacé du matin. Liberté! Emancipation!... Là-bas, au-dessus de la tête sombre des cèdres, il voyait la

tour grise de l'église. Voilà où, pas plus tard que hier, je me nourrissais de mon propre désespoir, se disait-il sans peut-être s'en rendre compte; mais—et cela, il le comprenait nettement—cette tour vénérable est aujourd'hui la tombe d'un passé bien et dûment mort. A quoi sert de persuader au prochain de se repentir de ses péchés? Vaut bien mieux rechercher pour soi-même les fautes qu'on doit éviter.

A sa droite, il apercevait aussi le toit de tuiles rouges de la modeste maison du colonel Saltine. Là était sa fiancée, celle qu'il aimait d'un amour pur et sincère.

Elle aussi, se dit-il, m'a fait défaut. Elle a pensé que je n'étais pas moi-même. Fort bien! à l'avenir, je serai moi!... Quant au sermon de demain... Je ne ferai plus jamais de sermons.

Il retourna à sa table, saisit les feuillets déjà écrits, les jeta dans la grille, et pendant que les parcelles brûlées du papier s'envolaient par la cheminée, représentant pour lui les derniers vestiges de ses anciens travaux, il se répétait, à voix basse, et se souriant à lui-même :

— Non, jamais, jamais... jamais!

Puis, reprenant un sang-froid relatif, il revint à sa table et écrivit à la hâte plusieurs lettres, dont une à l'adresse d'Edith Saltine. Il fut surpris de s'apercevoir alors qu'il passait midi. Il n'eut que le temps de faire sa toilette, de boire coup sur coup deux verres de sherry, et de prendre la diligence de Londres.

Il y avait chez lui, à l'instar de beaucoup d'hommes impressionnables, une certaine tournure d'esprit dramatique qui le portait à regarder le monde comme un théâtre où il devait jouer son rôle avec art et de la manière la plus imposante possible. Aussi, le soir de ce même samedi, l'avocat de M. Lambert trouva-t-il en lui, non sans surprise, un homme calme, hautain,

indifférent, qui semblait dédaigner les biens terrestres et supporter avec une sorte d'impatience les responsabilités qu'impose la gestion d'une fortune.

Je ne veux pas, disait-il, que cet héritage me gêne dans l'accomplissement de ma haute mission ; il faut arranger cette affaire une fois pour toutes, afin qu'elle aille ensuite, en quelque sorte, toute seule. D'abord, je dois prendre pour acquis, n'est-ce pas ? que vous vous êtes assurés qu'il n'y a pas de parent plus proche que moi.

—Il n'y en a pas, répondit l'avocat, à moins que M. Lambert ne se soit marié et qu'il ait eu des enfants.

—Mais alors a-t-il jamais voulu me faire héritier de ses biens ?

—S'il a quelquefois songé à la mort, il a dû assurément penser à vous.

Bref, Poindexter consentit à accepter une traite de mille louis, et il prit congé de "son" avocat.

Il retourna à ses chambres, hôtel Tavistock (Covent Garden). Après dîner, il fit une toilette nouvelle et fut au théâtre entendre Kean, qui, ce soir-là, jouait Shakespeare. Il revint tard, dormit d'un sommeil agité, et se réveilla le matin tout fiévreux.

### III

C'était le jour du Seigneur. Il ne put s'empêcher de songer à son église de Witton, à ses ouailles, au calme de sa vie passée, à ses études théologiques, à sa fiancée. Quels songes avait-elle faits durant cette nuit ? Comment allait-elle accepter ce changement extraordinaire dans l'existence du modeste pasteur ?

Il ouvrit la fenêtre. Une bouffée d'air surchargé de fumée s'engouffra dans sa

chambre, en même temps que l'infernale cacophonie des mille bruits de la Cité. Cela ne valait certes pas le matin ensoleillé de la veille à Witton ; mais aujourd'hui que de vues nouvelles sur la nature qui, pour Poindexter, n'existaient pas hier !

Au déjeuner, comme il finissait son café, il fut accosté par un gentleman qui lui dit :

—Pardon, monsieur, je ne me trompe pas, votre nom est Poindexter ?

Celui-ci reconnut à l'instant Harwood Courtney, fils de lord Derwent, un homme à la mode, un habitué des grands clubs. Il avait bien vingt ans de plus que David, à preuve qu'il avait accompagné son père dans quelques-unes de ses escapades ; mais pour David il arrivait à point comme le représentant des cercles qu'il voulait connaître et fréquenter.

—Vous ne vous trompez pas, monsieur Courtney, répondit-il tranquillement. Avez-vous déjeuné ? Il y a déjà longtemps que nous ne nous sommes vus.

—Oui, en effet. Si je me rappelle bien, vous aviez pris par un chemin différent du mien. Mais, vous le savez, nous autres pécheurs, nous comptons toujours sur l'intervention opportune de nos excellents pasteurs pour éviter les accidents... sérieux.

—Je vous comprends ; mais permettez-moi de vous dire que j'ai renoncé au ministère.

Poindexter prononça ces mots avec un naturel, une désinvolture dont il fut étonné lui-même ; déjà pour lui c'était là une vieille nouvelle.

—Vraiment, vraiment ! s'écria Courtney avec une pointe de surprise et d'une curiosité que sa bonne éducation lui défendait de laisser voir davantage.— Alors, vous pourriez peut-être vous arranger de façon à venir, sans cérémonie, dîner avec moi ce

soir. J'aurai un ou deux amis... une petite réunion très tranquille du dimanche.

—Vous êtes bien aimable, j'accepte avec plaisir. Je comptais me coucher de bonne heure, ce soir, mais une veillée tranquille, cela me va.

—Donc, c'est entendu. Et maintenant, après votre café, que diriez-vous d'une promenade au grand air?

—Jen suis encore.

Poindexter et Courtney passèrent la journée ensemble, et le ci-devant pasteur, vers le soir, avait déjà fait la connaissance de quelques-uns des hommes les plus en vue dans ce monde élégant qui s'appelle lui-même modestement "la société." Il n'avait pas manqué de laisser entendre que sa fortune lui rendait la vie facile, mais il disait cela par phrases incidentes, sans paraître y toucher, d'un air si dédaigneux que Courtney, qui cependant était un fier sceptique, n'eut pas l'idée que son jeune ami, en jetant sa soutanelle aux orties, fût sous l'influence du vil métal. "David Poindexter, dit-il, n'est pas un fou. Il a de l'étoffe, il vaut deux fois son père, car il faut se lever matin pour trouver un homme qui, ayant été dans les ordres, a réussi à se comprendre lui-même et à découvrir sa propre valeur."

A vrai dire, Poindexter se trouvait, par son intelligence et par ses études, supérieur à la plupart de ceux qu'il rencontrait. Il lisait dans leur âme, et restait lui-même impénétrable. Il avait un certain air d'autorité qui imposait. La culture intellectuelle préparatoire aux travaux évangéliques avait imprimé sur son caractère, sur toute sa personne, un cachet ineffaçable, en avait fait un esprit droit et à la fois souple, mais aussi très concentré et, chose bizarre, très dissimulé.

Contrairement à ce qu'on serait porté à supposer, l'étude des problèmes de la vie

future lui avait appris à traiter les affaires de ce bas monde avec une rare facilité. Il est vrai qu'en matière d'entregent, il n'avait guère à s'occuper des détails, des formules, des mots de passe, qui semblent être sacramentels dans certains milieux : il était bien élevé et naturellement distingué; ensuite, le fait seul d'avoir vécu jusque-là dans le clergé l'excusait d'ignorer les petites nuances des usages du monde. D'ailleurs, feindre l'ignorance pouvait lui paraître un excellent appoint dans le commerce des hommes.

Le dîner de M. Courtney, fort tranquille sans doute au point de vue de l'amphytrion, ne laissa pas cependant de présenter un contraste sensible avec les petites fêtes du jour du Seigneur auxquelles Poindexter s'était habitué à Witton. On but du vin passablement. La conversation, d'abord un peu contrainte à cause de la présence du nouvel ami, ne tarda pas à prendre des allures plus dégourdies. On se leva de table assez tard, puis quelqu'un proposa d'aller au club. Proposition vite acceptée par tous, y compris le pasteur.

Un quart d'heure après, Poindexter était accoudé sur le tapis vert, jouant, la première fois de sa vie, aux cartes pour de l'argent.

Il perdit d'abord sept cents louis — plus d'or qu'il n'en avait palpé durant les trois dernières années; mais il garda son sang-froid comme un vétéran de la dame de pique, si bien qu'à trois heures du matin il retournait à l'hôtel avec cinq cents louis de gain net.

Quel changement rapide et radical dans son existence! Voilà bien ce que lui disait sa raison; mais ses émotions, ses sensations intimes ne parlaient pas si haut. Il lui paraissait tout naturel, après s'être égaré, d'avoir retrouvé "son" chemin.

On dit que l'enfant des bois, fils de sau-

vages, mais élevé au sein de la civilisation, s'il lui arrive un jour de respirer la brise de la prairie immense ou le parfum des forêts vierges, déchire les oripeaux de l'homme blanc et se lance tout frémissant au grand air de la liberté sans bornes dont il avait pris l'instinct dans son berceau. Quelque chose de semblable se produisait chez David Poindexter. Héritier des passions fougueuses de ses pères, il avait été jeté par les circonstances, de force, brutalement, dans un genre de vie qui répugnait à ses talents comme à ses ambitions endormies, non pas domptées; maintenant la destinée, réparant ses torts à son égard, lui rendait ses droits de naissance et le remettait dans son véritable élément. Cela devait arriver, c'était simple justice.

Du reste, cette partie de cartes avait laissé dans la mémoire de Poindexter moins de traces qu'un incident passé inaperçu des autres et insignifiant en soi.

L'un des invités au dîner, un homme déjà sur l'âge, à chevelure rousse, aux yeux gris perçants, en se faisant présenter à lui, l'examina avec une attention très vive et lui dit avec un embarras qu'il ne chercha pas à dissimuler :

—Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés?

—C'est possible, mais je suis forcé d'avouer que je ne m'en souviens pas.

—Le nom n'était pas le vôtre, monsieur Poindexter, mais quant à la figure, je vous en demande pardon, il me semble que je pourrais jurer...

—Mais où avez-vous fait cette rencontre, reprit David.

—A Paris, chez M..., répondit le gentleman en donnant un des noms les plus connus de la noblesse française.

—Et vous êtes bien certain de cela?

—Oh! oui... il n'y a qu'un mois.

—Mais c'est que je ne suis jamais allé

à Paris, et depuis trois ans je n'ai pas perdu de vue les cheminées de Londres. Comment s'appelait votre ami? demanda Poindexter.

—Ma foi! je me le suis demandé moi-même en vous voyant. Le nom m'est échappé de la mémoire: je crois que c'est un nom italien. Quoi qu'il en soit, j'ose me permettre de vous dire que c'est un homme de grande mine et très distingué.

Sans doute, il n'est pas rare de voir deux personnes qui se ressemblent au point de tromper l'œil même de leurs familiers; mais Poindexter se savait une physionomie à part, caractérisée, accentuée, et l'erreux du vieux gentleman l'impressionnait plus qu'il n'aurait voulu l'avouer. C'était peut-être ridicule; tout de même à chaque minute un petit souffle d'imagination lui répétait à l'oreille: Ce double de toi-même, c'est l'homme que tu aurais dû être..., que tu dois être.

Et cette idée fantastique lui restait clouée au cerveau.

#### IV

A la fin de la semaine, monsieur Poindexter retourna à Witton.

Il avait au préalable mandé à qui de droit le changement survenu dans son existence, et donné les ordres nécessaires pour que tout fût réparé dans "la vieille maison Lambert."

Il était parti de Witton à pieds, sans le sou, malheureux dont le royaume n'est pas de ce monde; il rentrait conduisant un superbe attelage et devenu de beaucoup le plus riche et le plus important citoyen de l'endroit.

Dire qu'on lui fit une réception cordiale. ce serait exagérer. On l'accueillit avec ce

respect de convention que l'on prodigue à la fortune, et dans les hommages qu'il reçut il y avait des réticences dont le cidevant pasteur dut souffrir. Ses paroissiens avaient à choisir en lui ou du grand propriétaire ou du ministre traître aux autels : le cas était embarrassant.

Poindexter souriait en analysant cette situation, mais il était mal à l'aise, car il sentait bien que sa tenue extérieure ne donnait qu'une faible idée des révolutions si vite accomplies dans l'intimité de son être. Il avait pensé à convoquer une dernière fois sa congrégation pour expliquer franchement sa situation ; il y renonça en face du sentiment public. Il se barricada de silence et de fierté.

Une seule personne avait le droit de lui demander compte de sa conduite.

Et il ne songeait pas sans émotion à sa prochaine entrevue avec Edith.

Mais comme les situations tranchées sont, pour les esprits actifs, préférables à toutes les autres, Poindexter n'hésita pas ; le soir même il était chez le colonel Saltine.

Edith le reçut dans son boudoir, le colonel étant retenu au lit depuis quelques jours par une nouvelle attaque de rhumatisme. Elle se leva à son entrée, toute rougissante et de joie et d'anxiété. Un simple coup d'œil de femme lui fit constater son changement de costume, car, sans avoir tout à fait mis de côté ses habits de la bonne époque, il les avait notablement modifiés. Elle le regarda avec effroi et surprise, il lui baisa la main avec de profondes cérémonies, ils échangèrent quelques paroles émues sur le beau temps, sur le charmant aspect des campagnes, sur la santé des amis et connaissances.

Enfin, Poindexter, toujours résolu à tirer sa situation au net, lui dit :

— Eh bien ! ma chère Edith, tout chan-

ge... excepté notre amour, n'est-ce pas ?

— Oh ! là-dessus, monsieur, je ne sais plus ce que vous m'avez dit.

— Vous me permettez, dans tous les cas, de m'en souvenir, moi ? reprit-il en souriant.

— Mais, que sais-je ! je ne vous connais pas encore.

Il hésita un instant ; et, non sans amertume :

— En effet, dit-il, mademoiselle, lorsque j'eus l'honneur de vous voir l'autre jour, vous doutiez de ma personnalité, de mon identité. Mais, depuis ce jour-là, je suis devenu moi-même.

— Vous n'êtes plus ce que vous étiez ? S'ensuit-il que vous soyez ce que vous devriez être ?

— Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable, Edith. J'étais tel que les circonstances m'avaient façonné ; je serai à l'avenir tel que Dieu m'a fait.

— Mais, reprit-elle, dans ce que vous appelez les "circonstances", est-ce que Dieu n'a pas mis la main ?

— Pas plus, assurément, que dans les événements actuels.

Elle secoua la tête d'un air de doute :

— Vous savez bien, dit-elle, que Dieu ne vous relève pas de vos vœux solennels.

— Mais si je ne puis garder ces vœux sans manquer de loyauté dans mon for intérieur ? s'écria Poindexter avec chaleur. Il y a longtemps que je sens que je ne suis pas fait pour le ministère sacré. Devant le tribunal secret de ma conscience, je me suis toujours accusé d'hypocrisie, et c'est la volonté divine qui me délivre aujourd'hui de ce péché.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt ? lui demanda Edith en le regardant bien en face. Pourquoi êtes-vous resté hypocrite tant que vos intérêts ne vous ont pas conseillé de cesser de l'être ? Pou-

—vez-vous affirmer sur votre parole d'honneur que vous en seriez rendu au point où vous êtes maintenant si, au lieu d'être riche, vous étiez encore pauvre?

—Il suffit quelquefois d'un simple incident pour éclairer toute une situation. Nous avons nos rêves, nos aspirations; les événements en font tout à coup des résultats. Nous nous posons dans notre esprit, dans notre cœur, des questions; les événements apportent la réponse.

—Avec cet argument, monsieur, on peut excuser toutes les vilénies! répondit Edith avec indignation.

—Vilénie! s'écria Poindexter. Est-ce à moi que vous adressez ce mot?

—En vérité, j'aurais tort de vous dire quoi que ce soit, car je n'ai jamais pu lire dans votre cœur.

—C'est que vous ne m'aimez pas, Edith.

—Vous pouvez avoir raison, dit-elle en essayant d'affermir sa voix; mais je crois au moins que je vous ai aimé.

—Et vous paraissez revenir de cette croyance, comme je suis revenu moi-même de mes folles illusions.

Il avait prononcé ces paroles avec un profond sentiment de tristesse et d'amertume. Il continua:

—Eh bien! qu'il en soit comme vous le voulez. Pour moi, l'amour vrai n'est pas celui qui prend sa source dans une conscience factice et toute de convention, et si, par impossible, une faute ou même un crime venait ternir votre âme, je ne pourrais pas vous en aimer moins.

—Monsieur, répondit-elle tremblante, mais résolue, vous me briserez le cœur, mais, sachez-le, j'ai plus de respect pour l'amour que d'amour pour vous.

Poindexter se leva pour sortir, puis il s'arrêta et voulut essayer d'une dernière tentative.

—Dans tous les cas, il faut se bien comprendre, qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Posez-vous pour condition que je retourne à mes premières fonctions?

Le moment décisif était venu. Edith se leva à son tour, pâle, l'œil voilé de larmes, les lèvres contractées, froissant nerveusement son mouchoir dans ses doigts crispés. Elle fut tentée de céder, car elle ne pouvait comprendre le bonheur sans lui; mais sa droiture d'esprit l'emporta sur son émotion. La question n'était pas de faire ou de ne pas faire des sermons; il s'agissait de choisir entre la continuation d'une vie digne et honorée et une éclatante apostasie.

Edith leva sur l'homme qu'elle aimait un regard ferme, et lui dit avec une dure lenteur:

—Il vaut mieux se quitter.

Ce fut un instant terrible pour Poindexter. Il eut une sorte d'éblouissement. Tout le sang mauvais de ses veines lui monta à la figure et lui donna une physionomie effrayante lorsqu'il s'écria:

—Alors, que mes péchés retombent sur votre tête!

## V

En décidant de rejeter sur sa fiancée le fardeau de ses péchés, il semble que l'apostat de Witton ait aussi résolu de rendre ce fardeau le plus lourd possible.

De ce jour, il commença une vie scandaleuse. La vieille maison Lambert devint le théâtre d'excès inavouables. Harwood Courtney et toute une bande de viveurs débauchés comme lui étaient toujours là, buvant et jouant. Leurs exploits ne laissaient aucun repos à la bonne petite ville, où bientôt l'on ne désigna plus le révé-

rend David Poindexter que sous le nom du "mauvais ministre."

Pendant ce temps-là, mademoiselle Saltine observait une tenue grave et correcte que tout le monde ne jugeait pas du même œil. On l'admirait, on la disait étonnante, on la déclarait sans cœur, suivant le cercle d'où bien entendu, elle était absente.

Si elle n'avait pas de cœur, tant mieux, car ses souffrances de femme aimante ne trouvaient sous le toit paternel aucun allègement. Le vénérable colonel était devenu rageur. La conduite de sa fille lui semblait l'abomination de l'indiscipline. Tonnerre! pas plus tard que hier, elle voulait à tout reste se marier avec un ministre déguenillé, et aujourd'hui ce prédicant plein de séductions étant tombé sur une mine d'or, elle le flanque à la porte!

Et puis, quelle situation! Ce n'est certes pas le colonel Saltine qui acceptera de manger les truffes du... comment l'appellez-vous cet animal-là?

Bref, la pauvre jeune fille ne trouvait nulle part la paix, à moins qu'elle eût gardé dans le fond de son cœur une place secrète pour cet hôte si recherché, si souvent inconnu.

Plus d'un se demandait quel pouvait être le prix de revient des folies de Poindexter. Selon les apparences, ses revenus ne devaient pas suffire, et dame rumeur rapportait qu'il avait plusieurs petits comptes en souffrance, qu'il jouait constamment, toujours gros jeu, que les cartes tournaient rarement pour lui. Mais il était difficile de discerner le vrai du faux dans ses racontars, car le mauvais ministre ne se donnait pas même la peine d'y prêter l'oreille.

Il était le plus bruyant, le plus gai, le plus audacieux de sa bande, toujours chef de file pour une extravagance. Seulement,

on remarquait que s'il riait aux éclats, il ne souriait jamais, et que sa figure, au repos, dans les moments de calme, portait les indices d'un sentiment tout autre que celui du bonheur. Puis, soit calcul, soit remords secret, il conserva toujours quelque partie de son costume clérical: il paraissait ou se plaire à le déshonorer, ou vouloir y tenir comme à un gage de sa propre déchéance.

Un soir, il y avait grande réunion chez lui. Le tapage dura jusqu'à l'aurore: on fit de la musique, on dansa, on but. Après le départ des invités qui retournaient vers la Cité, Courtney et Poindexter, rompus de fatigue, mais non rassasiés commencèrent une partie de piquet à la table encore chargée de débris du souper.

Ils jouèrent presque sans interruption vingt-quatre heures.

À la fin, Poindexter, rejetant les cartes, dit tout tranquillement:

—Ma foi! c'est assez. Donnez-moi jusqu'à demain.

—Certainement avec grand plaisir, répondit Courtney, et je vous offrirai votre revanche. En attendant, le mieux serait de faire un somme.

—Quant à cela, à votre goût; ne vous gênez pas. Pour moi, je vais monter à cheval. Je ne puis dormir sans avoir fait provision d'air frais.

Ils se séparèrent donc, Courtney pour se coucher, Poindexter pour aller à ses écuries, d'où il sortit monté sur son bai brun, et se dirigea aussitôt vers la campagne.

Il était près de cinq heures. C'était un matin d'avril, plein de rayons chauds, de senteurs virginales, de parfums du renouveau; le ciel était pur, l'air calme, le silence frémissait dans le gazouillement des petits oiseaux. L'apostat se sentait accablé par cette sérénité de la nature qui faisait un si grand contraste avec les agitations

de son âme. La souffrance morale l'étreignait; un nom de femme, le nom de celle qui aurait dû le sauver, lui venait sur les lèvres, et lorsqu'il passa devant la maison du colonel Saltine, il ne put s'empêcher de retenir les rênes de son cheval. Il s'arrêta devant cette maison où était restée la meilleure partie de son cœur, même de son esprit.

A l'instant même, Edith ouvrait ses perles et apparaissait enveloppée dans son peignoir blanc, avec sa longue chevelure déroulée sur les épaules. Elle resta toute ébahie en face de cette apparition.

Lui-même fut interdit pour une seconde. Puis, d'un geste désespéré, il sembla lui adresser un adieu suprême, et disparut comme un trait au triple galop de son cheval.

Il ne ralentit sa course qu'après avoir atteint sa course royale de la Cité. Là, il parut hésiter, puis il prit un chemin de traverse et s'engagea dans un bois qu'il connaissait bien pour y avoir souvent caché ses méditations ou calmé les révoltes de son ambition.

Son attention fut bientôt absorbée à la vue d'un cavalier qui venait en sens contraire, monté sur un cheval noir, en apparence tellement fougueux que seule une grande habitude de l'équitation pouvait permettre à son maître de le contenir.

Les deux étrangers arrêtaient leurs montures instinctivement, puis se regardèrent l'un et l'autre avec une égale surprise, avec un air de stupéfaction presque comique avec cette mine drôle de l'homme qui se trouve tout à coup, sans s'y attendre, devant une glace où se reflète son image de pied en cap.

Enfin, l'étranger au cheval noir dit joyeusement:

—Je vois, monsieur, que nous sommes l'un pour l'autre un objet de profond

étonnement. Si je n'avais peut-être été impoli, je vous demanderais qui vous êtes. Moi, je m'appelle Giovanni Lambert.

—Giovanni Lambert! répéta Poindexter avec un mouvement involontaire. Je pense avoir déjà entendu parler de vous. Vous n'êtes pas Italien, je crois?

—Du côté de ma mère seulement.

—Eh bien! vous allez de suite savoir que j'ai de sérieuses raisons pour désirer vous connaître; c'est peut-être le seul désir qui me reste en ce monde. Voulez-vous descendre de cheval et que nous allions sous les bois causer à notre aise? Etes-vous pressé?

—Monsieur, je suis tout à vous, reprit l'étranger.

Et sautant à terre lestement, il laissa voir à sa ceinture une paire de jolis pistolets.

—Ma foi! ajouta-t-il, je pensais aussi à me dégourdir les jambes, car bien qu'il ne soit pas tard, j'ai déjà fait une longue course.

Ils entrèrent dans un sentier, attachèrent leurs chevaux à quelque branche de manière à les laisser brouter l'herbe facilement, et allèrent s'asseoir un peu plus loin sous un grand chêne au feuillage touffu, aux vastes ramures. Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand l'un d'eux, monté sur son cheval noir, sortit du bois, se dirigeant vers Londres.

Il arriva dans la Cité après midi. Il s'installa dans une auberge inconnue, se reconforta le mieux possible, dormit dix-huit heures sans désespérer.

Le lendemain, journée splendide encore, il l'employa exclusivement à mettre en ordre les papiers dont ses fontes étaient remplies. Il paya sa note comme le premier venu ou le dernier arrivé; c'était un voyageur sans prétentions que personne ne remarqua.

## VI

Pendant ce temps-là, il se produisit à Witton un émoi extraordinaire.

Lorsque M. Courtney se leva, tard l'après-midi, et descendit en bâillant à la salle à dîner où l'attendait son déjeuner, on lui apprit que Poindexter n'était pas encore revenu de sa promenade matinale. Cette absence de douze ou quatorze heures lui parut singulière, et il envoya aux informations son propre valet avec le groom de Poindexter.

Ceux-ci firent leurs recherches en telle conscience qu'au bout d'une heure toute la population savait que le mauvais ministre avait disparu mystérieusement, ou qu'il lui était arrivé malheur.

Le lendemain matin, on disait partout qu'il avait pris la fuite. On constata qu'il devait un peu à tout le monde; à chaque coin de rue les gens se montraient de ses billets pour des sommes plus ou moins élevées, et bientôt parurent les huissiers et les représentants inquiets du shérif.

La ville n'était pourtant pas au terme de ses émotions.

D'où vint la nouvelle, nous ne savons; mais on se répéta que Poindexter avait joué avec M. Courtney une partie insensée, que ce dernier lui avait gagné non seulement son argent de poche, mais sur parole toutes ses propriétés, toute sa fortune. On ajoutait que cette dette n'étant pas recouvrable en justice, M. Courtney était plus intrigué que tous les autres de l'absence prolongée de son ami.

Or, à l'encontre de bien des canécans plus vraisemblables, cette histoire extraordinaire était vraie de point en point.

Le soir, au souper, dans la petite ville de Witton, on jasa autant que dans le gigantesque Londres. L'opinion s'était déjà

formée. Il était évident que l'apostat avait fui sur le continent afin de prendre passage au plus tôt pour les Etats-Unis. Personne ne le défendait ni ne l'excusait. On n'accordait, non plus, aucune sympathie à M. Courtney: l'un et l'autre avait son dû. Toute la question était de savoir ce qui adviendrait des propriétés de Poindexter. Elles devaient, selon plusieurs esprits graves, revenir à mademoiselle Edith Saltine; mais cette justice distributive n'est admise que dans les romans.

Au milieu de tout ce bruit, Edith restait confinée avec son père malade. Elle avait été la dernière à voir Poindexter, mais n'en souffla mot. Seule, elle refusait de croire à sa fuite; seule, elle demeurait convaincue que s'il était mort, c'est qu'il s'était suicidé. Son adieu, son geste désespéré ne lui laissait aucun doute à cet égard. D'ailleurs, s'il était encore vivant, il serait revenu.

Réfléchissant au passé si paisible, si plein de promesse, voyant le présent si agité, découvrant l'avenir si sombre, Edith pouvait encore cacher ses larmes, mais la solitude de sa chambre lui parut bientôt d'un poids insupportable. Il lui fallait sortir et revoir les sentiers chéris de ses anciennes promenades.

Elle mit un voile épais et, s'écartant le plus possible des rues passantes, elle gagna les bosquets d'alentour. Un peu fatiguée par sa marche rapide, elle alla s'asseoir à quelques pas de la route sur une large pierre où plus d'une fois déjà elle s'était attardée à causer avec le ci-devant pasteur.

La soirée était belle. La lune en son plein répandait à travers le feuillage une lumière douce. Edith respirait avec délices le frais des premières brises de la nuit et, sous l'influence salutaire de la nature sommeillante, elle aurait sans doute laissé

prendre à ses idées un cours nouveau, où les événements des derniers jours auraient eu moins de place, lorsque son attention fut attirée par le bruit d'un cheval venant au galop. Elle se dissimula davantage sous les arbres, et reconnut aussitôt le cavalier qui s'avancait.

C'était Poindexter.

Elle resta stupéfaite sous le coup de cette apparition imprévue. Elle n'osait en croire ses yeux. Pourtant l'erreur n'était pas possible. Ce n'était pas là le costume ordinaire de son ancien ami, ce n'était pas non plus un cheval de ses écuries, mais c'était bien Poindexter en personne. Il passa tout près d'elle tranquillement, paraissant très absorbé et très fatigué. Mais à peine eut-il disparu au tournant de la route qu'elle fut saisie d'une sorte de frayeur nerveuse. Elle venait de voir un revenant, un fantôme, un esprit de l'autre monde! Elle se jeta à genoux, tremblante, terrifiée, et pria Dieu, invoquant sa miséricorde, demandant la mort plutôt que ces émotions poignantes.

Un peu calmée par la prière, elle se leva, et de son pas le plus rapide retourna chez elle. Là, elle apprit tout de suite que ce qu'elle avait vu n'était pas un fantôme.

L'excitation était à son comble dans la ville.

On venait de voir passer dans la grande rue l'apostat David Poindexter, ou, sinon lui, Béelzébuth incarné. On l'avait examiné avec une extrême surprise et une extrême curiosité, mais il ne parut pas s'en préoccuper ni même s'en apercevoir, et, chose singulière, au lieu d'aller chez lui, il se dirigea vers l'auberge, où il demanda une chambre. L'hôtelier regarda son ancien pasteur d'un œil étonné, tout en le saluant par son nom.

—Mais, monsieur, dit le voyageur, je

n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne m'appelle pas Poindexter, mais Giovanni Lambert. Veuillez m'inscrire.

Figurons-nous l'effet de cette révélation. Ce fut comme une trainée de poudre. Nouvelle perplexité, nouveau changement à vue, discussions à recommencer. L'émotion devenait une fièvre dans Witton.

On apprit ensuite que le voyageur avait déclaré être le fils unique de feu David Lambert, et qu'il venait tout bonnement prendre possession de son héritage. Il montrait à l'appui de ses prétentions tous les documents voulus: contrat de mariage de son père, certificat de naissance, etc. Quand à David Poindexter, il ne l'avait jamais connu, et quoique aucun homme sensé pût être persuadé que Poindexter et ce Lambert étaient des jumeaux, et non pas le seul et même individu, le dit Lambert réaffirma sa première histoire, et donna sa parole d'honneur que tôt ou tard on saurait la vérité.

Tout de même, un de ses créanciers le fit arrêter pour une dette de huit cents louis, et M. Courtney qui était allé le voir, jura sur le salut de son âme que c'était là vraiment Poindexter.

Qui jamais entendit parler d'une pareille audace dans l'imposture! L'individu n'avait pas même pris la peine de se déguiser tant soit peu; il avait changé d'habits et de cheval, voilà tout. Et pourquoi être revenu à Witton, au lieu d'aller se cacher dans n'importe quel autre coin de l'univers? C'était d'une impudence inconcevable. Qu'avait-il à attendre à Witton, sauf la prison et la ruine totale? Était-il fou?

Non, suivant toutes les apparences; mais cette supposition n'en était pas moins très charitable pour lui, et en même temps la seule explication possible de son étonnante conduite.

## VII

On dormit peu dans Witton, cette nuit-là.

Et le lendemain, la surexcitation des esprits devint presque du délire lorsqu'un constable arriva à la ville pour déclarer que le cadavre du révérend David Poindexter avait été trouvé à une quinzaine de milles dans un bois, avec un cheval bai brun qui broutait l'herbe tout auprès.

L'on vit bientôt arriver le cadavre, transporté sur un chariot de paysan à la maison du défunt, où il fut exposé dans le grand salon et où toute la population, comme bien on pense, voulut aller le voir.

Un premier examen fit découvrir sans peine la cause de la mort. Aucune blessure, aucune marque de violence; mais la colonne vertébrale était brisée.

La figure n'était pas changée, et personne n'hésita à reconnaître la dépouille mortelle du révérend David Poindexter.

Mais on fit appeler l'individu qui disait se nommer Giovanni Lambert, pour le confronter avec le cadavre, et alors tout le monde se trouva dans un singulier embarras. Il ne s'agissait plus de cancan; il fallait voir de ses propres yeux.

Or, l'un était un mort, l'autre un vivant; entre les deux on n'apercevait pas d'autre différence.

C'était bien toute la différence d'un monde à l'autre, mais nos tribunaux ne s'occupent que des affaires d'ici-bas. En cette circonstance, ils furent prompts à la besogne.

Il va sans dire que le vivant Lambert fut le prévenu. On l'accusa de meurtre, d'escroquerie, d'imposture, d'accaparement, et de plusieurs autres délits dont nous ne connaissons par la définition technique.

Presque tous les témoins déclarèrent que l'accusé était le révérend David Poindexter; mais ceux qui avaient vu souvent de près le cadavre furent d'avis contraire. Trois témoins vinrent jurer formellement que le prisonnier était Giovanni Lambert. Un quatrième—l'homme à la chevelure rousse, aux yeux gris perçants, dont nous avons déjà parlé—jura la même chose, ajoutant que, ayant rencontré une fois Poindexter, il l'avait pris pour Lambert.

A bout de compte, on essaya de prouver que Lambert avait assassiné Poindexter. C'était futile. On ne pouvait même démontrer que les deux hommes—s'il y en avait deux—se fussent jamais vus. D'ailleurs, quel aurait pu être le motif du crime avant que les deux hommes se fussent connus et eussent discuté leurs intérêts réciproques; même alors, quel intérêt?...

Bref, le procès ne fut pas sérieux. Lambert établit correctement, sans aucune difficulté, le mariage de son père avec une Italienne, sa naissance, sa première éducation, les querelles domestiques qui amenèrent une séparation entre son père et sa mère, la fin prématurée de sa mère dix ans auparavant, puis la mort récente de son père pendant que lui, le fils, se battait en Espagne sous les ordres de Wellington. Les chances de la guerre seules l'avaient empêché de venir plus tôt affirmer ses droits d'héritier légitime.

La loi avait prononcé. Giovanni Lambert entra en pleine possession des biens de son père, David Lambert, dont quelques jours avant le pasteur Poindexter était le propriétaire reconnu.

Ce résultat de tant de choses extraordinaires fut accepté dans Witton comme une heureuse solution d'une crise beaucoup trop violente pour les habitudes de l'endroit. La justice n'ayant plus rien à dire, l'opinion publique devait parler. On jasa,

on discuta durant quelques jours — pas plus.

Lambert fut bientôt l'objet d'une popularité qu'il semblait rechercher lui-même, mais que ses procédés lui méritaient sans contester.

De son propre mouvement, il paya toutes les dettes légitimes de Poindexter. Ensuite, il fit une chose surprenante : il donna cinquante mille louis à Courtney pour le désintéresser de sa fameuse partie de cartes. Et de ce jour il se dévoua à des œuvres de charité.

Sa fortune était encore considérable. Il en usa si bien qu'il fut en peu de temps estimé plus pour ses qualités personnelles que pour ses bienfaits. Ayant des habitudes régulières, ne se mêlant jamais des affaires d'autrui, un peu taciturne, trop réservé, mais d'une bienveillance inaltérable, d'une gaieté douce, naturelle, il conquit le respect et l'estime de tous, la sympathie du plus grand nombre. On peut citer plus d'un philanthrope qui n'a pas eu le même succès.

Dans l'accomplissement de ses bonnes œuvres, il ne put manquer de voir souvent mademoiselle Edith Saltine. Ils se comprirent, s'estimèrent dès les premiers jours. Bientôt on les trouva associés dans les mêmes travaux que le révérend Poindexter avait autrefois mis en honneur et dont la tradition était facile à continuer. Mademoiselle Saltine était reconnue comme une intermédiaire complaisante dans les largesses de l'héritier Lambert.

Est-il besoin de dire que l'on annonça au bout de l'année un mariage prochain ?

Ce mariage serait la conclusion naturelle d'un roman.

### VIII

Nous rapportons les faits ; ils ont de

quoi intéresser un esprit chercheur.

Edith et Lambert ne se marièrent pas, mais le colonel Saltine, tombé dans le ramollissement, appela toujours ce dernier "mon gendre Poindexter." Il pouvait lui être permis, à lui, de se tromper sur la nature des relations amicales et si franches qui existaient entre "ses" deux enfants.

Giovanni Lambert mourut en même temps que lui, après un instant de maladie : il laissait tous ses biens à Edith.

Celle-ci ne trouva pas si vite l'oubli du drame que nous venons de raconter. Elle mourut fort âgée, consacrant tous ses efforts à l'exécution des projets dont Lambert lui avait communiqué l'ambition. Elle porta toujours les habits d'une veuve.

On lit ce qui suit dans un journal intime qu'elle tenait régulièrement :

"... Il sourit, et me dit :

"—Croyez-moi à cette heure suprême, je n'étais pas fait pour rester dans les ordres. J'ai tâché de faire mon devoir dans une autre carrière.

"Ces paroles me frappèrent au cœur.

"— Que dites-vous ? lui demandai-je avec effort.

"—Assurément, Edith, vous sentez dans le fond de votre âme que je suis David Poindexter."

"Je ne pouvais plus dire un mot, stupéfaite, anéantie. Il raconta ensuite toute la vérité.

"Lorsqu'il sortit à cheval après sa trop fameuse partie avec Courtney, il avait l'intention d'en finir avec l'existence ; mais il rencontra Giovanni dont la ressemblance avec lui était si merveilleuse. Ils s'arrêtèrent sous le bois, et Lambert lui dit son histoire... Au moment de se mettre en selle, Lambert aperçut une fleur ; il se penchait pour la cueillir lorsque son cheval qui était vicieux, lui lan-

“ça une ruade terrible : le sabot porta sur  
 “la nuque, la mort fut instantanée...  
 “Alors l'idée étrange lui vint de se subs-  
 “tituer à Lambert et de commencer sous  
 “son nom une vie nouvelle. C'était le seul  
 “moyen d'échapper aux conséquences de  
 “ses folies, de réparer le passé, de se mé-  
 “nager encore un avenir heureux ; il pou-  
 “vait, en personnifiant un autre, devenir  
 “vraiment lui-même. Aussitôt, il échangea  
 “ses habits contre ceux du mort, s'empa-  
 “ra du cheval, de ses papiers... et l'on  
 “sait le reste.

“Il ajouta que son espoir suprême avait  
 “été de gagner mon affection et de m'a-  
 “voir pour femme ; mais il comprit qu'il  
 “ne pouvait en arriver là, qu'en me dévoil-

“lant son secret et en s'exposant ainsi à  
 “m'éloigner de lui sans retour.

“Je lui répondis en pleurant que, dès la  
 “première heure, mon cœur lui avait ap-  
 “partenu tout entier, que je n'avais ja-  
 “mais pu voir en lui un autre que Poin-  
 “dexter, et que je l'aurais aimé toujours  
 “et en dépit de tout.

“—Dieu, dit-il a donc été envers moi  
 “plus miséricordieux que je ne le méri-  
 “tais !

“Il fixa sur moi un long regard plein  
 “d'affection, en murmurant :

“—Edith, embrassez-moi.

“Puis il dit lentement

“—Ma femme !

“Ce furent ses dernières paroles.”





En Macédoine

## UNE VISITE AUX METEORES

— 0 —

**D**ERRIERE Kalabaka, à l'issue des gorges par lesquelles le Pénée se fraye un passage à travers le Pinde, se dresse une forêt de roches gigantesques, rongées par les eaux, sculptées et taillées par les siècles. On dirait les ruines d'une ville de titans.

En levant la tête, on aperçoit à des hauteurs invraisemblables, des toits en parasol garnissant les étroites plates-formes, des poivrières et des tourelles accrochées aux aiguilles calcaires, des galeries de bois surplombantes; enfin, contournant la roche, de frêles escaliers échafaudés à même l'espace...

Ces châteaux suspendus sont les fameux Météores, c'est-à-dire "les Monastères en l'air."

La superficie du plus grand d'entre eux ne dépasse pas 25 arpents. Tous forment le couronnement des colonnes naturelles, dressées verticalement. On se sent disposé à croire que les fondateurs de ces nids d'aigles étaient d'excellents acrobates et que, aujourd'hui encore, l'autorité religieuse doit choisir les "higoumènes," c'est-à-dire les supérieurs, des Météores, à

la suite d'un concours de gymnastique, extrêmement sévère.

Suivi d'agoyates et précédé d'un guide pallikare qui, en sautant d'une pierre à l'autre, fait tourner sa fustanelle comme un tutu de danseuse, le touriste chevauche rapidement pour contourner le massif de roches qui borne à l'ouest la ville de Kalabaka.

A près de 80 verges au-dessus des têtes, une sorte de petit pigeonnier avec poutrelles et galerie de bois, se montre suspendu, on ne sait trop comment, au flanc même de la montagne, c'est Saint-Varlaam.

Aux cris poussés par le guide, des moines viennent se pencher au-dessus de la galerie. A cette distance, ils paraissent gros comme des insectes. Ils discutent. Ils parlent, ils s'informent. Les réponses doivent être satisfaisantes, et après dix minutes l'on voit descendre une longue corde, glissant sur une poulie et portant à son extrémité, suspendu à un croc, un modeste filet à provisions, dont quelques mailles sont arrachées.

Tel est, dans sa belle simplicité, l'as-

censeur encore en usage, aux Météores de Thessalie.

Le filet est ouvert sur les rochers et l'on y prend place. Puis le guide, aidé par les agoyates, en réunit les bords au-dessus de la tête. Alors, il pousse un nouveau cri, qui signifie, sans aucun doute: "Oh! hisse!" dans la langue d'Homère, car la corde se tend brusquement, et, comme disent les aviateurs, on sent que l'on "décolle"; lentement, doucement, on s'élève, tout en tournant comme un toton.



Comment on monte aux Météores

Une fois parvenu à la hauteur de la plateforme, un vieux moine, armé d'une gaffe, tente d'amener le paquet à lui; mais craignant—et on ne saurait lui en faire un grief—d'être lui-même attiré dans le précipice, il opère avec une extrême prudence. Enfin, un suprême effort est couronné de succès, des mains saisissent le voyageur, le jettent comme un sac sur le plancher de Saint-Varlaam.

"Kall' herema, kyrie", "Bonjour, monsieur!" Dégagé du filet et remis sur pied, on aperçoit, groupés autour d'un cabestan rustique, les quatre hommes qui vous ont hissé.

Ce sont quatre pappas, très vieux, cassés et branlants. On s'efforce de réprimer le frisson que l'on a éprouvé rétrospectivement en songeant que, pendant 15 longues minutes, sa vie s'est trouvée en de telles mains; et c'est avec le plus gracieux sourire que l'on accueille ces braves gens quand ils s'avancent pour demander des cigarettes.

La chapelle de Saint-Varlaam est de petites dimensions et disposée en forme de croix dont les bras sont arrondis. Les fenêtres, ayant pour vitres de simples culs de bouteilles, fixés dans le plâtre, laissent tomber, à l'intérieur, sur les fresques byzantines, une lumière tamisée d'une belle coloration.

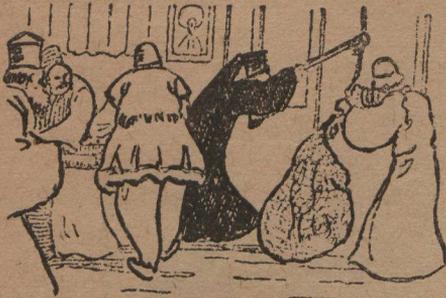
Partout, de vieilles icônes, de vieilles reliques, de vieilles lampes. Et puis, quelques meubles ottomans, d'un caractère un peu profane: guéridons à narghilés, coussins brodés, rideaux de soie.

Dans un coin, jonchant le sol, d'énormes in-folios, tout poudreux. Devant la porte, sous le vestibule à colonnades, s'entassent les provisions du couvent, au milieu de jarres de terre, de peaux d'agneaux, de cloches, de ferrailles et de ces grandes "simandres" ou "tablettes de signal" que l'on frappe, en cas d'alarme, avec un maillet de bois.

Les différents corps de bâtiments de Saint-Varlaam, d'architecture romano-byzantine, entourent l'étroite plate-forme, laissant entre eux l'espace d'une petite cour.

Au centre, sous des eypres, où chantent des rossignols, un moine à longue barbe,

assis par terre, sur une natte, s'occupe à reprendre une vieille dalmatique aux tons éteints, tandis qu'au fond, sur la galerie longeant l'abîme, passe, comme une petite ombre, l'higoumène centenaire, courbé sur sa béquille...



### Au couvent de Saint-Varlaam: l'arrivée du voyageur.

L'heure du dîner vient de sonner. Dans la chambre des étrangers, le couvert a été mis, un couvert étrangement massif; les couteaux semblent des yatagans, les fourchettes des masses d'armes.

A la lueur d'un cierge fumeux, un frère

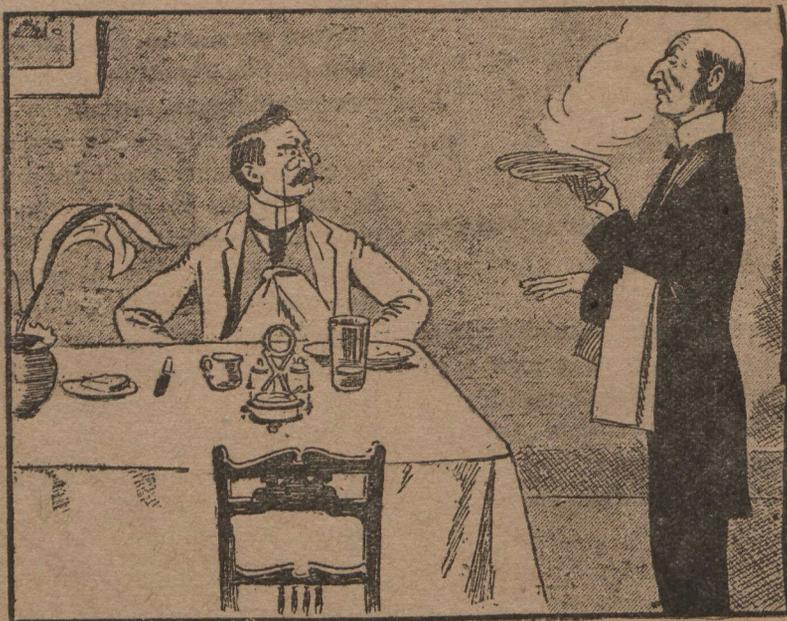
lai vient servir, en même temps que du lait caillé, des poireaux crus.

Avant de s'étendre sur le divan réservé pour la nuit, si l'on veut encore une fois, parcourir le couvent, cette promenade nocturne offre des surprises. Dans un coin plein d'ombre, c'est le rire strident d'un moine fou; dans un autre, le grognement hostile d'un porc. Et puis, on se lasse vite d'aller à tâtons dans ce dédale de galeries, de voûtes, de couloirs, d'escaliers aux marches branlantes. De tous côtés, au moment où l'on s'y attend le moins, le précipice paraît béant, devant les pas.

On préfère regagner sa couche pour s'abîmer dans un sommeil plein de vertiges. Le lendemain on rentre dans son filet pour voir des mains vous saisir pour vous lancer dans le vide. Cruelles minutes! Mais, quand on est de nouveau sur le plancher des agoyates, on oublie vite ces émotions aériennes, et l'on pense avec une joie attendrie à cet étrange nid de stylites où rien ne trouble le silence que quelques prières de vieillards mêlées à des chants d'oiseaux.



## LE CLIENT DIFFICILE



Le client.—Vous voulez donc m'empoisonner ? Vous m'apportez du poisson qu'on pourrait facilement sentir depuis Lachine jusqu'à la Longue-Pointe... Je vous avais demandé de m'en servir du même qu'il y a quinze jours...

Le garçon.—Vous devriez être satisfait alors, monsieur, c'en est encore un peu du même qui nous restait !



## Ce Qui Fait Les Grands Artistes

— 0 —

La vocation artistique de Séverin Audemer s'éveilla pour ainsi dire en même temps que son intelligence. Tout jeune, il posséda le sentiment de la forme et de la ligne; avant de savoir lire, il modelait des statuettes; avant de tenir une plume, il maniait un crayon. L'amour de la nature qui devait enfanter le culte de l'art s'empara de lui avec une telle puissance, que sa mère ne put obtenir qu'il commençât une éducation régulière qu'en lui promettant de ne point contrarier dans l'avenir une vocation irrésistible.

Mme Audemer était restée veuve à vingt ans, et sa tendresse pour son fils, remplaçant les tendresses éteintes, se fortifia dans la solitude. Aucune part du cœur de la mère ne se trouva dérobée à l'enfant. La piété fervente de la jeune femme lui **imprima un cachet de puissance et de grandeur** qui manque souvent à d'aveugles affections.

Séverin fut élevé dans la foi; il respira durant son enfance cet air pur du foyer qui trempe fortement les âmes.

Absorbé par le travail, couvé par la vigilance prévoyante de Mme Audemer, il resta jusqu'à sa jeunesse tel qu'elle le rêvait afin de compenser les sacrifices qu'elle lui avait faits.

L'étude de la peinture, après avoir été une récompense pour l'enfant, ne tarda point à remplir la jeunesse de Séverin. Absorbé par le travail, il ne se permettait nulle distraction qui pût l'arracher à la tâche qu'il s'imposait, et il ne croyait point que pour devenir un artiste remarquable il lui eût suffi de connaître les secrets de la peinture. Jugeant l'art de plus haut, Séverin apprenait l'histoire avec l'obstination des archaïques. Aussi les camarades d'atelier lui prédisaient-ils à l'avance un magnifique avenir.

Il y croyait et s'en réjouissait moins pour lui que pour sa mère.

Cependant celle-ci ne tarda point à s'alarmer. Il existe des traditions dans l'art; celui qui souhaite devenir un grand peintre est tenu d'étudier la plastique avant de chercher l'idéal.

Naturellement, le plus souvent, et parfois même les mieux doués parmi les jeunes gens, saisis par le côté positif et la question matérielle du faire, se laissent entraîner sur la voie facile qu'elle leur ouvre, et abandonnent les sentiers purs où longtemps se complit leur muse adolescente.

Les exigences académiques forment autour de l'élève un cercle pour ainsi dire

infranchissable.

Les hommes doués d'un incontestable génie s'efforcent, il est vrai, de s'en affranchir; mais Dieu sait au prix de quelles luttes et par quelle série d'épreuves il leur faut passer avant de s'être assez affirmés pour dominer une question qui garde ses côtés routiniers.

Séverin, qui avait du talent et ne possédait pas encore de génie, n'était point de ceux qui tentent d'échapper aux traditions de l'école.

Les camarades et ses maîtres les lui faisaient considérer du reste comme l'unique moyen de parvenir à réaliser les rêves de son orgueil.

Le crut-il sérieusement, sincèrement, ou trouva-t-il une sorte de charme dans le nouveau caractère de ses études? Lui seul l'aurait pu définir.

Mme Audemer ne le questionnait point sur des détails qu'elle ignorait; elle se contentait de savoir que les progrès de son fils étaient réels, et que ses maîtres en faisaient le plus grand cas.

Les médailles qu'il lui rapportait durant le cours de ses études, les articles flatteurs qui lui valurent les concours publiés lui causèrent un juste orgueil, et lorsque Séverin remportant le prix de Rome acquit la certitude que sa carrière serait certainement glorieuse, la mère, oubliant les sacrifices que lui imposerait cette vocation, s'efforça d'étouffer ses larmes lorsqu'elle vit son fils prêt à partir pour la Ville éternelle.

Son absence devait durer cinq ans.

Il promettait bien de revenir; mais que serait un court voyage, une réunion de quelques semaines, en comparaison de ces mois de solitude?

Mme Audemer allait tomber dans un isolement absolu, écrasant. Mais la tendresse des mères, faite de douceur et de

force, n'est jamais au-dessous des sacrifices, et Séverin ne se douta même pas de la profondeur du chagrin de sa mère.

Il avait vingt ans! C'était sinon une raison, du moins une excuse.

Il allait admirer tous les chefs-d'œuvre qu'il connaissait seulement par des reproductions ou des copies. Il respirerait dans cette atmosphère italienne qui semble porter en elle l'inspiration.

L'enthousiasme affaiblit ses regrets, et durant les premiers mois de son séjour à Rome la diversité des objets, la magnificence des musées excitèrent si fortement son imagination qu'elles imposèrent presque silence à son cœur.

Ses lettres parlaient moins de lui-même que de ses études. On eût dit que le temps lui manquait pour s'écouter vivre. L'art, qui s'était emparé de lui si fortement à Paris, le possédait à Rome d'une façon bien autrement despotique. Sa correspondance respirait l'enthousiasme. Quand il parlait de rentrer au foyer domestique, il songeait moins à la joie qu'il y ramènerait qu'au rayon de gloire dont il parerait le front de sa mère.

Elle, la chère et modeste femme, songeait à une seule chose:—revoir son enfant.

Elle n'avait nul besoin qu'il fût célèbre pour le chérir.

La gloire des fils ne satisfait jamais au fond le cœur des mères.

Cette gloire est une trop dangereuse rivale de bonheur.

Quand Séverin rentra dans la maison où son absence avait coûté tant de larmes, son cœur se dilata de joie. Sans doute il n'était plus le jeune homme de vingt ans dont la sollicitude maternelle avait sauegardé les premières années contre les tentations ardentes et les entraînements coupables.

Mme Audemer sentit instinctivement que quelque chose était changé en lui. Le regard n'avait plus la même transparence, la voix résonnait autrement, et parfois le langage de l'artiste s'imprégnait d'idées dont la veuve s'alarmait. Mais Séverin gardait des dehors suffisants pour laisser des illusions à sa mère. D'ailleurs durant les premières semaines de son retour, elle s'abandonna à sa joie sans rien analyser. Séverin venait de lui être rendu; elle ne demandait rien de plus à Dieu.

En attendant le cher voyageur, Mme Audemer trouva son bonheur à s'occuper de lui. L'atelier loué à l'avance devait combler les vœux de l'artiste. Séverin le trouva rempli de plantes, orné de quelques meubles anciens, et dès qu'il y eut joint les antiquités et les choses précieuses rapportées d'Italie, cet atelier devint sinon l'un des plus beaux, du moins l'un des plus agréables de Paris.

Durant un mois, Séverin se trouva incapable de reprendre le travail.

Il chercha ses anciens camarades d'école, renoua des relations, et ce fut seulement après s'être de nouveau créé un cercle d'intimes qu'il reprit sa vie de travail régulier.

Mais alors Mme Audemer éprouva une première inquiétude.

Chère mère, lui dit Séverin en lui embrassant les mains, nous autres artistes, nous ne sommes point des hommes comme les autres... Tu dois déjà le savoir par expérience; tu l'apprendras davantage encore... promets-moi seulement de ne jamais t'en affliger... Je t'aime, tu le sais; je t'aime cent fois mieux depuis mon retour de Rome... On ne comprend ce que vaut la douceur du foyer où préside la mère qu'après en avoir été exilé... Eh bien! me voilà! Je suis un homme pour tous, avec toi je reste un enfant... Pour-

tant cet enfant, si affectueux qu'il soit, si heureux qu'il se trouve de ta présence, éprouve le besoin de jouir pleinement de sa liberté.

Je ferai deux parts de ma vie: celle que je te consacrerai, celle dont je resterai le maître... Je travaillerai dans mon atelier, je viendrai me reposer près de toi...

—Oui, cher Séverin, et cependant je sais que parfois il me sera bien difficile de ne point aller te surprendre au milieu de tes travaux.

L'artiste regarda gravement sa mère.

—Promets-moi de ne point faire cela, lui dit-il.

—Quoi! Séverin, tu m'interdis l'entrée de ton atelier?

—N'exagère rien; ne dénature pas ma pensée... Tu viendras dans mon atelier dont chaque pièce d'ameublement trahit ta sollicitude et ta grâce... Mais tu me préviendras...

—Ah! fit Mme Audemer presque froissée, j'irai en visite...

—Tâche de me comprendre, nous avons des exigences de métier, de situation... Il faut que rien n'y choque tes regards ou tes oreilles...

—Séverin! fit Mme Audemer.

Elle demeura un moment silencieuse, puis elle ajouta:

—Je ferai ce que tu me demandes.

En effet, jamais, depuis cette heure, Mme Audemer n'entra chez son fils sans lui en faire demander, pour ainsi dire, l'autorisation.

Le plus souvent Séverin témoignait une grande joie en se trouvant avec sa mère dans ce milieu charmant; mais l'œil perspicace de Mme Audemer embrassait souvent des détails qui l'inquiétaient. Toutes les toiles auxquelles travaillait son fils n'étaient point sur leurs chevalets, bien en lumière, attendant l'admiration ou la

critique. Le plus souvent des toiles vertes les cachaient au regard, ou les cadres restaient tristement retournés contre la muraille.

Pourquoi Séverin ne lui montrait-il pas tous ses travaux? Que signifiait ce mystère? Elle en demanda la clef, et l'artiste se contenta de répondre :

— Je cache ou je retourne des ébauches indignes de toi.

Il arriva plus d'une fois que Mme Audemer, ayant invité à dîner quelques amis de son fils, entendit ces jeunes gens vanter la conception ou le coloris d'une toile qu'elle ne connaissait pas. Elle souffrait de ne pouvoir donner son avis; elle détournait la conversation quand on lui demandait son opinion personnelle, et son cœur souffrait d'un mal secret, comme si chaque mystère découvert dans la vie de Séverin devenait un affront fait à sa tendresse.

Six mois s'étaient écoulés depuis le retour de Séverin Audemer à Paris.

Les artistes étaient tous saisis de cette fièvre d'inquiétude et d'ambition qui précède l'Exposition annuelle. On discutait la valeur, les membres du Jury, on s'effrayait de leur sévérité. Chacun gardait la secrète espérance d'abord d'être reçu, ensuite d'obtenir un grand succès.

A une question que lui adressa sa mère, Séverin répondit d'une façon évasive.

Le jour de l'ouverture de l'Exposition approchait, et Séverin ne parlait point de conduire la veuve à cette solennité qui devient une fête de famille pour les triomphateurs de cette journée. A une demande que fit Mme Audemer, Séverin opposa un refus déguisé.

Rentrée dans sa chambre, la pauvre mère pleura.

Mais, si elle s'était engagée à ne point entrer dans l'atelier de son fils, elle ne lui

avait rien promis au sujet de l'Exposition. Ne pouvant s'y rendre à son bras, elle résolut d'y aller seule. Perdue dans la foule, confondue avec les curieux, les indifférents, elle entendrait juger l'œuvre de Séverin, elle goûterait le bonheur de recueillir les louanges données à l'œuvre de son fils.

Dès qu'elle eut résolu de se rendre à l'Exposition, elle s'habilla rapidement et monta dans une voiture. Le cœur lui battait quand elle s'arrêta en face de la grille. Il lui semblait qu'elle commettait une mauvaise action dont elle serait punie. Un moment elle fut sur le point de retourner en arrière. Mais elle n'en eut point le courage et gravit les grands escaliers rapidement, afin d'arriver plus vite en face de l'œuvre de son fils.

Elle ne se doutait point de la peine qu'elle éprouverait à la trouver dans ces salles immenses, couvertes de toiles miroitantes de vernis, éblouissantes des ornats des moules des cadres.

La foule se pressait, s'entassait; la circulation était devenue presque impossible. Les artistes se reconnaissaient, s'abordaient, se groupaient devant certains tableaux. On louait, on critiquait à haute voix.

Cependant, grâce au catalogue dont elle s'était munie, Mme Audemer gagna la salle dans laquelle se trouvaient les deux toiles de Séverin. Elle parcourut des yeux les tableaux accrochés, et comme elle ne découvrit point ce qu'elle cherchait elle commença par un des côtés de la salle A, afin de finir par l'autre; de cette façon, elle ne pouvait manquer de reconnaître ces deux compositions.

Un groupe compact lui barrait le passage devant une des compositions à succès de l'année. Mme Audemer dut attendre que le passage fût devenu libre.

Tandis qu'elle restait debout, le nom de Séverin la frappa. Elle prêta l'oreille; ce qu'elle entendit lui inspira le désir de relire la légende du catalogue relative à cette toile, puis, quand elle l'eut retrouvée, elle fixa son regard sur l'énorme tableau attirant l'attention des curieux et des critiques.

A peine en eut-elle embrassé l'ensemble qu'elle étouffa un soupir douloureux, et loin de chercher la seconde œuvre de Séverin elle quitta les salons de l'Exposition et regagna son domicile.

Lorsqu'elle se trouva seule, enfermée dans sa chambre, elle pleura.

Elle comprenait trop pourquoi son fils n'avait pas voulu qu'elle vit dans son atelier cette composition dont le sujet emprunté à la mythologie gardait la liberté d'une ode d'Horace. C'était par respect pour sa mère que Séverin l'empêchait de suivre son travail. Il ne voulait point que les chastes regards de cette femme chrétienne se reposassent sur cette saturnale.

Ses amis, ses maîtres lui avaient conseillé de fournir la preuve de son talent en exposant une énorme toile capable de donner la mesure de ce qu'il pouvait faire, et il avait suivi ce perfide conseil.

Séverin était jeune, ambitieux, et revenait de Florence, où sa vue avait été éblouie par des toiles des grands-maîtres ayant dressé des autels à la beauté plastique, et Séverin s'était laissé séduire, et Séverin avait peint un tableau dont il interdisait la vue à sa mère.

Les larmes de Mme Audemer coulèrent longtemps. Elle considérait l'œuvre de son fils comme la profanation de son talent et l'abus des dons de Dieu les plus magnifiques.

Mais à peine cette phase de chagrin violent succéda un calme relatif durant lequel la mère éprouvée s'interrogea sur ce

qu'elle devait faire.

Avouerait-elle à Séverin sa visite à l'Exposition? Lui laisserait-elle voir la peine violente qu'elle venait de ressentir? Le conjurerait-elle de changer de voie et de ne point déshonorer son pinceau par des conceptions dont souffrait son âme.

Ne pouvait-elle craindre que l'orgueil du jeune homme se révoltât, et qu'il lui interdît de s'occuper de certaines questions artistiques dont il restait seul le maître.

Le trouble de son esprit et plus encore celui de son cœur ne lui permettaient pas de prendre une décision immédiate. Ces âmes véritablement chrétiennes ne s'en

La mère pria, nouvelle Monique, et devant l'autel s'apaisa la violence de sa douleur. Elle quitta le lieu saint avec la résolution de garder le silence et d'attendre un moment propice pour toucher, éclairer Séverin sans battre en brèche ses convictions et sans s'opposer à ses projets.

Afin d'éloigner de son fils la pensée qu'elle avait vu sa toile, Mme Audemer le questionne sur le succès qu'il obtenait, et le pria de lui montrer les articles que lui consacrait la critique.

Sans doute les éloges furent unanimes, et Séverin fut traité de "maître" par plusieurs de ceux qui furent appelés à le juger. Mais, loin de satisfaire le cœur de Mme Audemer, ces éloges augmentaient sa tristesse et redoublaient sa crainte de voir Séverin s'enfoncer dans un voie dont seule elle comprenait le danger.

Un soir, tandis que son fils lui parlait tour à tour de sa tendresse pour elle et des espérances de son avenir, Mme Audemer lui dit en l'embrassant.

— Séverin, souhaites-tu me faire un grand plaisir?

— Autant qu'on peut souhaiter faire

quelque chose en ce monde.

—Je ne puis avoir pour fils un artiste de ta valeur sans désirer garder sous les yeux, à tout heure, une de ses compositions. Je ne te demande point une grande toile, cher enfant, une tête, une seule... Peins pour moi une image du Christ devant laquelle je puisse m'agenouiller.

—Tu me rends bien heureux de former un pareil vœu, répondit Séverin. Dès demain, je commencerai ce que tu désires.

—Et je l'aurai?

—Avant trois semaines.

Une seconde fois Mme Audemer embrassa son fils.

Le lendemain, de très bonne heure, Séverin prépara une toile et commença son ébauche.

Mais, au lieu de ressentir comme d'habitude cette fièvre heureuse de la création, il sentait le pinceau trembler dans sa main, et les contours de la tête qu'il devait peindre restaient vagues dans son esprit.

Il fit un effort de mémoire pour se rappeler les admirables types du Christ d'Eustache Lesueur, l'expression vraiment divine de plusieurs œuvres de Raphaël et du Titien. Mais, quoi qu'il fit, il ne parvenait point à fixer ces souvenirs vagues, et à rendre la tête admirable du divin Fils de Marie. Il fit venir un Israélite ayant pour métier de poser dans les ateliers, et dont le type juif ne manquait ni de beauté ni de noblesse; il fit simplement un portrait.

—Ah! s'écria-t-il, jamais ma mère ne s'agenouillera devant cette figure.

Le lendemain il courut au Louvre, assembla des croquis, emplit sa mémoire de traits merveilleux, de têtes expressives, et rentra chez lui aussi incapable, aussi découragé.

Il devint triste. Redoutant que sa mère

lui demandât s'il travaillait pour elle, Séverin s'enferma dans son atelier.

A l'heure du dîner seulement, il rejoignit sa mère.

Un convive que Séverin n'attendait pas avait été invité.

C'était un vieux prêtre qui, après avoir vu grandir l'enfant, conservait au jeune homme une vive tendresse. Sans rien savoir de ses nouvelles tendances, il s'alarmait, ne comprenant plus que l'artiste ne vint pas de temps en temps s'agenouiller devant celui qui avait entendu ses premiers aveux et pardonné ses premières fautes.

Trop prudent pour soulever des questions si graves, pendant un dîner de famille, le prêtre se contenta d'exprimer sa joie de voir Séverin conquérir si vite une autorité que tant d'autres poursuivaient sans l'atteindre.

Le jeune homme paraissait plus embarrassé qu'heureux de ces éloges.

Après le dîner, il saisit le bras de l'abbé et lui dit avec une sorte d'inquiétude:

—Voulez-vous venir dans mon atelier?

—Avec grand plaisir, répondit le prêtre.

Séverin prit la lampe et entraîna son vénérable ami.

Alors, arrachant le rideau vert couvrant l'ébauche de sa tête de Christ, Séverin lui demanda:

—Que pensez-vous de cette œuvre?

—Elle est fort bien peinte, répondit le prêtre.

—C'est tout ce que vous trouvez à m'en dire?

—Oui.

—Ainsi jamais la prière, l'adoration ne naîtront dans l'âme d'un chrétien en face de cette image?

—Jamais, fit le prêtre.

—Et ma mère ne saurait s'en contenter?

—Non, mon enfant.

Séverin baissa la tête et répondit :

—Je le craignais.

Le vieillard prit la main de celui qu'il avait guidé durant son enfance et lui demanda d'une voix dont la douceur égalait la tristesse.

—Vous ne priez plus?...

—Qui vous le fait croire?

—Répondez-moi d'abord; vous ne priez plus?

Séverin garda le silence.

—Je comprends, reprit le vieillard, vous avez oublié Dieu... Tant d'hommes autour de vous le négligent quand ils ne l'insultent pas, que vous avez pris l'habitude de passer devant ses temples sans y entrer... Ne soyez pas surpris que je lise aussi attentivement dans votre âme; j'ai les cheveux blancs, une longue expérience des hommes, un profond amour pour mon Dieu... Si vous l'aviez aimé, si vous compreniez mieux les fortes délices de son amour et les joies de la foi, vous auriez peint la tête du Sauveur avec un sentiment intime qui vous manque... N'en doutez point, mon enfant, le "moi" se reflète dans les œuvres, l'esprit de l'artiste s'imprime dans tous ses travaux. Quiconque ne croit point et tente d'écrire, de sculpter ou de peindre des œuvres saintes, manquera inévitablement son but...

—Ainsi, demanda Séverin, vous me jugez incapable...

—De fixer sur une toile l'image du Rédempteur si elle ne se trouve gravée dans votre âme, oui, mon fils...

—Que pensera ma mère? fit Séverin.

—Que vous avez oublié Dieu, ajouta le prêtre.

—Je suis jugé et condamné, reprit l'artiste; merci quand même, mon père...

—Cher enfant, ce titre que vous me donnez comme aux jours de votre enfance

me remue au plus profond de l'âme... Votre père, oui, je le suis encore dans la charité de Jésus, et, croyez-en ma parole, si vous voulez doublement grandir devant vous-même et devant les hommes, revenez à ces jours d'innocence et de joie dont vous devez souvent vous souvenir... Maintenant je n'ai plus qu'un mot à ajouter: demain, à la première heure, allez dans une église, n'importe laquelle, agenouillez-vous humblement et priez... Puis restez ici l'âme baignée pour ainsi dire dans la paix du tabernacle et reprenez vos pinces: vous verrez que le travail vous deviendra facile.

—Eh bien répondit Séverin, j'attache un tel prix à offrir à ma mère ce qu'elle souhaite que je suivrai votre conseil.

—Rentrons au salon, mon fils; Mme Audemer doit trouver notre absence un peu longue.

Dès le lendemain, à la première heure, comme s'il tremblait d'être vu et s'empresait de se glisser dans un lieu qui lui était interdit, Séverin se rendit à Notre-Dames-des-Victoires. On célébrait la messe à la chapelle de la Vierge. Une atmosphère de paix et de grâce semblait environner les fidèles rassemblés là pour prier.

Une messe commença. Séverin resta debout, les bras croisés, les yeux attachés sur l'autel, pensant à peine et se laissant seulement envahir par un sentiment de paix intérieure. Il contemplait certaines femmes prosternées avec un sentiment de respect; il étudiait l'expression de têtes de vieillards ennoblies par la majesté rayonnante d'une bonne conscience. Lentement les impressions effacées revinrent à son esprit. Il se rappela le jour de sa première communion, il se souvint des moindres détails de cette journée, et il s'étonna de les avoir pour ainsi dire bannis de sa mémoire.

Il était entré presque en révolte dans le

temple saint, et au moment où sonna l'élevation il tomba sur les genoux.

Deux heures plus tard, assis devant son chevalet, il ébauchait largement une magnifique tête de Christ.

Quand il eut travaillé trois heures, l'inspiration cessa et la fatigue vint. Séverin rejoignit sa mère et lui dit gaiement :

—J'ai travaillé pour toi.

Dès l'aube, le lendemain, il était debout ; mais au lieu de s'installer à peindre, il retourna à Notre-Dame-des-Victoires.

Cette fois, il s'agenouilla dès le commencement de la messe.

Dès qu'il fut installé dans son atelier, il travailla avec plus de verve encore que la veille.

Durant huit jours, il suivit la même voie : dès qu'il se levait, il courait à l'église, revenait le cœur heureux, la tête inspirée, et voyait se perfectionner sous ses mains le tableau dont il souhaitait ardemment faire un chef-d'œuvre.

Le neuvième jour, le vieux prêtre se trouva par hasard sans doute sur le seuil de l'église.

—Je vous ai obéi, lui dit Séverin en rougissant.

—Etes-vous disposé à suivre ma dernière prescription ?

—Oui, mon père.

—Alors, venez!...

Le vieillard l'entraîna vers un confessionnal.

Quand Séverin en sortit, des larmes ruisselaient sur son visage.

Sa toile était presque achevée, il y mit ces dernières touches qui ajoutent le sceau de la beauté aux ouvrages de l'intelligence, puis il s'éloigna de sa toile, la regarda, l'étudia et fut pris d'une sorte d'angoisse.

—Voyons ce que dira ma mère, pensait-il.

Séverin trouva le vénérable vieillard chez elle.

—Oh! je vous en supplie, leur dit l'artiste, suivez-moi, et prononcez un arrêt qui sera pour moi sans appel!

Pendant longtemps la mère, dont les yeux se voilaient de pleurs, ne put que regarder la toile sans conserver la force d'exprimer son sentiment; enfin elle jeta ses bras autour du cou de son fils.

—C'est un chef-d'œuvre! lui dit-elle.

—Peint par un chrétien, ajouta le vieillard.



# LES ANES EN CULOTTES

Par Pierre Kiroul.



E serait une erreur de croire que le titre de cet article vise les bipèdes humains qui s'intitulent modestement "les rois de la création". Je sais bien que la majeure partie portent des culottes et que pas mal d'entre eux méritent souvent le qualificatif d'ânes mais, je le répète, il ne s'agit ici que des vrais ânes à longues oreilles et qui portent encore les doux noms d'Aliboron ou de roussin d'Arcadie.

—Soit, me direz-vous, mais ordinairement maître Aliboron ne porte pas de culottes!

C'est vrai; il n'en porte pas "ordinairement", mais "exceptionnellement". Il y a peu d'endroits où l'on

se paie le luxe de l'habiller, d'autant plus que le sympathique animal ayant quatre pattes, il lui faut des fournitures en double, c'est-à-dire deux paires de culottes.

Si vous voulez maintenant savoir où l'on voit les ânes ainsi affublés, transportez-vous par la pensée sur la côte charentaise, de l'autre côté de l'immense océan atlantique, en face de ces prairies verdoyantes de la terre de France, sur les îles d'Aix, d'Oléron et de Ré.

La dernière île, celle de Ré, est tristement célèbre comme lieu d'infamie. C'est là que les condamnés au bagné font leur dernière étape avant l'exil définitif.

Il n'y a cependant pas que des forçats sur cette île; c'était jadis un sol ingrat, aride et balayé par les vents, mais grâce à la volonté tenace des Rhétais la transformation a été complète.

On y voit aujourd'hui de la vigne, des champs d'orge et de blé; on y voit aussi les ânes en culottes...

Vous croyez sans doute que les bons Rhétais s'offrent, de temps à autre, quelque mascarade pour se reposer du labeur quotidien ou qu'il s'agit là d'une coutume légendaire? Point. Le motif qui les pousse à vêtir leurs ânes est plus prosaïque et surtout plus pratique.

Les moustiques abondent à l'île de Ré et les bourriquets sont particulièrement sensibles à leurs piqûres. Or, comme lesdits bourriquets remplacent là-bas les "p'tits chars" comme les gros, c'est surtout par mesure de prudence que les Rhétais les habillent.

Il ne serait pas très agréable pour eux, en effet, lorsqu'ils sont assis sur leur monture de voir celle-ci exécuter des cabrioles nombreuses qui se traduiraient infailli-

blement par la chute du cavalier! On a beau être âne et patient, il suffit de la piqûre d'un moustique pour vous conduire à de regrettables écarts...

Heureusement que le remède était simple. Comme il était assez difficile d'exterminer tous les moustiques, les Rhétais ont pris le parti plus sage qui consistait à protéger leurs victimes et c'est ainsi qu'est née la mode des culottes pour ânes.



**Un âne en culotte; il n'en paraît pas plus fier pour ça!**

Donc, chaque matin, après avoir pensé et nettoyé l'animal convenablement, ils lui enfilent les pattes de devant dans des jambes de pantalons maintenues par des attaches jouant le rôle de bretelles et passant sur le garrot; la même opération a lieu pour les pattes de derrière, un large tablier qui protège le ventre complète la toilette et ça y est! L'âne est costumé, prêt à faire son service comme à figurer dans un bal masqué.

Ceci démontre que la nécessité est ingénieuse et elle a ceci de supérieur à la fantaisie ou au caprice, c'est que si les modes qu'elle crée sont parfois amusantes, elle ne sont jamais ridicules parce qu'elles sont utiles.

## LES KOUNGOUSES

D'où viennent les Kougousses? Qui sont-ils? On l'ignore. L'ethnographie n'a point encore déterminé de quelle souche ils dérivent ou de quels résidus sont issues ces grands diables, aux faces huileuses, qui portent leurs cheveux tordus en chignon au sommet de la tête.

On ne sait rien, sinon qu'ils sont de nature inquiétante et de contact dangereux.

Ils forment des bandes organisées, ayant presque toujours, en divers endroits, de véritables bureaux de renseignements, qui leur donnent, sur le mouvement commercial de la Mandchourie, de précieuses communications, signalant la descente des bateaux chargés de marchandises qu'on peut rançonner, la marche des caravanes qu'il leur est facile de surprendre et de piller.

Car ils procèdent par surprises, se groupent, se réunissent et attaquent à l'improviste.

Les Kougousses marchent sous une bannière rouge, sur laquelle est écrit ce seul mot, qui en dit long: "Vengeance!"

Lorsqu'on les prend, on les pend, sans autre forme de procès; mais ils vont à la mort avec un stoïque dédain, et le dernier supplice les laisse indifférents...



## CLAUDIE LE GACHEUR

— 0 —

Les peines du cœur éprouvées par les pauvres acquièrent presque toujours un degré de douleur de plus que celles des riches.

En effet, l'ouvrier qui perd la compagne de sa vie, la mère de ses nombreux enfants, perd en même temps la ménagère attentive qui préparait ses repas, blanchissait son linge, et gardait dans le modeste logement l'ordre et la propreté. Si cette âme de la famille s'en va, que deviendront les enfants trop jeunes pour gagner leur vie? Qui les instruira, qui les gardera? Descendront-ils dans la rue comme des mendiants, apprendront-ils le vagabondage qui précède de si peu des fautes souvent impossibles à racheter? Le père sort le matin pour son travail du jour, il laisse quelques sous aux petits, voilà tout! Hélas! ce n'est rien! Qui va dire à ces enfants de prier Dieu; qui mettra une aiguille dans la main de la petite fille, tandis que les garçons lisent le catéchisme ou s'essayent au maniement d'un outil? L'ouvrier pauvre et père de famille ne trouvera plus de compagne, acceptant ce legs de la mort et de la douleur! La perte de la mère est la ruine de la famille

des artisans; nul ne sait mieux que l'ouvrier le prix d'une compagne attentive et prévoyante, nul ne la regrette davantage, hélas! et n'a plus le droit de la regretter!

Hubert Gougeon avait connu cette peine.

Sa femme mourut dans le courant de la sixième année de son mariage; elle mourut, lui laissant cinq enfants. Une voisine se dévoua et soigna les plus petits. A peine l'aîné eut-il la force de gâcher le plâtre et de porter "l'oiseau" en équilibre sur sa tête, que Hubert l'emmena avec lui.

L'enfant gagna d'abord son pain seulement, ensuite quelques sous par jour; il finit par atteindre un chiffre de journée suffisant, et l'aisance commença à régner dans la famille d'orphelins. Claudie, l'aînée des filles, formée de bonne heure par la charitable voisine, était déjà une active ménagère; allant chaque matin au marché, préparant les repas de tous, elle trouvait encore le moyen d'apprendre à lire et à écrire, et de donner ensuite à ses frères et à ses sœurs les leçons qu'elle-même venait de recevoir.

Mais la vieille Madeleine mourut, et

Claudie resta seule dans le ménage. Elle avait treize ans. A quatre heures du matin son père et son frère sortaient. Elle était déjà debout et leur avait préparé une soupe fortifiante.

A peine étaient-ils sortis qu'elle rangeait les lits, balayait, soignait, lavait et peignait les enfants, puis courait aux provisions, blanchissait, repassait, faisait la cuisine. Rien ne la rebutait, ne la lassait. Le salaire de Hubert et de François suffisait, grâce à son économie, et la famille du pauvre maçon aurait pu attendre des jours meilleurs, quand un nouveau malheur fondit sur elle.

Un jour, François gravissait une échelle, en tenant sur son front un poids trop lourd. Il faisait une chaleur excessive, l'enfant sentit que tout vacillait autour de lui, il tenta vainement de se retenir à l'échelle, le pied lui manqua, il tomba lourdement, écrasé, broyé.

Hubert travaillait d'un autre côté. On courut à lui, il arriva, et se jeta éperdu sur le cadavre de François. Ni les larmes, ni les baisers ne pouvaient le rendre à la vie.

Les compagnons de malheur d'Hubert portèrent silencieux le corps défiguré jusqu'à la demeure du maçon, et s'arrêtèrent sur le seuil. Claudie en ce moment faisait dîner ses petits frères. En voyant arriver le cortège sinistre, elle devint toute pâle; mais bientôt elle se roidit, rappela son courage, fit sortir les enfants par une autre porte, et aida à poser sur le lit le cadavre de son frère.

Les ouvriers se cotisèrent pour le convoi, et le lendemain, à peine le corps du pauvre gâcheur était-il dans la fosse qu'Hubert dut retourner travailler; ne fallait-il point gagner le pain de ceux qui restaient?

Mais outre le chagrin que ressentit le

père de la perte de son enfant, il dut bientôt s'apercevoir que la diminution de salaire pesait lourdement sur son intérieur. Il fallut se priver davantage, il fallut souffrir quelquefois de la faim. L'appétit des enfants était exigeant et robuste. Il fallut parfois jeûner; Hubert s'attrista et finit par tomber dans une profonde mélancolie.

Claudie s'en aperçut. Elle comprit vite que le ménage ne pourrait jamais marcher de la sorte, et son plan fut bientôt fait. Pendant trois mois elle accoutuma sa sœur cadette à la remplacer dans la maison. Elle l'emmena avec elle au marché, elle lui enseigna ce qu'elle savait de cuisine; puis, lorsqu'elle la crut capable de gouverner les plus jeunes, elle alla un soir acheter mystérieusement quelques habits qu'elle rapporta chez elle, puis, après avoir couché les enfants, elle se retira dans le petit cabinet qu'elle se réservait. Un moment après elle rentra; ou plutôt, non, ce n'était certes pas Claudie! Mais un jeune garçon vêtu comme l'était François, et tenant en main la truelle dont le pauvre enfant s'était si longtemps servi. L'illusion était si grande et la surprise du père fut si forte, qu'il laissa tomber ses bras en s'écriant:

—François! mon François!

—Oui, c'est François, dit une voix douce qui était celle de Claudie, ou du moins, c'est l'âme et le cœur de François, son ardeur au travail et sa tendresse pour vous. Je sais que vous souffrez, père, que vous vous déssolez en songeant que le salaire de vos semaines devient insuffisant pour la famille... Eh bien! je ne veux plus que vous vous affligiez; je ne veux plus que vous restiez seul au chantier, avec vos compagnons, car s'ils sont tristes, ils boivent, et l'ivrognerie est la ruine de l'ouvrier. Il vous faut un camarade de tra-

vail, il vous faut un aide dans le labeur et le gain. Me voici! Je remplacerai François. Ne craignez rien, j'aurai le pied les- te et ma tête est solide. Je prendrai les ou- tils, et l'oiseau de mon frère; on me pren- dra pour son cadet, et de la sorte tout ira bien.

—Ce que tu veux faire est impossible, Claudie.

—Est-il aussi impossible que les enfants pâtissent?

—Hélas non!

—Est-il impossible que le désespoir vous prenne, en voyant que vous ne pouvez suf- fire à nourrir mes frères?

—Non, dit encore le maçon.

—Enfin, est-il impossible que vous cher- chiez à vous consoler dans l'ivresse?

Le maçon baissa la tête; il se souvenait d'avoir eu quelques jours auparavant l'horrible tentation de recourir à ce moyen d'oublier.

Et cependant, il ne pouvait se résoudre à accepter le sacrifice de Claudie. Il se la représentait l'épaule ployée sous le far- deau, le front brûlé par le soleil; il se de- mandait si sa femme eut jamais permis que l'aînée de ses filles jouât, chaque jour, sa vie du haut d'un échafaudage.

Il refusa. Claudie insista; il finit par se laisser convaincre, et ce fut en pleurant de tendresse paternelle qu'il prononça le: oui, attendu par la généreuse fille.

Le soir même, elle rassembla autour d'elle la petite famille.

—Nous ne sommes pas heureux, dit-el- le, et vous ne mangez pas toujours à vo- tre faim, mes pauvres chéris! Je vais y pourvoir, et je suis sûr de réussir si vous m'aidez. Vous obéirez tous trois à Jeanne, comme vous m'obéissiez à moi-même; elle préparera le souper, elle soignera le mé- nage; le père et moi nous apporterons de l'argent.

Les enfants promirent d'être sages; Jeanne s'engagea à les soigner, comme el- le avait vu faire sa sœur; et Claudie, for- tifiée par l'espoir d'améliorer la situation des siens, s'endormit d'un paisible som- meil.

Le lendemain, à l'aube, elle était levée.

En voyant en elle François et Claudie tout ensemble, le maçon se sentit le cœur pris comme dans un étau. Une fois encore, il fut sur le point de refuser, mais déjà Claudie descendait en courant l'escalier rapide, et Hubert fût obligé de la suivre.

Il travaillait alors à une maison neuve du boulevard Maiesherbes. Il présenta Claudie comme son fils, et l'enfant com- mença la rude journée de labeur. Elle ne trembla pas en mettant le pied sur les échelles roides; elle ne trembla par en res- tant sur d'étroites planches suspendues à des cordes que le vent agitait comme des vagues de navire. De temps en temps elle serrait furtivement la main de son père, et se sentait subitement raffermie et consolée. Mais si la journée fut bonne pour Claudie, en ce sens qu'elle acquit la preuve qu'el- le ne présumait pas trop de ses forces, elle éprouva cruellement le cœur du maçon. L'angoisse le prenait parfois si fort qu'il était tenté d'enlever sa fille dans ses bras, de redescendre avec elle, et de la reporter tout en montant au cinquième étage de son pauvre logis. Un regard de Claudie l'arrêtait, le calmait; ses yeux se mouil- laient de larmes, et il la regardait en l'admirant.

Le soir la jeune fille trouva le ménage en ordre, et Jeanne fière d'avoir réussi à préparer un repas modeste.

La semaine se passa.

Lorsque Claude se présenta avec les au- tres ouvriers pour recevoir sa paie, elle tremblait un peu, mais quand l'argent tomba joyeusement dans sa main, elle rou-

git de plaisir, et grossit le trésor du père de ce qu'elle avait si rudement gagné.

A partir de ce jour, elle ne le quitta plus.

Les autres ouvriers subissaient le pouvoir moral de Claudie sans s'en rendre compte. Devant cet adolescent au pur regard, no n'osait tenir de propos libres. La conversation s'épurait. Les pères enviaient cet enfant à leur camarade, et Claudie rougissait jusqu'aux yeux, en écoutant les éloges de ses compagnons de labeur.

Pauvre fille dévouée, elle ne sacrifiait pas seulement sa santé et sa vie, elle donnait aux siens ce que d'ordinaire les femmes prisent si haut, sa beauté. Ses traits se hâlaient sous le soleil, ses mains redevenaient rudes elle n'y songeait point.

Quand elle rentrait à la maison, les habits blancs de plâtre, le front brûlant, elle oubliait tout en voyant les enfants souriants et roses.

La seconde partie de sa tâche commençait alors.

Elle lavait les habits des enfants, les raccommodait et les repassait jusqu'à minuit; à la lueur de sa lampe elle blanchissait, cousait, ravaudait. En vain le père voulait l'obliger à prendre quelque repos, elle ne cédait rien de ce qu'elle appelait son devoir.

Jeanne, formée par une telle sœur, se hâtait d'apprendre ce qu'elle ignorait, et de se perfectionner dans ce qu'elle savait déjà; et en vérité, rien n'était plus admirable que ce ménage tenu par des enfants, que cette famille dont chaque membre se sacrifiait pour les autres avec une simplicité plus sublime que tout le reste.

Deux ans se passèrent, puis trois, puis cinq.

Claudie avait dix-huit ans.

Elle se trouvait un jour sur la faite d'une maison dont on achevait la toiture. El-

le mettait le bouquet à la haute cheminée, quand, au-dessous d'elle, au premier étage... un enfant, aide-maçon comme elle, pris en ce moment de vertige, poussait des cris d'effroi, et, penché sur le vide, allait s'y laisser tomber... Claudie descend sans calculer le danger, rejoint le petit malheureux, le saisit d'une main, de l'autre se cramponne à un cordage, le maintient avec énergie, et appelle au secours. Les minutes semblaient des siècles. L'enfant se tenait des deux mains attaché à Claudie... On ne venait pas... l'appui qui soutenait les deux aides était si faible que la jeune fille croyait entendre les craquements de la corde. Elle tenta de s'accrocher à une saillie de balcon, et n'y put parvenir... On arriva enfin; on voulut la faire descendre, elle s'obstina dans son dévouement.

—Lui, dit-elle, je me tirerai d'affaire ensuite.

Mais hélas! son sacrifice devait lui coûter cher, tandis qu'on mettait l'enfant en sûreté, la corde qui la soutenait se rompit, elle tomba sur un échafaudage; elle tomba de la hauteur de deux étages et se cassa le bras...

Hubert était loin de là en ce moment.

Les ouvriers, désolés, descendent à terre le pauvre gâcheur. Il avait perdu connaissance.

On lui jette de l'eau fraîche au visage, on essaie par tous les moyens de le faire revenir à lui... On va ôter sa veste pour visiter l'épaule fracassée, quand le père, haletant, désespéré, accourut.

—Ma fille! dit-il, Claudie!

Les ouvriers le regardent et le croient fou.

—Laissez-là, reprit-il, laissez-là, mes amis, Dieu veuille qu'elle ne soit pas morte. Un médecin était là; il assurait que l'accident n'aurait pas de suites bien gra-

ves; mais il prescrivait un repos absolu.

—Donnez-moi votre adresse, dit-il au maçon, je veux continuer à soigner votre fille.

Aucun ouvrier n'osa adresser une question au père désolé; mais ceux qui connaissaient le nombre de ses enfants comprirent à quel sentiment admirable avait obéi Claudie.

Le docteur S... apprit de la bouche du maçon l'histoire touchante de la jeune fille.

Quand elle fut guérie, ému de respect pour cette enfant courageuse, il la plaça comme domestique dans une maison riche; les gages qu'elle reçoit sont mis en

réserve pour les enfants; et grâce au médecin, deux d'entre eux sont déjà en apprentissage.

Claudie est le modèle des servantes. Elle ne paraît point comprendre que ce qu'elle fit pendant cinq ans mérite les plus chaleureux éloges. On a parlé pour elle d'une récompense venue de haut lieu, mais rien ne vaudra pour l'enfant de François le témoignage de sa conscience.

Ne semble-t-il point, en lisant ce trait, qu'on ait cherché l'in vraisemblable? A ceux qui douteraient, ou à ceux qui voudraient venir en aide à la famille du maçon, nous pourrions donner l'adresse de Claudie, le gâcheur de plâtre.



# LES OEUFS D'ORIENT

Par Touche-à-Tout



**A**U moment où, de tous côtés, par une charmante coutume, on vient de s'envoyer des œufs de Pâques en sucre, en chocolat ou en carton doré, il est assez singulier de constater que l'Orient envoie aussi en Europe, à la même époque, une grande quantité d'œufs qui, sans être merveilleux, sont très remarquables par leur procédé de conservation.

Ce procédé, qui n'a cependant pas pu préserver l'empire turc contre les attaques des Bulgares, permet aux coquetiers de Constantinople d'expédier à Marseille, en France, des œufs de treize mois dans un état de fraîcheur.

C'est un marchand d'œufs de Galata qui en est l'inventeur.

Il opère comme il convient sur des œufs parfaitement frais et dont la ponte ne remonte qu'à deux ou trois jours au plus. Il les nettoie avec un linge mouillé pour enlever toutes les impuretés et il les essuie avec un linge sec.

On verse ensuite quelques gouttes d'huile de lin cuite dans le creux de la main et on imbibe toute la surface de l'œuf par un mouvement de rotation rapide.

L'opération n'exige que quelques secondes et une personne exercée peut préparer six cents œufs par heure.

Les œufs enduits sont déposés sur des étagères en bois, très propres, et à l'abri de la poussière.

Au bout de deux ou trois jours au plus la très mince couche d'huile qui est essentiellement siccatrice se résinifie et forme pour ainsi dire sur la coque de l'œuf une manière de pellicule lisse et inaltérable. Il ne reste plus qu'à emballer et à expédier.

Avec ce système, en somme très simple, on obtiendrait, d'après les déclarations du coquetier de Constantinople, cent pour cent de conservation.

Au bout de quinze mois seulement, l'œuf, tout en se maintenant frais, commencerait à éprouver une modification physique, le jaune et le blanc se mélangeraient, mais même dans cet état, on pourrait encore confectionner avec des omelettes savoureuses.

C'est un procédé très simple et que l'on devrait bien employer ici; nous pourrions peut-être alors confectionner des omelettes mangeables et ne pas nous exposer à trouver un petit poulet dans la coquille d'un œuf garanti "très frais" par le marchand et payé au taux de 50 cents la douzaine.

# Une Merveille de Pierre

## L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE TROYES

Par Louis Roland.



A Cathédrale de Troyes, en Champagne, compte assurément parmi les plus belles de France et son histoire, singulièrement mouvementée ne peut manquer d'intéresser ceux qui aiment à fouiller un peu le passé des choses et à étudier l'art monumental aux diverses époques.

Il y a longtemps, bien longtemps, plus de douze siècles avant que Christophe Colomb ne mit le pied sur le sol du nouveau continent, une humble chapelle était érigée sur un coin du territoire gaulois par quelques chrétiens nouvellement convertis par Saint-Savinien.

C'était en l'an 259 de notre ère; seize siècles et demi ont passé depuis, la petite chapelle n'est plus mais à sa place exacte s'élève une immense église dont la longueur intérieure est de 386 pieds, la largeur de 170 et la largeur extérieure du grand portail, de 175 pieds. L'énorme tour carrée qui s'élève sur un des côtés de la façade atteint 257 pieds avec les deux tourelles élégantes qui surmontent son sommet.

\* \* \*

La petite chapelle des premiers temps dura quelques siècles puis tomba en ruines; elle fut remplacée par une cathédrale construite, vers 870 par Otulphe, trente huitième évêque de Troyes dans laquelle huit ans plus tard le pape Jean VIII serait un roi de France.

En l'an 898 les Normands, dans l'une de leurs invasions, firent un monceau de ruines de la nouvelle cathédrale. L'évêque Milon la fit entièrement réparer en 980 et y ajouta six autels. Peine inutile car, deux siècles plus tard, le 25 juillet 1188, sous l'épiscopat de Manassès de Pougy, un épouvantable incendie qui consuma toute la ville de Troyes, réduisit la cathédrale en cendres.

C'était alors l'époque des guerres saintes et vingt années se passèrent sans aucune tentative de reconstruction puis l'Évêque Hervé s'y voua avec ardeur; en 1208 commencèrent des travaux gigantesques qui devaient durer plusieurs siècles et que devaient encore retarder de multiples épreuves.

En 1227 une violente tempête causa d'importants dommages à la nouvelle construction; le chœur fut pourtant entièrement terminé sous Jean d'Auxois élu évêque en 1304.

Le mercredi 13 août 1365, un tourbillon impétueux renversait le clocher central

qui effondrait les parties voisines dans sa chute sans diminuer le courage des constructeurs qui apportèrent davantage encore de zèle à leur œuvre.

Au mois de mars 1506 on jetait enfin les fondations du portail et de la tour. Depuis, le travail s'est poursuivi, inlassable et toujours renouvelé; aujourd'hui encore on peut voir fréquemment de nombreux ouvriers montant des blocs de pierre ou procédant à quelque assemblage mais il ne s'agit plus de construction, c'est de l'entretien obligatoire car cette superbe cathédrale, classée comme monument historique doit être maintenue en parfait ordre par l'Etat à qui incombe la responsabilité de tels monuments.

\* \* \*

Intérieurement, la cathédrale de Troyes offre un coup d'oeil splendide au visiteur. Ses cinq nefs, ses nombreux autels, l'élancement des piliers, la richesse des rosaces de ses cent quatre-vingt-deux fenêtres, les prodiges de la décoration, les orgues colossales, tout concourt à en faire une véritable merveille artistique.

Elle renferme de nombreuses œuvres remarquables; on y voit des pierres tombales à effigies gravées et des statues de toute beauté. Une mention toute spéciale doit être accordée au trésor dont la richesse est presque inestimable; entre autres pièces intéressantes, je me souviens d'y avoir remarqué un coffret d'ivoire sculpté que l'archidiacre Hugo rapporta de Constantinople lors des croisades, des aumônières magnifiquement brodées et ayant appartenu aux Comtes de Champagne, des bijoux, des émaux, la crosse et le calice de l'Evêque Hervé fondateur de l'actuelle

cathédrale, la châsse de St-Bernard datant du XIIe siècle.

Une longue nomenclature serait indispensable si l'on voulait noter tout ce que renferme de riche et de curieux ce trésor à la salle duquel on accède par un escalier en pierre situé au fond et à droite de l'église.

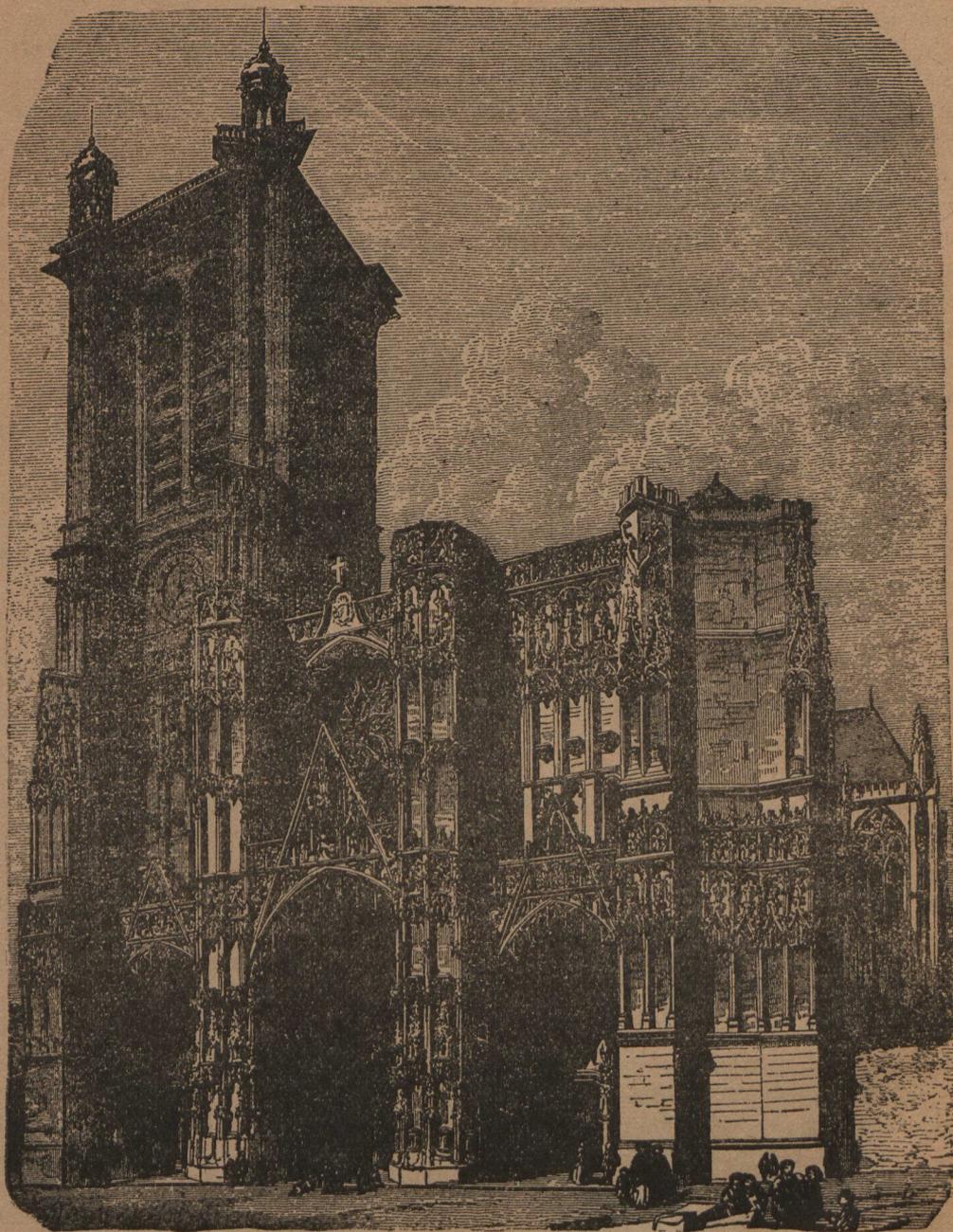
Les grandes orgues dans la construction desquelles est entrée une notable partie de celles de l'ancienne abbaye de Clairvaux sont d'une énorme puissance et quand, aux jours de fête leur grondement de tonnerre emplit l'immense nef, l'impression éprouvée est indéfinissable, la cathédrale semble encore plus majestueuse et l'on se sent encore plus petit dans ce colosse de pierre où se jouent des myriades de rayons lumineux tamisés par les antiques vitraux.

\* \* \*

Au touriste qui ne craint pas une légère fatigue, la Cathédrale de Troyes offre de plus un voyage tout spécial—c'en est un véritable—dans ses voûtes, sur ses galeries extérieures et au sommet de sa tour.

Un escalier tournant en pierre est le seul chemin d'accès à ces divers points et sur le parcours, une visite s'impose également à la splendide sonnerie qui comprend l'obligatoire "bourdon" dont la grosse voix que l'on n'entend que dans les grandes occasions gronde à plusieurs milles à la ronde.

Arrivé à la plate-forme finale de la tour, l'œil embrasse un gigantesque panorama; l'ancienne capitale de la Champagne apparaît comme un tassement confus d'arbres et de monuments dominés de place en place par l'architecture massive ou élan-



La Cathédrale de Troyes.

cée des diverses autres églises

\* \* \*

C'est St-Urbain qui passe pour le plus pur monument gothique du monde entier; c'est l'audacieuse flèche de St-Remy, la masse indécise de Ste-Madeleine où l'on peut admirer un merveilleux jubé; c'est St-Martin qui découpe au loin sa bizarre façade de monument romain; c'est St-Nizier pourvue également d'une tour carrée au sommet de laquelle est accrochée l'unique cloche composant la sonnerie; c'est, presque aux pieds de la tour, l'admirable musée de la ville de Troyes qui est considéré comme un des plus beaux de France, ce sont tant de choses condensées en quelque sorte dans un espace limité et un tel calme autour de soi que l'on se laisse volontiers aller à une rêverie qui se prolongerait longtemps sans le discret avertissement du guide vous avertissant qu'il est temps de descendre...

Au simple archéologue, la magnifique cathédrale troyenne apparaît comme un rare monument en ce sens qu'il réunit les styles roman et ogival et qu'il est un des plus complets de l'époque de transition; pour celui dont l'œil ne se contente pas d'admirer cette imposante masse de pierre mais dont la pensée évoque les divers événements auxquels ont assisté cette tour, ces piliers et ces voûtes, il y a amplement matière à philosopher.

Quel que soit le point de vue sous lequel on le considère, cette merveille champenoise nous prouve, par les revers qui ont retardé sa construction et son imposante stature actuelle que la volonté humaine, lorsqu'elle est soutenue par l'idée d'en haut, arrive toujours à son but.

### VENDREDI SAINT

C'est aujourd'hui le jour, entre tous salulaire,  
Où le rachat du genre humain fut accompli,  
Dans l'adoration de l'auguste mystère,  
Ce que j'avais de bas en moi s'est ennobli.

Trève aux futilités banales de la terre  
Dont mon coeur, sans pouvoir en vivre, s'est empli!  
Je veux forcer les bruits profanes à se taire  
Et jeter le passé de ma vie à l'oubli.

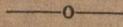
Je sais que, bien des fois, mon âme s'est reprise  
A ces frivolités, qu'aujourd'hui je méprise,  
Et dont je suis encor si mal purifié;

Mais, pour ressusciter la force et l'innocence,  
Je sais ce qu'une larme a de toute-puissance  
Quand on la mêle au sang de Dieu crucifié.

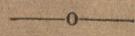
Paul COLLIN.



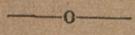
## BONS POISSONS D'AVRIL



UNE ATTRAPE DE 1ER AVRIL QUI REMONTE LOIN — “ HUMOUR ” DE  
 JOURNALISTES YANKEES — HISTOIRE D'UN TELESCOPE ET D'UNE  
 MACHINE ALIMENTAIRE — LES CHATS NOIRS DE MARK  
 TWAIN.



Par Kikaféçà



éellement, il ne faut pas croire que ces plaisanteries plus ou moins drôles que les gens d'humeur gaie se font les uns aux autres pendant la première journée du joli mois d'avril, ne remonte qu'à une récente époque.

Dans une assez vieille chronique nous voyons au contraire que François, duc de Lorraine, étant détenu à la prison de Nantes (France) avec son épouse, tenta les hasards d'une évasion en choisissant précisément et à dessein une pareille date. Les

deux prisonniers se déguisèrent donc en paysans, l'un portant une hotte, l'autre un panier, et s'étant échappées de leur cellule assez peu surveillée, ils réussirent à gagner la porte principale de la prison.

Au moment où ils allaient la franchir à la barbe de la sentinelle qui ne les reconnaissait pas, une vieille femme qui passait cria: “Garde! garde! c'est le duc et la duchesse qui partent!”

Mais le soldat lui répondit par une phrase qui se traduisait dans notre langage moderne par cette exclamation: “Je la connais, mais on ne me la fait plus! c'est le premier avril!”

Un second soldat se mit de même à éclater de rire et le gouverneur de la prison eut seul la curiosité de voir s'il s'agissait d'une simple farce de la vieille femme. Il

fit courir à la cellule. Hélas! elle était vide et les fugitifs déjà loin.

De nos jours, ce sont décidément nos voisins d'Amérique qui semblent avoir le goût le plus marqué pour ces excellentes "blagues" traditionnelles et des journaux qui ne sont pas absolument des journaux pour rire se sont parfois royalement "payé" la tête de leurs lecteurs.

Le "New-York Sun", un matin du 1er avril, fit paraître un article tout à fait remarquable où l'auteur, avec un beau luxe de minutieux détails, annonçait qu'un des plus éminents astronomes de la Grande-Bretagne avait si bien perfectionné un très puissant télescope qu'il lui avait été possible d'apercevoir avec une netteté merveilleuse de jolis paysages lunaires, petit bois, petits buissons, petites prairies peuplées d'animaux ressemblant fort à des bisons qui n'auraient qu'une corne et à des moutons gardée par d'étranges créatures tenant à la fois de l'homme et de l'orang-outang, et ayant des ailes curieusement plantées!

Un excellent confrère loua le brillant article, le trouvant très "vraisemblable"; un autre sonna de la trompette pour déclarer que c'était une ère nouvelle qui s'ouvrait pour la science en général et pour l'astronomie en particulier.

Enfin ce fut un beau feu d'artifice qui finit bien piteusement quand, au bout de quelques jours, on se rendit bien compte que le "New-York Sun" aimait vraiment un peu trop à rire quelquefois.

Un journal facétieux l'était d'ailleurs autant que le "New-York Graphic" qui, toujours à cette date humoristique, informe ses lecteurs que M. Edison, l'extraordinaire inventeur, venait de donner les dessins d'une machine, grâce à laquelle un peu de terre se transformerait instantanément en céréales, en farine, en ali-

ments, prêts à être mangés, et ... l'eau en vin... comme aux noces de Cana!

Et les bons lecteurs et les excellents confrères "marchèrent" avec un ensemble admirable! Le "Connecticut Advertiser" plus enthousiaste que les autres, dit en substance: "Que les gens stupéfaits reviennent de leur étonnement! Qu'ils reprennent haleine et louent le ciel que des bienfaiteurs de l'humanité tels qu'Edison ne puissent être maintenant les victimes de la superstition et ne soient plus contraints de nier que deux et deux font quatre!"

Seulement, quelques jours après, le "New-York Graphic" publiait un autre article intitulé: "Ils ont mordu."—article qui jetait dans la confusion les naïfs confrères et les candides lecteurs!...

Enfin l'on se rappelle encore que le célèbre Mark Twain, eut l'idée lui aussi de "se payer" un poisson d'avril de bonne taille.

Il fit tout simplement insérer dans une gazette qu'il avait perdu un très beau chat noir et qu'il serait bien reconnaissant à la personne qui le lui rapporterait. Cette personne aurait droit à sa gratitude.

Le lendemain, dès l'aube, un premier admirateur tenant précieusement dans ses bras un admirable matou d'ébène fit son apparition, un autre le suivit qui fut remercié de même avec effusion, puis un troisième, puis un quatrième, et toute la matinée, jusqu'à l'heure où tous les honnêtes gens se mettent à table pour déjeuner, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, ce fut une telle procession envahissante de minets noirs, que Mark Twain se demanda s'il ne devait pas de guerre lasse prendre la fuite!

On l'entendit ensuite jurer plusieurs fois qu'il ne se permettrait plus des plaisanteries pareilles, surtout le 1er avril!...



Souvenirs d'Algérie

## Une Perilleuse Mission Aupres d'Abd-El-Kader

—o—

**L**E jour même de la prise d'Alger, le Maréchal de Bourmont faisait planter la croix, symbole de rédemption et de foi chrétienne, sur le plus haut sommet de cette capitale. Un geste bien français, c'est-à-dire bien noble, bien courageux, bien expressif, bien conforme à nos plus pures traditions nationales ! Pour confirmer, pour consacrer, pour traduire en actes et en œuvres vivantes cette éloquente réaffirmation du vieux "Gesta Dei per Francos, aussitôt, de divers côtés, dans la colonie nouvelle, arrivèrent des missionnaires.

Le plus illustre de ces premiers apôtres, c'est incontestablement Mgr Dupuch. Bordelais de naissance, il avait dépensé la plus grande partie de sa fortune en fondations de charité dans sa ville natale lorsque, d'un commun accord entre le Saint-Siège et le gouvernement de Louis-Philippe, l'évêché d'Alger ayant été érigé, il en fut choisi pour titulaire. Il avait trente et un ans. Energique, enthousiaste, entreprenant, il était bien vraiment l'homme de la situation. Tout était à créer sur ce sol,

déshérité depuis des siècles de toute influence chrétienne. Il se mit à l'œuvre avec une ardeur qui ne connaissait point d'obstacles, multipliant partout les œuvres de bienfaisance, les écoles, les églises (il en inaugura soixante!), comptant pour rien les difficultés, ne s'accordant aucun repos.

≈

"Depuis longtemps, écrivait-il, le 22 juin 1841, au pape Grégoire XVI, je désire faire connaître à Votre Sainteté l'état de mon diocèse et jamais je ne peux trouver un instant. Jours et nuits sont dévorés par un travail qui, en se multipliant de plus en plus, ne me laisse pas même le loisir de remplir un devoir aussi doux et aussi sacré. Aujourd'hui je vais l'essayer..."

Et, après la longue énumération de toutes les créations de son zèle, Mgr Dupuch ajoutait :

"Le dimanche de la fête du Très Saint Sacrement, sur la magnifique place qui est au bord de la mer, j'ai fait la proces-

sion au milieu de 30,000 à 40,000 personnes et j'ai donné, parmi les transports du peuple et au bruit du canon de la rade, la bénédiction la plus touchante et la plus solennelle. Des Arabes eux-mêmes m'ont écrit, depuis, à ce sujet, des choses bien consolantes.

«Peu de jours auparavant, le 19 mai, j'avais consommé l'acte le plus étonnant de ces derniers temps en ce pays si intéressant, je veux parler de l'échange de cinq cents prisonniers qu'avait faits Abd-el-Kader... Seul, absolument seul, entouré de douze cents cavaliers arabes, j'ai conféré pendant trois heures avec le lieutenant de l'émir et obtenu satisfaction sur tous les points.

«J'ajouterai qu'en ce moment même un de mes prêtres est, depuis quinze jours, au milieu des tribus les plus ennemies, vivant avec elles sous la tente, au camp même d'Abd-el-Kader...»

Ce prêtre, c'était l'abbé Suchet.

C'était un vrai prêtre selon le cœur de Dieu!

Voici en quelles circonstances il se trouva amené à entreprendre la périlleuse mission dont nous allons rappeler les péripéties. Heureux sommes-nous d'avoir à faire connaître ces pages toutes palpitantes d'héroïsme apostolique, le récit d'une si glorieuse prouesse!

## I.—PERILLEUSE MISSION AUPRES D'ABD-EL-KADER

Après l'heureux résultat des négociations de Mgr Dupuch, des centaines de prisonniers avaient recouvré la liberté. Mais la joie du prélat n'était pas complète. D'autres Français, entraînés au loin dans l'intérieur du pays, n'avaient pas été compris dans les échanges; on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Le 6 juin 1841, on

eut enfin de leurs nouvelles; Alger apprit que ces malheureux, au nombre de cinquante-six, languissaient au quartier général d'Abd-el-Kader, entre Mascara et Tlemcen.

L'évêque alla aussitôt trouver le général Suchet la permission de se rendre au camp Bugeaud et lui demanda pour l'abbé de l'émir solliciter l'élargissement de ses compatriotes, si toutefois il avait plu à Dieu qu'ils fussent épargnés, car, sur le sort qu'ils avaient subi, circulaient des histoires atroces.

Le gouverneur ne vit dans ce projet qu'une sublime, mais inutile imprudence.

—Je vous en remercie de tout cœur, répondit-il; malheureusement, je n'y puis souscrire; mon devoir me défend d'autoriser une tentative dont je respecte l'inspiration, mais qui se noierait, à cent lieues d'ici, dans une mare de sang.

Le refus était catégorique; mais l'évêque insista si énergiquement qu'à la fin Bugeaud lui dit:

—Comme général en chef, je ne puis rien permettre; mais, allez, je fermerai les yeux.

Dès le lendemain, au point du jour, son bréviaire sous le bras, muni pour tout bagage d'une lettre adressée à l'émir et suivi d'un interprète, l'abbé Suchet partit d'un pied léger... Enfin il arrive en vue du premier avant-poste arabe:

—Qui vive? crient tout à coup les blanches velettes.

Le missionnaire se couvre du signe de la croix, et l'interprète répond:

—Marabout chrétien.

—Où vas-tu?

—Chez Abd-el-Kader.

—Que veux-tu de lui?

—Délivrance des captifs.

—Passe en paix, homme de bien! Qu'Allah et son Prophète te conduisent et te ra-

mènent!

On sait que le médecin et le prêtre, fussent-ils même de race ennemie, sont vénérés chez les Arabes. L'hospitalité escorta l'abbé Suchet de tribu en tribu.

## II.—D'ALGER AU CAMP ARABE. ENTREVUE AVEC L'EMIR

Après de longues courses à travers monts et forêts, après toutes sortes d'an-

des vieux cavaliers qui nous accompagnaient; il est là, au milieu de ce jardin de figuiers, d'orangers et de lauriers roses."

"A ces mots, je sentis dans mon âme comme un bouleversement universel. Je ne saurais dire quel sentiment dominait les autres: était-ce la crainte révérentielle instinctive à l'approche d'un puissant personnage, ou le sentiment de la responsabilité qui pesait sur moi, la crainte d'échouer dans la mission que j'avais assumée, l'espoir de réussir, la joie de toucher au but? Je ne sais.



Une Fantasia arabe.

goisses et de difficultés, après avoir cru bien souvent qu'il faudrait revenir en arrière sans avoir réussi à atteindre le camp du grand chef, dont personne ne pouvait ou ne voulait indiquer l'emplacement, il finit par le découvrir.

"Tout alentour, raconte-t-il, des groupes nombreux d'Arabes étaient couchés par terre auprès de leurs coursiers qui broutaient l'herbe sèche. Nous traversons l'oued Moussa; nous étions arrivés. "Le Sultan est là, nous dit à voix basse un

"Un morne silence régnait; on ne se parlait qu'à l'oreille et par signes. De jeunes nègres nous entourent et s'emparent de nos chevaux; des Arabes, qui me parurent être des officiers de grade supérieur, s'avancent et de la main nous montrent, assis sur la terre nue, à l'ombre d'un figuier, un homme à physionomie expressive et martiale, ascétique et majestueuse.

"C'était Abd-el-Kader.

"Il nous avait aperçus. Il envoya sur le

champ son secrétaire, à qui je donnai les dépêches dont j'étais porteur. Deux minutes après, on vint m'avertir qu'il était prêt à me recevoir. Je m'empressai de déférer à cette invitation.

“Ce chef redouté était vêtu comme un simple “cheik” : un haïk ordinaire, un burnous blanc et une corde en poil de chameau roulée autour de sa tête formaient tout son costume; point d'armes, point de poignard, point de pistolets à sa ceinture. Nul appareil guerrier, aucune espèce de cour, ne le distinguait des hauts personnages de son entourage. Il me salua très gracieusement et me fit signe de m'asseoir sur un modeste tapis étendu à ses côtés.”

Le héros de l'indépendance musulmane était alors dans tout l'éclat de sa gloire. Par une généalogie authentique ou du moins unanimement reconnue, il faisait remonter son origine aux califes fatimites, proches descendants de Mahomet. Agé de 34 ans, de race sacerdotale, couronné à La Mecque et à Bagdad du reflet de merveilleuses légendes, il unissait en Algérie le prestige religieux au pouvoir politique et ses qualités personnelles ajoutaient à cette grandeur. En lui se résumait toute la puissance de l'islamisme africain. Nous mêmes, par le traité de la Tafna (30 mai 1837), avions consacré sa souveraineté. Il en avait profité pour tripler ses forces, organiser son empire et reconquérir tout ce qu'il avait perdu. A nos légitimes représentations il avait répondu en proclamant la guerre sainte, en conviant à une lutte suprême contre nous tous les vaillants de sa nation. Et c'est dans un moment aussi critique qu'un “marabout” français venait lui demander audience.

Etonné sans doute de la courageuse hardiesse de cet acte, Abd-el-Kader considéra longuement son visiteur avant de rompre le silence. Il n'avait jamais vu de

prêtre catholique. Cet examen fut sans doute favorable, car c'est sur un ton particulièrement bienveillant qu'il adressa à M. Suchet les compliments d'usage. Puis il demanda à l'interprète de traduire la lettre de Mgr Dupuch. Il en témoigna une vive satisfaction :

—Je sais, ajouta-t-il, tout ce que l'évêque a fait pour l'Algérie, et j'ai une grande vénération pour sa personne.

—Dernièrement, fit alors habilement observer le missionnaire, il a été bien heureux de contribuer à l'échange des prisonniers. Mais son bonheur ne sera parfait qu'après que tu nous auras rendu tous nos captifs. Il en reste encore cinquante-six en ton pouvoir, et je viens les réclamer de sa part.

—Ah! cela, c'est impossible. Je ne puis accéder à ce vœu de ton évêque parce que les Français ne nous ont pas rendu tous les Arabes tombés entre leurs mains.

C'était vrai. Plusieurs Arabes avaient, pour divers délits, encouru des condamnations sévères, qu'ils n'avaient pas encore complètement subies, M. Suchet fit valoir ces raisons, et d'autres, et si adroitement qu'à la fin l'émir acquiesça à sa requête.

—Tes prisonniers te seront rendus, lui dit-il d'un ton grave.

—Quand?

—Dès aujourd'hui. Je vais donner ordre de les conduire à Oran, dont ils ne sont éloignés que de douze heures de marche.

—Serai-je assez heureux pour les rejoindre et m'en retourner avec eux?

L'émir répondit en souriant que la prudence s'y opposait. Sans doute il craignait qu'après avoir traversé une grande partie de ses Etats, vu ses forces et apprécié l'esprit des populations, le “marabout” chrétien ne fût à même de donner de trop précieux renseignements aux of-

ficiers français.

Cette importante affaire terminée, le sultan lui dit en montrant le Christ qu'il voyait briller sur sa poitrine :

—C'est l'image de "Sidn Aïssa?"

—Oui, c'est l'image de Jésus-Christ, notre Dieu.

—Qu'est-ce que Jésus-Christ?

—C'est le Verbe de Dieu. Ce Verbe

bienfaisante, pourquoi tous les Français ne l'observent-ils pas?

—Tu vas répondre toi-même : à tes yeux l'Islamisme aussi est bon ; pourquoi tous les Musulmans ne l'observent-ils pas?

Il leva les yeux et les mains au ciel.

On apporta les présents que Mgr Dupuch envoyait comme une espèce de rançon pour les prisonniers.

—Je les accepte, dit Abd-el-Kader, parce que c'est le "baba-el-kebir (le père grand, l'évêque) qui me les offre ; d'un autre, je ne les aurais pas agréés.

—Mon maître, lui dit alors le missionnaire, te demande dans sa lettre encore une grâce ; je pense que tu daigneras l'accorder. Si, dans la suite, d'autres Français deviennent tes prisonniers, pourra-t-il, lui évêque, lui pasteur, envoyer un prêtre à ses pauvres brebis, afin de les consoler, de les encourager, de les soutenir dans leur captivité?

—Il le pourra.

—Cette gracieuse faveur, voudrais-tu la notifier à mon maître par un écrit de ta propre main? Songe qu'en le faisant, tu rempliras son cœur de la joie la plus vive.

—Je le ferai."



Mangeurs de couscouss.

s'est fait homme pour sauver le monde ; car notre Dieu est aussi bien le père des Musulmans que des Chrétiens.

—Quel est le ministère des prêtres catholiques?

—Continuer ici-bas la mission de Jésus-Christ, faire du bien à tous les hommes, que nous regardons comme nos frères, quelle que soit leur religion.

—Puisque ta religion est si belle, si

### III.—VIVE ALERTE

La voix du "muezzin" appelant les "fidèles" à la prière mit fin à l'entretien, car les musulmans prient aussi régulièrement dans les camps que dans les mosquées.

Dans la soirée, toute l'armée, composée de 1,500 à 1,800 cavaliers, conduite par Abd-el-Kader, caracolant sur un superbe cheval noir, s'en alla bivouaquer à une lieue plus loin, sur les bords d'une petite rivière, le Tsernif. L'abbé Suchet y passa la nuit au milieu d'eux.

Le lendemain, le jour à peine commençait à poindre lorsqu'un tumulte épouvantable éveilla en sursaut tous les dormeurs: "Vite, à cheval! criait-on de tout côté, voilà les "roumis" (chrétiens)." En effet, l'armée française s'était emparée pendant la nuit du camp qu'Abd-el-Kader, inspiré par son bon génie, avait quitté la veille et dont nous n'étions éloignés que d'une heure de marche.

Au milieu d'un désarroi indescriptible, l'émir fit appeler le missionnaire, lui remit précipitamment la lettre qu'il avait écrite la veille pour Mgr Dupuch et lui dit de partir en toute hâte. Lui-même prit aussitôt la fuite avec ses cavaliers dans le plus grand désordre.

#### IV.—RETOUR

Tandis que l'armée arabe galopait du côté de l'ouest, l'abbé et son interprète chevauchaient dans la direction de la mer. Cinq journées durant, ils cheminèrent par monts et par vaux. Enfin ils revirent le Chélif, gravirent le mont Doui et aperçurent dans le lointain Miliana occupé par les Français. "Il me semblait, dit M. Suchet rentrer en pays civilisé, je respirais plus librement, je n'étais plus qu'à une quarantaine de lieues d'Alger."

Un "douar" des Beni-zeg-zeg lui donna l'hospitalité la nuit suivante. Il y trouva plusieurs femmes, naguère prisonnières, que Mgr Dupuch avait confiées à ses soins pendant leur séjour à Alger et que le premier échange avait rendues à leurs tribus. Elles le reconnurent et se firent une fête de le revoir. L'une d'elles, entre autres, ne se possédait pas de joie; elle lui apporta ses deux fillettes et lui dit:

—Le "baba-el-kebir" en m'obtenant la

liberté, a sauvé la vie à mes deux enfants. Tu le vois, elles ne pouvaient pas se passer de leur mère.

Bientôt elle eut rassemblé tout le "douar" pour lui raconter de nouveau ce que l'évêque avait fait pour les captifs.

—Celui-là, ajoutait-elle en montrant l'abbé Suchet, celui-là était avec le "baba-el-kebir", c'est son "kalifat" (vicaire).

Il n'en fallut pas davantage pour que la reconnaissance de toutes ces mères fit



Ab-El-Kader

explosion; c'était à qui apporterait de la farine, de l'huile, de la viande pour lui préparer un bon repas. On tua un agneau, qu'une d'elles dépeça avec un yatagan; on lui offrit du lait, des crêpes et l'inévitable "couscous".

Toutes croyaient d'abord qu'il était prisonnier: "Sois tranquille, lui disaient-elles, ne te chagrine pas; tu as eu soin de nous, nous prendrons soin de toi, tu seras ici comme dans ta famille."

Le missionnaire s'arracha à grand'pei-

ne à ces touchantes démonstrations de sympathie et de gratitude.



Enfin, il arriva en vue des avant-postes français. Y pénétrer était chose délicate. Il était méconnaissable: sa longue barbe, son visage et ses mains brûlés par le soleil, sa soutane déchirée depuis le haut

au milieu de l'Atlas, sortant du camp ennemi; c'était pour eux un mystère.

—Mais d'où venez-vous donc? lui demanda le général.

—De chez Abd-el-Kader.

—Et tout seul?

—Oui, seul avec un interprète.

Le cercle des officiers avides de l'entendre s'épaississait à chaque instant et il avait fort à faire pour répondre à mille



### Musiciens Arabes.

jusqu'en bas, lui donnaient l'air d'un sauvage, d'un véritable Bédouin. Il attachait son mouchoir blanc au bout d'un bâton et l'agitait en l'air. On eut bientôt compris ses signaux, et il lui fut répondu qu'il pouvait s'approcher sans crainte... Le voilà auprès de la première sentinelle. Le général Baraguay d'Hilliers, prévenu, s'avancé avec son aide de camp. Comment dépeindre leur surprise? Un prêtre,

questions sur Abd-el-Kader et les autres importants personnages qu'il avait interviewés, sur son genre de vie au milieu des Arabes, sur les dangers qu'il avait courus, etc.

Après avoir pris une solide réfection, dont il avait grandement besoin, il dit au général qu'il était son prisonnier, mais que, s'il voulait lui rendre la liberté, il allait passer de nouveau à l'ennemi;

qu'avec son seul guide il arriverait plus sûrement à Blidah, qu'escorté par tout un peloton.

Et le voilà de nouveau en route. Cette fois il toucha au port... Hélas! souvent c'est à ce moment-là que l'on fait naufrage.

Laissons-le raconter lui-même les dernières émotions de son odyssée:

“Nous avions, dit-il, gravi le col de Mouzaïa, puis nous étions redescendus dans la plaine et nous approchions de Blidah; un quart de lieue à peine nous en séparait: mon interprète avait pris les devants pour prévenir de notre arrivée le général Bedeau qui commandait cette place; seul; avec mon guide je cheminais tout joyeux de toucher enfin au terme de mon voyage... Tout à coup six brigands arabes, armés jusqu'aux dents, s'élançant d'un ravin, se rangent en bataille devant nous et s'apprêtent à faire feu. Mon guide reste immobile de surprise et d'effroi;

pour moi, me voyant condamné à périr en vue d'un camp français, au moment où j'achevais une course jusque-là si heureuse, je me recommandai à Marie, et m'avançant hardiment vers les bandits: —Dieu vous garde d'une mauvaise action! leur criai-je. Cette simple apostrophe produit sur eux un effet stupéfiant. Ils ne l'ont pas plus tôt entendue qu'ils remettent leurs armes sous le bras et s'éloignent.”

Quelques instants après, l'abbé Suchet était dans l'église de Blidah, rendant grâces à Dieu de l'heureuse issue de la mission...

La semaine suivante, il embrassait, à Alger, le capitaine Morissot qui venait d'arriver à la tête de ses compagnons de captivité.

Et voilà, ce me semble, comment les missionnaires, comment les prêtres, peuvent être utiles en temps de guerre, mille fois plus utiles qu'en portant sac au dos.

## ANGELUS

Les gros boeufs, à pas lents, reviennent du labour,  
Les cornes vers le sol, les naseaux blancs d'écume  
Et leurs corps tout couverts d'une sueur qui fume  
Attestent qu'aux champs bruns ils ont passé le jour.

La campagne s'endort en un rêve d'amour,  
Les coteaux étagés se perdent dans la brume  
Et dans le grand ciel pur où l'astre d'or s'allume  
Les étoiles d'argent paraissent, tour à tour.

Triste, l'Angelus tinte au clocher du village,  
Et la femme et l'enfant, le vieux courbé par l'âge,  
Se signent doucement et pensent au bon Dieu;

L'aïeul se souvient, le front plissé, très sombre  
La femme s'extasie agenouillée dans l'ombre  
Et l'enfant lève au ciel son oeil limpide et bleu.

Henry CLAVERIE.



## Les Petites Inventions Utiles

— 0 —  
Ce que l'on peut faire avec des épingles à linge.

— 0 —  
Par A. Riou

LES ménagères soigneuses et économes ne doivent jamais négliger de réaliser dans leurs intérieurs le maximum de confort avec le minimum de dépenses, c'est sur ce principe fondamental que s'appuie la maîtresse de maison vraiment digne de ce nom ; or l'économie ne porte pas seulement sur les achats de grosse importance, elle doit s'exercer surtout dans les détails. Toute personne qui s'est intéressée même indirectement aux multiples besoins d'un ménage, reste absolument interloquée en considérant les sommes importantes représentées à la fin d'un mois par des achats taxés d'insignifiants sur le moment même et qui ne frappent pas l'oeil, parce qu'ils ne nécessitent que des débours variant entre 5 et 10 cents. Ce sont ces dépenses minimales répétées qui grèvent un budget, lorsque la ménagère n'y prend pas garde car de même que les petits ruisseaux forment les grandes rivières, les piécettes alignées représentent des dollars et par suite de lourdes charges auxquelles elle est tenue de faire face.

Il est donc absolument vrai de dire qu'il n'y a pas de petites économies et souvent l'ingéniosité aidant, on arrive par des moyens très simples à réaliser de véritables tours de force au point de vue installation. Le père de famille soucieux de son avenir et du bien-être de sa famille, trouvera dans les différents procédés que nous mettrons à sa portée, la satisfaction de se rendre utile, de s'éloigner du cabaret et tout en s'amusant, d'éviter certaines dépenses qui trop souvent répétées arriveraient à lui être préjudiciables.

Nous parlerons aujourd'hui des services que peut rendre une "épingle à linge" dont l'usage est courant dans tous les ménages même les plus pauvres. Tout le monde connaît ces pinces en bois à têtes rondes dont les ménagères se servent pour fixer sur les cordes, le linge ou les vêtements qui viennent de passer à la lessive. En dehors de cet usage particulier il est facile avec un tant soit peu d'adresse et surtout de bonne volonté, de les adopter à de nombreux usages domestiques qui ne

manqueront pas de rendre des services appréciables et surtout appréciés.

Disons tout d'abord que l'épingle ordinaire présente d'ordinaire un inconvénient. Si on veut forcer pour la placer sur un linge ou un vêtement trop épais, les deux branches s'écartent et l'une d'elle cède généralement à hauteur de la naissance de la fourche (fig. 1). Il est très simple de remédier à cet inconvénient avec un peu de patience. A l'aide d'un poinçon, percez la partie supérieure de l'épingle et faites courir dans les trous ainsi formés un léger fil de laiton (fig. 2), votre petit instrument sera dès lors à l'abri de tout accident et vous pourrez vous en servir indéfiniment.

Ce qui est encore beaucoup plus simple, c'est d'entourer la partie faible à l'aide d'un petit bracelet en fil de fer qui interdira tout écart anormal (fig. 3.) Il arrive aussi que par suite d'un long service l'épingle usée ne retient plus suffisamment l'objet qui lui est confié. Ne la jetez pas, contentez-vous d'inciser une de ses branches internes, à l'aide d'un canif, en formant des dents de scie (fig. 4) et de suite elle répondra aux besoins qui vous la font employer.

Entamons maintenant les différents moyens d'utilisation de l'épingle à linge qui n'est pas simplement une épingle, mais peut se plier à dix fonctions différentes.

Il arrive fréquemment que la ménagère éprouve des difficultés à nettoyer complètement la bouteille de lait au large goulot, dans laquelle la crème ou les matières grasses tendent toujours à se coaguler. Il lui sera facile d'avoir sous la main un petit instrument pour cet usage. Opérez une incision dans la tête de l'épingle (fig. 5) et placez-y une baguette autour de laquelle vous enroulerez un chiffon, vous

pourrez dès lors fouiller jusque dans les plus petits coins du vase et le rendre d'une propreté incomparable.

Voulez-vous un grattoir léger qui vous permettra de ramoner les profondeurs de votre fournaise ou d'enlever les impuretés collées sur vos châssis de fenêtre, sciez l'épingle de façon à diminuer les deux branches, entre les tronçons desquelles vous introduirez une petite plaque de fer blanc recourbé, le dessus d'une boîte à biscuits par exemple, fixez à l'aide de deux petits clous, (fig. 6) vous aurez une racle légère, commode, que vous pourrez emmancher à n'importe quelle baguette et qui vous rendra de précieux services.

Dans un campement, dans un cabinet de débarras, on hésite parfois à placer des porte manteaux, et on suspend volontiers son vêtement ou son chapeau à un clou qui risque de les déchirer, lorsqu'il est si simple de se fournir de patères à la fois élégantes et solides. La figure 7 indique assez le moyen de placer les épingles pour que nous insistions outre mesure.

Beaucoup de ménagères éprouvent des ennuis avec les couvercles de pots, de casseroles ou de marmites dépourvus des boutons qui permettent de les soulever lorsqu'ils sont placés à l'action de la chaleur. Dans ce cas encore, l'épingle est une précieuse auxiliaire, soit que vous la transformiez comme l'indique les figures 8 et 9. Dans tous les cas ce moyen vous permettra de continuer à employer un couvercle usagé et d'éviter ainsi un achat superflu.

Voulez-vous posséder un petit instrument très pratique pour enlever rapidement et proprement le carton qui recouvre votre bouteille de lait. Taillez une épingle comme vous l'indique la fig. 10, placez au centre un petit crochet aiguisé avec quelques coups de limes, et vous serez servi à

souhait. Plus de bouchons enfoncés, plus de lait perdu, plus de jets désagréables, plus de taches sur les vêtements et beaucoup plus de propreté.

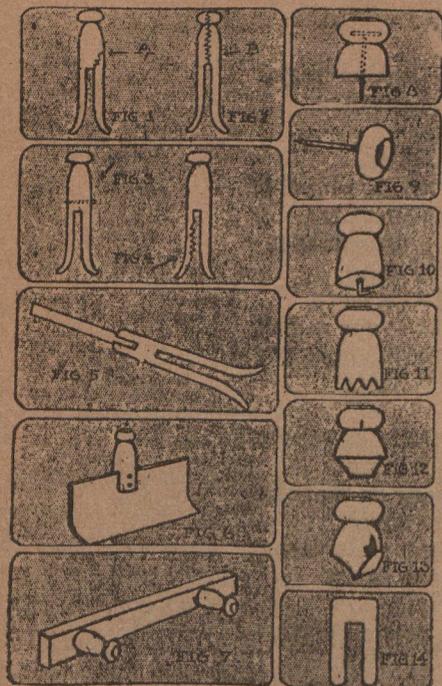
Pour nettoyer les lames de couteaux

11), saupoudrez les intervalles d'une poudre spéciale ou simplement de cendre fine, et passez dans ces encoches la lame de vos couteaux, elle sortira nette et polie comme au premier jour.

Vous pourrez aussi confectionner des bouchons à la fois solides et élégants pour les flacons dont vous vous servez à table (fig. 12), ou vous servir de l'épingle comme moyen très pratique de nettoyage des glaces et des miroirs. Il arrive souvent que l'on ne peut qu'avec beaucoup de mal faire passer le linge dans les angles de certaines glaces, taillez la tête de l'épingle en biseau (fig. 13) et il ne vous restera plus qu'à y appliquer un chiffon formant tampon pour que vous puissiez le faire pénétrer dans les plus petits recoins.

Enfin, y a-t-il une chose plus désagréable que de voir à chaque instant se fermer la partition reliée placée sur son pupitre de piano. On est obligé de quitter le clavier pour remettre à sa place le feuillet rebelle, et l'exécution en souffre d'autant plus que l'exécutant devient nerveux et agacé. Confectionnez avec une épingle un petit instrument comme l'indique la figure 14, et vous supprimerez du coup tous ces inconvénients.

Je livre ces différentes petites méthodes à l'appréciation des ménagères soigneuses et je conclus en disant que le vieux proverbe restera éternellement vrai. "On a souvent besoin d'un plus petit que soi."



noircies par le contact des fruits ou des acides, on ne possède pas toujours un cuir ou un feutre qui soit spécialement destiné à cet usage. Il est très facile d'obvier à cet inconvénient, échancrez la tête d'une épingle comme l'indique le dessin, (fig.





## L'ATELIER DE NAZARETH

### LE PETIT JESUS TRAVAILLE

Ce jour-là, Joseph cherchant de l'ouvrage,  
 Jésus restait seul dans l'humble atelier  
 Il était alors en apprentissage,  
 Avait sur sa robe un grand tablier . . .  
 Il fouilla longtemps dans un tas de planches  
 Que le charpentier avait dans un coin;  
 Il en choisit deux parmi les plus blanches  
 Et les rabota, longtemps, avec soin.  
 Mais la tendre voix de la Vierge mère  
 Lui dit: "Mon Jésus que faites-vous donc?  
 Sans doute un travail pour votre vieux père?"  
 Le petit Jésus lui répondit: "Non."

Ces morceaux de bois qu'il taille et rabote,  
 Il mit bien longtemps à les aplanir;  
 Prenant un marteau, lourd pour sa menotte,  
 Il chercha des clous pour les réunir.  
 C'était pour son jeune âge une rude tâche:  
 Il avait cinq ans depuis quatre mois.  
 Pourtant il cognait sans relâche,  
 Tapant bien souvent sur ses petits doigts.  
 Et la Vierge dit, pleine de tendresse:  
 "Mais, mon cher trésor, que faites-vous donc?  
 Sans doute un joujou pour quelque pauvresse?"  
 Le petit Jésus lui répondit: "Non".

Enfin l'apprenti céleste s'arrête  
 En laissant tomber ses bras accablés.  
 —Le soleil d'avril tombant sur sa tête  
 Transmet en or ses cheveux bouclés—  
 Las, il s'étendit pour faire son somme,  
 Sur l'objet de bois si mystérieux . . .  
 Et le Fils de Dieu, comme un petit homme,  
 Au bout d'un instant ferma ses beaux yeux;  
 Et lorsque Marie, avec grand mystère,  
 Vint pour lui parler encore une fois,  
 Parmi les copeaux qui jonchaient la terre,  
 Le petit Jésus dormait . . . sur sa croix!

THEODORE BOTREL.





## Dans le Monde des Chenilles et des Papillons

### Les fabricants de Bonbonnières

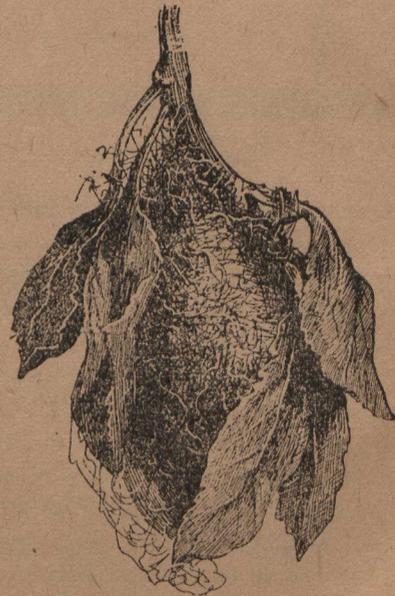
**A**U moment où les chenilles vont se transformer en chrysalides, la plupart d'entre elles se fabriquent avec de la soie une demeure absolument close, une véritable bonbonnière qui porte le nom de cocon.

Un grand nombre d'espèces s'entourent de cocons soyeux, formés de fils de soie continus et entrelacés, réunis par une matière gommeuse qui les incruste plus ou moins et qui peut être enlevée ou par l'eau chaude (Ver à soie du mûrier,) ou par des lessives alcalines, ce qui constitue un "décreusage" (Ver à soie de l'Ailante).

Le rôle du cocon est de s'opposer en partie à la trop rapide évaporation de la chrysalide, pouvant amener sa mort soit par dessèchement, soit par refroidissement. Ces cocons sont fermés aux deux bouts et dévidable en soie grège. Les chrysalides, contenues dans les cocons épais et résistants, ont à la tête une petite vésicule sécrétant un liquide qui détruit la gomme d'incrustation du cocon à l'un

de ses pôles, par où sortira le papillon en perçant le cocon.

Les fils sont décollés et écartés par les efforts de l'insecte, qui se fraye une issue



Cocon de *Saturnia cecropia*.

à travers leur entrecroisement, absolument comme un enfant qui passe dans une haie.

Chez d'autres espèces, les cocons, très



**Bombyx: papillon, Ver à soie, cocon et chrysalide.**

soyeux aussi parfois, sont trop incrustés pour que le papillon puisse les percer à un pôle pour sortir; aussi la chenille fait elle-même préalablement une ouverture. Les fils se contournent en masse à l'orifice, en une sorte d'entonnoir disposé de façon que les brins s'opposent à l'introduction par le dehors de corps étrangers ou d'insectes ennemis, mais s'affaissent au contraire contre la paroi, quand la tête du papillon les pousse de dedans en dehors. C'est l'inverse de la nasse à poissons. On voit très bien les chenilles qui filent cette sorte de cocon, se retournant constam-

ment d'un bout à l'autre, quand elles replient le fil en nasse, toujours sans le casser.

Un assez grand nombre de chenilles velues fortifient leurs cocons très légers avec des poils qu'elles arrachent ou qu'elles coupent avec leurs mandibules. Il y a des cocons dont la soie est tellement incrustée, que l'enveloppe d'un gris jaunâtre ressemble à un papier ou un carton.

Beaucoup de chenilles, n'ayant pas assez de matière soyeuse pour s'envelopper de cocons, même en y mêlant leurs poils, ajoutent à leur entourage des matières étrangères, par exemple des feuilles.

La chenille de "l'Harpya Milhauseri" façonne sur le tronc des hêtres, avec des râclures d'écorces agglutinées par une salive qui est une vraie colle forte, des coques très dures qui ressemblent tout à fait à des loupes ligneuses de l'écorce et



**Saturnie cynthia: chenille, cocon entouré d'une feuille, papillon.**

qui sont attachées si solidement qu'il faut couper l'écorce au-dessous et emporter la coque avec le lambeau d'écorce, si l'on veut obtenir une chrysalide intacte.

**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—  
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.  
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

La forme des cocons est aussi diversifiée que la nature de leur tissu. Il en est de toutes les formes; il en est de recourbés. Ceux de beaucoup de "Zygènes" sont en fuseau allongé et accolés aux tiges des plantes dans toute leur longueur.

Dans beaucoup de races du Ver à soie du mûrier, les cocons des chrysalides femelles sont plus gros que ceux des mâles, et ces derniers sont souvent étranglés au milieu; mais ce caractère n'est pas général.

Beaucoup de cocons pris dans les plus soyeux ont, extérieurement au cocon principal, une première enveloppe d'attache de fils lâches et confus: telle est la "bave" des cocons des Vers à soie, dont les premières couches floconneuses sont la "bourre", qu'on enlève à la main avant d'opérer la filature.

Il y a des cocons qui ont deux robes ou deux couches de soie bien distinctes par la finesse et parfois de teinte un peu différente.

Enfin les cocons offrent parfois des moyens supplémentaires d'attache. Dans les Indes, le cocon de "l'*Attacus myletta*" est suspendu aux branches des jujubiers ou des chênes dans les régions montagneuses, au moyen d'un long fil à demi résineux et terminé par une forte boucle cor-

née qui entoure la branche; aussi ces cocons se balancent aux branches et souvent on les gaule car leur soie, dite "tussah" ou "tussor", donne des étoffes très solides



**Paon de nuit: cocon et papillon.**

et s'emploie beaucoup mêlée au coton ou à la soie ordinaire.

D'autres cocons fermés ont également un fil d'attache, constitué par un simple ruban de soie aplati, collé à une feuille.



**ABONNEZ - VOUS**  
 — A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES**

**La Revue Populaire,  
Département des Patrons,  
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .



## A PROPOS DE PAQUES

— 0 —



A fête où les temps de Pâques ont fourni ces expressions souvent peu comprises :

**Agneau pascal.** C'est l'agneau que les juifs doivent immoler et manger pour leur Pâque, tel que prescrit par la loi de Moïse.

**Lune pascalle.** C'est la lune de mars qui seule règle partout la fête chrétienne de Pâques.

**Communion pascalle, devoir pascal.** C'est la communion que selon les commandements de l'église, tout chrétien doit faire au temps de Pâques.

**Temps pascal.** Ce sont les jours depuis Pâques jusqu'à la veille incluse de la Trinité pendant lesquels l'église célèbre la résurrection de N.-S. Jésus-Christ.

**Cierge pascal.** C'est un grand cierge béni au samedi saint et exposé alors au milieu du chœur, jusqu'à la veille de la Trinité.

**Epître pascalle.** C'était autrefois la lettre annonçant aux évêques l'époque à laquelle on devait célébrer la fête de Pâques.

**Canon pascal.** C'est le tableau liturgique des fêtes mobiles dépendantes de la date de Pâques.

**Cycle pascal.** C'est une période de 532 ans, (28, cycle solaire  $\times$  19, cycle lunaire au nombre d'or). Aux deux années de cette période tout est aux mêmes points absolus, temps, astronomie, jours, fêtes, etc. 1910 est le cycle pascal des années chrétiennes 1378, 886, 314 et avant J.-Ch. 218, 750, etc.

Les dictons de Pâques sont :

Entre Pâques et la Pentecôte, le dessert est une croûte (difficulté de se procurer des fruits frais).

A Pâques, on s'en passe, à la Pentecôte, non quoiqu'il coûte.—(Vêtements d'été).

Il faut faire carême prenant avec sa femme et Pâques avec son curé. (S'amuser au carnaval, mais faire ses dévotions à Pâques).

Tarde qui tarde, en avril aura Pâques.—(Pâques ne peut arriver après avril "en calendrier grégorien", comme chez les Juifs, tandis que cette année, il arrive chez les Grecs et chez les Russes "au calendrier julien", à la date de notre 1er mai.)

Fais une dette payable à Pâques, et tu trouveras le carême court. (Le délai d'une dette à payer expire toujours trop vite).

# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Eidi-Propriétaires,

**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Se faire poissonnier la veille de Pâques. (S'engager dans une affaire quand il n'y a plus rien à espérer, faire un travail à contre-temps).

Se faire brave comme un jour de Pâques. (Se parer et s'habiller comme on le fait un jour de grande fête.)

Long comme d'ici à Pâques. (Temps et semaines de carême, d'aveux, de jeûne et abstinence; délai des promesses.)

On peut écrire et lire indifféremment,

qu'il soit adjectif, ou substantif nom propre: "Paschal", français réel ayant pour origine, Paschalis latin, et Pascha, hébreu, d'où le mot "Pasques"; tout comme "Pascal", aussi français moderne que Pâques. En toute langue ou en tout langage, l'usage et la coutume font plus loi que la raison. Ainsi, on ne dit plus la comté, la carosse, etc., mais l'on dit aujourd'hui la dynamo, une automobile, etc.

### PILATE

"Non, cet homme n'est pas l'ambitieux sectaire  
Que m'avait dénoncé Caïphe. Il porte en lui  
"Je ne sais quoi de grand qui rayonne et qui luit  
"En auréole autour de son visage austère.

"Moi même, j'ai voulu l'interroger trois fois:  
"Il répondait les bras liés sur la poitrine.  
"Je n'ai rien relevé d'impur en sa doctrine,  
"Ni dans ses actes rien qui soit contraire aux lois.

"Pendant qu'il me parlait de sa voix grave et lente,  
"Il me semblait qu'un voile obscur se déchirait  
"Et que la salle du prétoire s'éclairait  
"Autour de lui d'une lumière étincelante.

"Cet homme est innocent. Mais il a contre lui,  
"Les prêtres qu'il cinglait de sa parole rude  
"Et ce peuple abruti, mûr pour la servitude,  
"Que quelque dieu sans doute à sa perte conduit.

"J'ai fait ce que j'ai pu pour le sauver. La meute  
"Aboie et veut du sang. Que faire?... Barrabas!  
"Ils veulent Barrabas. Je ne puis pourtant pas,  
"Pour cet homme, encourir les risques d'une émeute.

"J'ai la garde avant tout des intérêts romains.  
"Mon devoir est tracé par les ordres du prince;  
"Maintenir à tout prix la paix de la province.  
"... Qu'on leur livre Jésus! Je m'en lave les mains!

Il se fit apporter un vase d'eau lustrale.  
"Que retombe sur vous la mort de l'innocent!"  
Dit-il. Mais tout à coup Pilate devint pâle  
Et recula. Ses doigts étaient rouges de sang.

Armand MASSON.

LA PREMIERE TRAVERSEE

## IMPRESSIONS DE VOYAGE

Par A. Riou

**V**OYAGER, éprouver le petit frisson causé par la pensée de l'inconnu, voir encore, toujours, des choses ignorées, se griser au contact de la Nature, se sentir envahi par l'ivresse des beaux ciels étrangers, n'est-ce pas le rêve que beaucoup d'entre nous caressent secrètement. Hélas combien ne peuvent-ils que jeter un coup d'œil d'envie sur les favorisés de la fortune qui lorsque cela leur plaît, mettent à exécution ce désir qui toujours restera pour eux l'inaccessible chimère.

Car lorsque je dis "voyage", je n'entends pas parler de quelques milles rapidement enlevés à l'intérieur de ces cages modernes dénommées "chemin de fer". De ces courses hâtives nécessitées par les exigences de la vie, les affaires, les intérêts particuliers. Là ne réside pas pour moi, le véritable charme. L'esprit préoccupé par une idée fixe qui l'obsède, l'envahit, le pénètre, n'est pas dans les conditions voulues pour jouir du réel bonheur tel qu'on le conçoit. L'idée ou plutôt la hantise du résultat à obtenir paralyse les moyens, fausse l'imagination, en un mot supprime nettement le principal attrait du voyageur.

A mon avis, le rêve consiste à partir sans soucis, avec le seul désir de voir, de se distraire et de s'instruire, d'être débarassé des ennuis matériels, d'avoir longtemps à l'avance prévu les dépenses à ef-

fectuer et de savoir qu'on est prêt à y faire face d'une façon très large, en un mot, d'être tout entier au captivant plaisir du trajet, et tout prêt à en noter et en analyser les multiples incidents.

Dans ces conditions en effet, c'est une vie nouvelle qui commence, toute faite d'imprévu, d'incidents parfois comiques, souvent attendrissants. C'est l'inconnu avec son charme troublant, ses heures exquises, ses visions merveilleuses, c'est le "pas encore vu", qui vous prend, et vous fait pour un temps oublier les exigences de la vie coutumière, le continuel piétinement dans l'espace restreint des journalières occupations.

Celui qui n'a pas ressenti ces multiples impressions, dont le cœur n'a jamais battu à l'appréhension du départ, n'a pas encore complètement vécu. Il y a dans son existence une lacune à combler, et lorsqu'il aura goûté de cette joie, de ce bonheur qui s'exhale d'un long voyage entrevu, il se souviendra toujours avec plaisir de ces moments exquis qui précèdent, accompagnent et suivent le voyageur au cours d'une exploration dans des contrées inconnues.

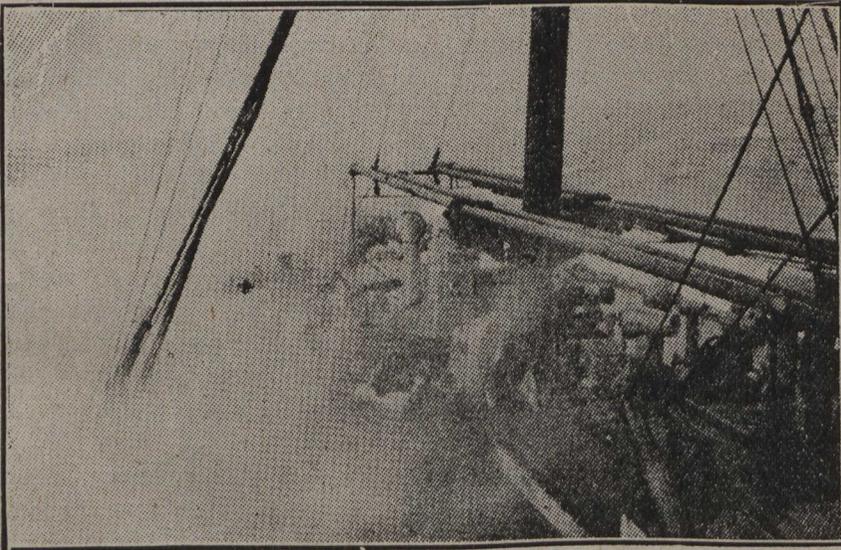
Question de tempérament, diront quelques-uns, tout le monde n'aime pas voyager? On est si bien chez soi, diront les autres, à quoi bon chercher ailleurs? Mais dira un troisième, ne comptez-vous pour rien les dangers à courir, et le récit des

terribles catastrophes maritimes n'est-il pas fait pour refroidir sérieusement votre enthousiasme de globe-trotter?

A ceux-là je répondrai : lo Tout le monde aime voyager, parce que le propre de l'homme a toujours été de chercher à savoir, à connaître, et que la curiosité aussi vieille que le monde, a été un des premiers sentiments de notre mère Eve et de notre père Adam. En second lieu aux sybarites qui ne peuvent se décider à quitter

du petit frisson est absolument ancré dans le cœur de l'homme et que l'idée d'un danger à courir, doublera la saveur de ses sensations.

D'ailleurs, ce qui vient à l'appui de cette thèse, n'est-ce pas le réel plaisir qu'éprouvent toujours dans cet ordre d'idée, ceux-là même dont la vive s'est passée à parcourir le globe. Il faut avouer que les sensations ressenties doivent être d'une nature bien spéciale, bien prenante, pour



En pleine tempête.

leur "home", je dirai qu'ils jouiront doublement de la quiétude et du repos, lorsqu'ils en auront été privés et qu'on ne goûte véritablement la douceur du foyer qu'en étant à même d'établir un parallèle et d'avoir un terme de comparaison, j'ajouterai que celui qui ne s'est jamais absenté ne peut concevoir les joies du retour, enfin que les fameuses catastrophes dont on brandit le spectre à nos yeux, ne sont encore qu'un piment de plus pour le voyageur, tant il est vrai que l'éternel attrait

n'avoir pu pendant des années émousser la sensibilité des professionnels.

Je ne m'attarderai pas plus longtemps sur ce sujet qui fournirait matière à trop nombreuses controverses, j'essaierai simplement dans cet article trop court à mon gré, de faire passer dans l'esprit des lecteurs de la "Revue Populaire", un peu de la sincère émotion que j'ai ressentie lors de ma première traversée, et qui sait peut-être à déterminer chez eux le désir de les partager.

21 Mai....

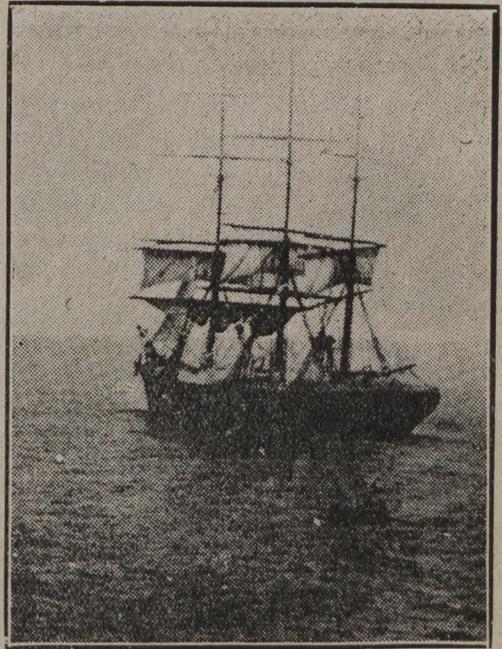
Mes malles sont enfin bouclées, mes valises soigneusement arrimées dans un coin de ma chambre n'attendent que l'arrivée du commissionnaire, moi-même en complet de voyage, coiffé de la casquette de touriste, j'arpente fiévreusement les quelques pieds carrés de mon appartement. Songez donc que demain dans l'après-midi je m'embarque sur un des gros vapeurs de la Compagnie Transatlantique et que je vais effectuer mon premier voyage sérieux vers un continent inconnu.

L'avoueraï-je, je suis fiévreux, anxieux aussi, mais d'une anxiété qui n'a rien de douloureux loin de là, je souhaiterais voir les heures s'envoler plus vite et c'est un mouvement machinal qui me fait consulter ma montre toutes les cinq minutes. Je m'efforce à songer si je n'ai rien omis, si tout est au complet dans mes malles. Non à la vérité rien ne me manque, pas même mon inséparable Kodak et ma jumelle marine. Mon sac à main est bourré d'indicateurs, d'horaires, de journaux, mon livre d'adresses est à sa place dans ma poche, mon portefeuille bien garni de chèques et de lettres de crédit. Je sors prendre l'air du Havre...

22 Mai, 7 heures matin.

J'ai mal dormi, je suis pressé de voir arriver le moment tant attendu, aussi je suis sur pieds de bonne heure. Dans un instant on viendra chercher mes malles et j'irai moi-même prendre possession de ma cabine. "La Touraine" est à quai, je l'ai aperçue hier, on entasse dans les cales une montagne de colis. Ce n'est pas un navire, c'est un gouffre dans lequel s'amoncellent les choses les plus hétéroclites, il ne semble d'ailleurs nullement s'en soucier et il m'a

paru hier être de taille à supporter sans broncher ces masses considérables. Je vais dans quelques instants prendre contact avec la vie de bord, cette vie maritime dont j'ai lu tant de descriptions. Croiriez-vous que je ressens un certain orgueil en songeant que je vais à mon tour voguer vers des terres éloignées? Il me semble que sur la rue les gens me considèrent avec envie, se touchent le coude et se chuchotent :



Un voilier en pleine mer.

"Vous voyez ce jeune homme, il part ce soir pour l'Amérique." C'est bien puéril, n'est-ce pas, et cependant cette impression est nettement celle que je ressens.

Enfin le temps s'écoule, je vais descendre à la table d'hôte de l'hôtel, ce soir je ferai mon premier repas à bord du paquebot.

23 mai (à bord) 10 h. matin.

Ce matin je me suis réveillé en pleine

mer, doucement bercé dans la couchette de ma cabine, et après avois humé sur le pont l'air frais de la mer, et m'être restauré par un substantiel déjeuner, je me suis installé dans la bibliothèque devant mon journal de voyage, décidé à analyser les impressions ressenties depuis mon embarquement. Je vous avoue que c'est une tâche un peu difficile tellement les idées surgissent en foule à mon esprit, il me faut d'abord commencer par y opérer un classement rigoureux et reprendre les choses où je les ai laissées hier.

A 3 heures de l'après-midi, j'ai gravi la passerelle d'embarquement de la " Touraine " et j'ai pris possession de ma cabine fort confortable d'ailleurs. Aidé par un garçon j'ai eu tôt fait de ranger tous mes colis dans ma petite chambre toute blanche, qui a pris immédiatement à mes yeux une allure familière et intime, puis après avoir soigneusement repéré le No inscrit sur la porte et noté la rue dans laquelle elle est située je me suis rendu sur le pont pour assister à l'appareillage.

Le départ d'un paquebot est un spectacle inoubliable pour celui qui peut le contempler froidement et qui n'a d'autre souci que de voir et de se renseigner. Une foule de gens montent et descendent les passerelles, parmi lesquels on distingue de suite les initiés, les habitués du voyage. D'autres au contraire semblent perdus au milieu de la foule, ont une physionomie spéciale sur laquelle se peint l'ahurissement, l'angoisse, les uns courent affolés d'un point à un autre, quémangent des renseignements, se trompent, se perdent, et tout essoufflés se retrouvent après une heure de marche à leur point de départ.

Les émigrants surtout, troupeau lamentable que des marins conduisent, offrent un pitoyable spectacle, dans le brouhaha

inhérent au départ. Partout on travaille ferme, chacun se multiplie pour répondre aux demandes des passagers. Le pont est envahi par des étrangers qui viennent serrer une dernière fois la main à des parents, à des amis.

Enfin un coup de sifflet strident retentit, et toutes les personnes étrangères au navire regagnent le quai d'embarquement, les panneaux soigneusement calfeutrés se ferment sur les cales bondées, la passerelle est hissée à bord, le dernier lien qui m'unit à la terre de France a disparu. Sur l'appontement, la foule s'entasse, les mouchoirs s'agitent, les chapeaux se soulèvent, les mains esquissent le dernier geste d'adieu, bien des yeux se mouillent, bien des sanglots gonflent des poitrines... La sirène mugit, les remorqueurs sont à leur poste, un bouillonnement se produit, une trépidation ébranle les flancs du colosse, et tout doucement, sans secousse "La Touraine" s'éloigne du bord, prend le milieu du bassin et lentement se met en marche vers la jetée.

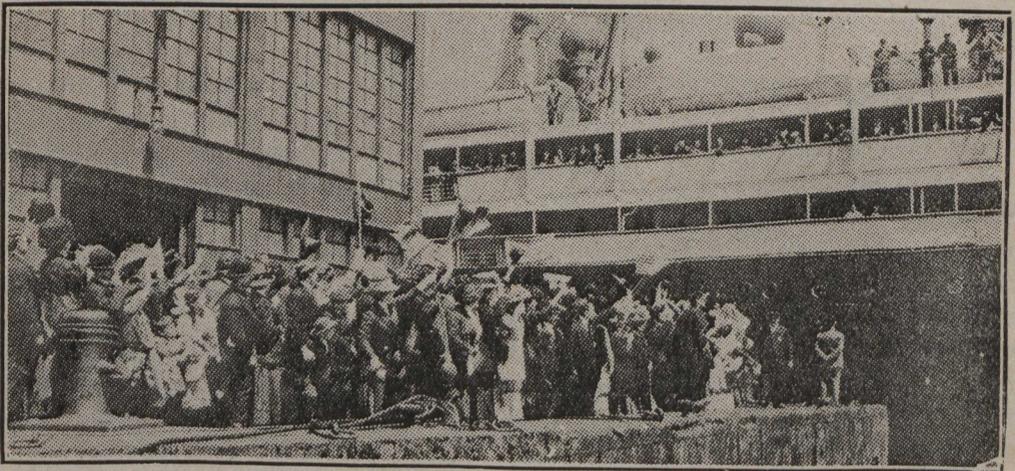
Là-bas sur le quai les mouchoirs s'agitent encore, mais peu à peu cette masse de gens deviept plus confuse, on ne perçoit plus que de légers petits points blancs qui diminuent graduellement, s'estompent, et enfin se fondent dans la grisaille ambiante. Le navire s'éloigne toujours, traverse des docks, quelques derniers coups de chapeaux le saluent au passage et bientôt devant lui l'horizon s'élargit, les jetées sont franchies, le pilote se retire, les machines se mettent en mouvement, les hélices se vrillent dans la vague et léger comme l'oiseau, la "Touraine" met le cap sur le nouveau Continent.

Maintenant, c'est bien fini, le voyage est commencé, aussi tout change à bord. Le pont tout à l'heure noir de monde est

presque désert. Chacun procède à son installation, gagne la classe qui lui est affectée, prend contact avec la "ville flottante" en un mot s'installe pour passer le plus confortablement possible les quelques jours de la traversée. Peu à peu on se resaisit, on se met à l'aise, les rocking-chair font leur apparition et les dames s'installent commodément dans leurs fauteuils, tandis que les garçons se précipitent et servent à chacun ce qu'il désire.

Dans le lointain les côtes se fondent peu à peu, prennent des tonalités plus neu-

prouve le plus grand charme à converser. Les relations se font vite ici; dans la promiscuité continuelle, tout vous rapproche, instinctivement on se serre les uns près des autres, un mot, un geste suffit pour déclancher l'étincelle qui fera naître les relations agréables. On se frôle continuellement, on se salue, on se sourit, on cause, et de suite on devient inséparables. C'est charmant, Il y a qu'un revers à la médaille, c'est qu'il faudra se quitter trop tôt! Qu'importe, profitons des bons moments.



Sur le quai d'embarquement.

tres, s'effacent en grisailles, prennent un aspect vaporeux et bientôt disparaissent confondues avec la ligne d'horizon, nous sommes entre le ciel et l'eau.

25 Mai.

Les journées s'écoulent avec une rapidité vertigineuse! Vraiment la vie à bord d'un paquebot est bien la plus agréable que l'on puisse rêver. De seul que j'étais, je suis devenu le camarade de plusieurs personnes charmantes, avec lesquelles j'é-

Mes deux nouveaux amis sont des Américains, donc les soeurs n'ont pas tardé à se lier avec de jeunes françaises, aussi formons-nous maintenant un groupe joyeux, dont toutes les idées se tendent vers un but unique "s'amuser" et passer le plus gaiement possible les quelques jours qui nous séparent du nouveau Continent. Or je vous jure que le programme est bien rempli. Après les parties de croquet sur le pont promenade, ce sont les rires inextinguibles du "pillow-fight", joute à laquelle prennent part la catégorie des gens

dits "sérieux", qui à l'user deviennent plus fous que nous-même. Il faut les voir à cheval sur le mat roulant, poussant devant eux un oreiller, graves, solennels, jusqu'au moment où se produit l'inévitable culbute. Puis les longues causeries devant la mer, bercés par le léger rouler du bateau, le thé servi aux accents de l'orchestre du bord, les soirées organisées au salon, enfin tout ce qui peut constituer les passe-temps les plus agréables de la vie maritime.

J'appréhendais un peu la monotonie de ces journées de bateau et j'arrive à regretter qu'elles ne se prolongent davantage.

26 Mai.

J'ai été réveillé cette nuit par un fracas épouvantable. Tout dansait autour de moi, et les menus objets placés sur les étagères de ma cabine exécutaient une effroyable sarabande. Moi-même je me sentais secoué, ballotté, et j'avais peine à me tenir dans ma couchette à laquelle je me cramponnais désespérément. Dans tout le navire on entendait un bruit de portes qui claquaient, d'objets qui roulaient à terre, de craquements lugubres, j'ai eu peur et je me suis levé tant bien que mal, m'acrochant aux cloisons de ma cabine transformée en nacelle.

Par les hublots je percevais des montagnes d'eau qui se ruaient à l'assaut de notre pauvre "Touraine". A chaque coup de belier de cette masse liquide, elle tremblait jusque dans le fond des cales, heureusement le jour se levait, et tant bien que mal je pus gagner le salon. D'autres personnes y étaient déjà, mais en quel piteux état! des dames allongées sur les canapés, pâles, défaites, gémissantes, étaient en proie à l'horrible mal de mer,

les femmes de chambre se multipliaient, couraient, servant du thé, du champagne et de la citronnade. On ne riait plus à bord, il avait suffi à l'océan de froncer un peu les sourcils, d'esquisser un mouvement de colère, pour arrêter net l'entrain des jours passés. Jaloux sans doute il lui avait pris envie de nous donner un concert suivi d'un bal de sa façon, et Dieu sait s'il s'entend à faire danser les gens!

La tempête s'étant peu à peu calmée, j'ai été autorisé à monter sur le pont ruisselant d'eau. Malgré les embruns qui me fouettaient le visage, j'ai pu assister à la fin de ce que les marins appellent "un coup de temps". Jamais spectacle pareil ne s'était offert à ma vue, et des années s'écouleront avant que je puisse oublier la beauté sauvage, le décor grandiose et majestueux de la mer en furie. Les lames balayaient l'avant de l'énorme bateau qui sautait comme un fêtu de paille sur l'océan immense. C'était bien la lutte du géant contre le pygmée et cependant l'infiniment petit résistait aux efforts du monstre et semblait se jouer de ses efforts.

Vers 10 heures du matin tout mauvais temps avait disparu; le soleil séchait l'humidité du pont et des cordages, les chaises longues faisaient leur apparition, et quelques figures blêmes et défaites se montraient aux portes des "roufs", avides de respirer un peu d'air pur et de se laisser caresser par la brise matinale.

La journée a été plus calme mais elle s'est ressentie un peu de l'avatar de la nuit, toutefois, le ciel bleu aidant, les mines ont repris une expression plus joyeuse, les plaisanteries ont succédé aux lamentations, et la vieille gaité gauloise a repris le dessus, d'ailleurs la "Touraine" c'est la France, et on l'a assez répété: "Tout en France ne finit-il pas par des chansons."

30 Mai.

J'ai interrompu pendant quelques jours la rédaction de mon journal de bord, nous avons tous été tellement occupés par l'organisation d'un concert au profit de l'"oeuvre des enfants de la mer", que je n'ai pu trouver le moyen de m'isoler pour ajouter quelques pages à mon carnet. Heureusement aujourd'hui on se repose.

La fête a eu lieu hier et tout le monde a été enchanté de cette soirée. Je ne la dépeindrai pas ici, qu'il suffise de savoir que chacun s'est employé de son mieux et qu'à défaut de grands artistes, on a eu du moins des amateurs faisant preuve de courage et de bonne volonté. Comme bien on pense chacun aujourd'hui discute et commente le programme, mais ce qui nous ravit c'est que tout le monde est satisfait et heureux.

Le commandant nous a annoncé que vers 2 heures nous verrions la côte et que vers 5 heures nous arriverions à l'embouchure du St-Laurent, aussi je ne quitterai pas le pont de l'après-midi et je me prépare à saluer cette terre d'Amérique, que je brûle de connaître et qui depuis si longtemps hante ma pensée et mes rêves.

3 heures.

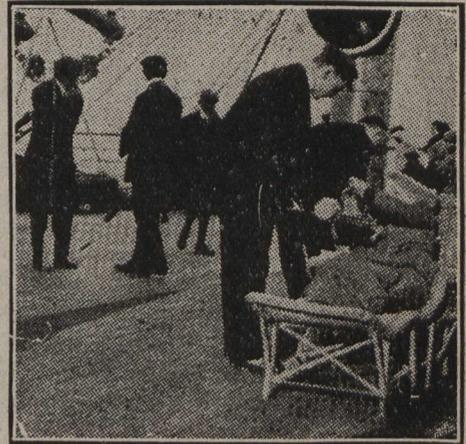
Le pont présente un aspect curieux, tous les passagers se groupent le long des bastingages la lorgnette à la main, nous sommes en vue des Côtes. Elles se profilent dans le lointain encore embrumées, mais cependant visibles à l'œil. Le navire, comme le bon cheval qui sent l'écurie, semble redoubler d'effort. L'étrave fend la lame avec énergie, dans quelques heures nous serons à l'embouchure du fleuve et nous prendrons contact avec le Canada, la vieil-

la terre française peuplée de souvenirs bien chers à nos cœurs.

Déjà on sent que chacun fait ses préparatifs de départ, cependant, bien que joyeux de mettre le pied sur la terre ferme, on éprouve malgré soi un regret lancinant à se séparer de ce bateau sur lequel viennent de s'écouler tant de joyeuses journées.

31 mai, 8 heures.

Depuis deux heures déjà je suis debout, mes malles de cabine sont bouclées, le navire a stoppé pour permettre à la "san-



Sur le pont.

(santé) de pratiquer sa visite habituelle. A droite et à gauche du fleuve immense s'étalent des rives verdoyantes, piquées çà et là de clochers sveltes et légers qui rappellent ceux de Normandie ou de Bretagne. Des fermes blanches apparaissent cachées dans la verdure et des forêts combes jettent une tache d'ombre sur les champs immenses qui s'étendent jusqu'à l'horizon.

"La Touraine" a repris sa route vers

Québec. Les passagers ont revêtu des costumes de ville, la correction se fait jour, on se sent plus guindé, on s'aborde moins facilement, l'heure de la séparation va sonner. Des cartes s'échangent, des adresses se griffonnent hâtivement sur les calepins, on se promet mutuellement de longues correspondances, on se serre encore les mains, et dans quelques jours on se sera oublié.

Les valises font leur apparition sur le pont, chacun entasse près de soi ses colis tout prêts pour le débarquement, l'équi-

page prépare à grand bruit l'attirail de l'accostage, la première partie du voyage s'achève.

Déjà la sirène a jeté son long cri d'appel et brusquement surgit à nos yeux la montagne sur laquelle s'étage la ville de Québec. Nous entrons dans le port, encore une fois s'échangent les adieux, les "au revoir"; des mains se serrent, quelques prunelles se mouillent et on se dirige vers la passerelle pendant que sous les rayons dorés du soleil s'irisent les tourelles pointues du Château Frontenac.

#### AVRIL

Le ciel est d'un azur si pur qu'il en est blanc,  
C'est Avril qui revient, Avril doux et trop lent,  
Et qui pour émouvoir la torpeur de la terre  
Lui tire du soleil des flèches de lumière,  
C'est le dimanche où les mains portent des rameaux,  
Que le prêtre bénit avec de divins mots,  
Et c'est là-bas encore, au clocher de Saint-Jacques,  
La musique de bronze à l'aube annonçant: Pâques!  
Et chaque église avec sa chanson répondant,  
L'une en priant, l'autre en pleurant, l'autre en grondant,—  
Dont la plus belle vient de Saint-Louis-de-France.  
(Honni soit le curé jaloux qui mal y pense!)

Avril, toi qu'a chanté jadis Rémi Belleau,  
Le plus clair de ta gloire est encore de l'eau!  
La neige fond, et le printemps frileux frissonne,  
Quand à Paris déjà le marronnier bourgeonne,  
Mais je ne t'en veux pas: c'est la faute au bon Dieu  
Qui retarde les pas du soleil dans le bleu,  
Aux mois fleuris, Avril, tu préparer la terre,  
Et ta venue est douce au cœur du solitaire,  
Tu prolonges les soirs de rêves, et tu mets  
Des étoiles là-haut plus qu'il n'en fût jamais;  
Tu rends le jour léger et transparent l'espace,—  
Et l'on regarde en soi l'espérance qui passe...

Albert LOZEAU.



# NOCES SANGLANTES

L'INFLUENCE NEFASTE D'UNE

JOLIE FEMME

Par Le Chercheur



**C**ERTAINES destinées sont étranges et peuvent fournir un extraordinaire aliment à la superstition; qui n'a pas entendu parler de "mauvais œil", de "sorts jetés" de personnes "portant malheur"? Ce sont des croyances si bien enracinées dans l'esprit de quantité de gens que les raisonnements les plus logiques et les preuves contraires les plus convaincantes auraient beaucoup de peine à les extirper.

Parmi les évènements de nature à troubler profondément le cerveau humain, on peut citer en bonne place le mariage du Prince Amédée, duc d'Aoste et de la princesse Marie del Pozzo della Cisterna, qui eut lieu en 1867.

A ce mariage, célébré avec une pompe vraiment royale, assistait la comtesse de Castiglione, femme d'une grande beauté mais le sachant très bien car, elle-même se prétendait modestement "la plus belle femme de son siècle".

Elle était, il est vrai, fort jolie, car en 1855, lorsqu'elle parut aux Tuileries pour la première fois, ce fut un véritable éblouissement, chacun subit son charme souverain. Elle plut sans doute infiniment aux hommes mais, à coup sûr, beaucoup moins aux femmes qui virent en elle une intrigante à craindre.

Intrigante, la Comtesse de Castiglione l'était en effet; elle prit un énorme ascendant sur l'empereur Napoléon III et fut certes d'un grand poids dans sa détermination de combattre l'Autriche aux côtés de l'Italie en 1859. "J'ai fait l'Italie et sauvé la Papauté", disait-elle avec orgueil. Elle s'exagérait certainement son influence mais il est tout de même indéniable qu'elle fut la cause d'évènements importants.

Elle fut l'instigatrice de profonds changements politiques ce qui suffirait à préserver son nom de l'oubli mais ce qui contribua surtout à perpétuer son souvenir ce sont les singuliers évènements qui marquèrent le mariage du Duc d'Aoste.

La Comtesse de Castiglione avait-elle le "mauvais œil", assurément non cela va sans dire toujours est-il qu'elle parut apporter la malchance avec elle à ce ma-

riage, malechance qu'elle partagea car elle devint veuve ce jour-là.



Cela commence par un suicide. Alors qu'on habillait la princesse pour la cérémonie, on chercha le corsage paré d'une



**La Comtesse de Castiglione**, (tableau de Giraud.)

guirlande fleurie qu'elle devait revêtir ; comme on ne le trouvait pas on s'enquit de la première dame d'atours chargée du soin des robes et on la trouva pendue dans la garde-robe et tenant le corsage entre ses doigts crispés ! Epouvantée, la princesse ne voulut pas se servir du corsage.

C'était un triste début. Pourtant l'es-

corte se forme dans la cour et l'on n'attend plus que le colonel qui doit en prendre le commandement ; les minutes se passent et personne n'arrive. Tout-à-coup la nouvelle se répand que le malheureux officier vient de périr d'insolation à trois cents pas de là.

On part sans lui mais, arrivé aux grilles du château, on trouve les portes fermées ; le gardien a oublié son service, et terrorisé peut-être par les conséquences de sa faute se suicide probablement. Je dis "probablement" car cette question n'a jamais été bien éclaircie ; toujours est-il qu'on le retrouva, peu après, baignant dans son sang.

Un malaise commence à planer sur l'assistance ; la journée est à peine commencée et déjà trois morts violentes viennent l'assombrir.

Ce n'était que le début. Peu d'instant plus tard, des cris attirent l'attention vers une des voitures du cortège : c'est le notaire qui a rédigé le contrat qui vient d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie. En même temps un coup de feu retentit au loin, c'est le premier témoin qui vient de se loger une balle dans la tête.

Le malaise général dégénère en terreur, les jeunes époux veulent s'enfuir ; on les calme cependant et l'arrivée à la gare a lieu au milieu des acclamations de la foule. Le chef de gare s'empresse et prend la tête du cortège pour lui indiquer l'endroit où il faut attendre le train nuptial. Hélas ! dans son empressement, le zélé fonctionnaire n'a pas vu ce train arriver à toute vitesse, il est happé par la lourde machine et quelques secondes plus tard une large flaque de sang et ses chairs broyées rougissent la voie...

C'est alors de l'affolement. Six morts ! C'est trop et d'un commun accord on

laisse le train et l'on décide de se rendre en carrosse à destination. Les voitures se remettent en file encadrées par d'élégants cavaliers; parmi ceux-ci on remarque le comte de Castiglione portant beau dans son superbe uniforme rouge de Chevalier de Malte chamarré de décorations. Tout à coup, le Comte chancelle sur sa monture, il pousse un gémissement et tombe sous les roues d'un carrosse; on le relève la poitrine défoncée, une écume sanglante aux lèvres et bientôt ce n'est

plus qu'un cadavre à ajouter à la funèbre liste.

Ce fut enfin tout pour cette épouvantable journée mais quelques jours plus tard deux nouvelles morts vinrent compléter la série: celle d'un nommé Prim, officier de la maison du roi et celle de la vieille nourrice tuée par l'explosion d'une chaudière, au total un assassinat, un suicide et sept accidents.

Ce fut le dernier mariage auquel le feu roi Humbert d'Italie assista officiellement.



# UN PEU DE TOURISME !

Par Jos Traveller



## EN CHINE

### Le châtimement des voleurs



Les voleurs emploient mille 'trucs' dont la simplicité étonne parfois, ce qui ne les empêche pas de réussir admirablement.

Les Chinois, grands mangeurs de riz, comme l'on sait, cherchent naturellement à s'approprier leur mets favori au meilleur marché possible et quelques-uns, en vulgaires filous qu'ils sont, trouvent le moyen de se le procurer moins cher qu'au prix coûtant. Pour cela, ils le volent tout simplement...

Un de leurs meilleurs trucs est le suivant: ils s'appro-

chent des sacs de riz sur lesquels ils s'appuient sans avoir l'air de rien et ils enfoncent, au travers de la toile, un tube métallique qui aboutit à la poche de leur vêtement. Quand le riz est bien sec, il "coule" littéralement par le tube et lorsqu'il sent sa récolte suffisante, notre voleur s'en va...

D'autres percent les sacs qu'ils portent sur les épaules, le riz s'échappe en mince filet et leur glisse dans le cou; comme notre Chinois a eu la précaution de lier ses pantalons par le bas, rien ne se perd et il empoche facilement ainsi 4 ou 5 livres de riz qui ne lui coûte rien.

C'est toutefois un jeu dangereux car on ne badine pas avec les voleurs en Chine et celui qui se fait prendre sur le fait a l'agrément de passer de longues heures ou même des jours entiers attaché à un poteau, qui ce lui permet de méditer tout à son aise sur la mauvaise action qu'il a commise.

Ça ne l'empêchera pas de recommencer à la première occasion!

## LES MANDARINS ET LEURS ONGLES

Depuis la dernière révolution chinoise, nombre de coutumes consacrées par le temps ont été abolies et taxées par les promoteurs du mouvement comme des vestiges d'une ancienne et stupide barbarie. Hâtons-nous de dire que si le modernisme détruit le sentiment de couleur



locale il n'en a pas moins été accueilli avec des transports de joie par les populations d'extrême Orient.

Les femmes pourront dorénavant marcher comme toutes leurs congénères sur des pieds qui n'auront pas été cruellement déformés par les chaussures de plomb. Déjà les notables s'habillent à l'Européenne et les nattes imposées dans l'antiquité par des conquérants orgueil-

leux sont tombées sous le ciseau des coiffeurs.

Une seule question paraît aujourd'hui offrir quelques difficultés à se solutionner c'est la modernisation des mandarins. Jusqu'à présent les esprits supérieurs pensaient qu'il est bon de se signaler par des marques extérieures à l'attention des gens du commun. Or portant une longue natte s'ils étaient Chinois ou un chignon massif quand ils avaient vu le jour en Annam ils ne pouvaient guère se distinguer par leur coiffure du reste de leurs concitoyens. Ils laissaient donc pousser leurs ongles prenant grand soin de ne pas les user et surtout de ne pas les casser. Aujourd'hui encore, les mandarins et les lettrés portent des ongles de quinze, vingt et vingt-cinq centimètres de longueur (8 ou 9 pouces) qu'ils protègent avec de minces étuis d'or. Cette mode embarrassante



Phone Est 2109

**L. DE LINBOURG**

(de Paris)

Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.  
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales  
Communautés Religieuses.

**E SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR**

des cors, œils-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats,  
transpiration

Consultations: 9 h. à 12 h. - a. m. h. à 4 h. p. m. 6 h. 30 à 7 h. 30 m

**291, rue St-Denis, Montréal.**

## Apprenez L'Anglais

de vous-même par la nouvelle méthode Modèle qui obtient tant de succès. Ouvrage entièrement neuf: "Cours par correspondance de conversation usuelle et commerciale" Français-Anglais, complet en 20 leçons, avec prononciation exacte, expédié franco, par colis postal enregistré, sous réception de \$1.00 dans lettre recommandée ou par mandat-poste. Vente exceptionnelle! Nombreuses attestations de succès. Vendu par la maille seulement. Distributeur:

**F. G. COSTA'S EMPORIUM,**  
777 rue St-Denis, Montréal,

Qué., Canada.

les oblige bien entendu à ne faire qu'un usage très limité de leurs dix doigts indiquant ainsi que des intellectuels ne sauraient sans déchoir travailler manuellement.

Les ongles seront-ils sacrifiés à la mode nouvelle? Grave problème qui revêt là-bas une importance considérable et donne lieu entre vieux et jeunes chinois à de vives discussions.

Dans les innombrables journaux que la révolution a fait naître, des fils du Ciel aux idées très avancées tournent en ridicule cette mode surannée qui symbolise, disent-ils, la "vieille Chine fossile."



En réponse à des annonces coûtant \$42,000, plus de 800,000 Américains ont immigré ici au cours des 10 dernières années.

## Développez votre buste

Paquet de 50c gratis



Pour 10c timbres ou argent pour aider aux frais de distribution, nous vous enverrons un paquet de 50c du merveilleux traitement de la Dr. Catherine E. Kelly pour rendre le buste ferme et développé et aussi notre livret "La taille parfaite". Elle a employé elle-même ce traitement et a augmenté son propre buste et ceux de ses clientes de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

Dr. Kelly Co. Dépt. 359, D.B., Buffalo, N.-Y

Stendhal rapporte que le colonel Bisson, lorsqu'il conduisait son régiment à l'armée du Rhin, l'arrêta devant les vignes du Clos-Vougeot et fit présenter les armes à ses soldats, tandis que les tambours battaient aux champs.

# Demandez les Liqueurs Douces

## "FRISCO"

SODA WATER  
COMPANY



Le Cidre de Pommes

# FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelles de Sources

## Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

**A ROME**

**Le Colisée**

C'est le plus vaste de tous les théâtres de Rome; bâti il y a plus de dix-huit cents ans, ses ruines sont aujourd'hui encore fort imposantes.

Il pouvait contenir 100,000 spectateurs et on y fit combattre jusqu'à cinq mille bêtes féroces en même temps. Il servit également de lieu de combat pour les gladiateurs, pour des chasses, des jeux divers et malheureusement aussi on y sacrifia nombre de martyrs chrétiens.

Il mesure 1730 pieds de circonférence et 620 dans sa plus grande longueur. Au moyen âge, il servit de forteresse, puis fut en partie démoli pour servir à la construction de divers palais.



Aujourd'hui, si mutilé qu'il soit, il constitue encore une des ruines les plus importantes de l'antiquité et attire quantité de touristes chaque année.

— 0 —

**LE CHANT DU SABLE**

L'année dernière, une information japonaise annonçait que, dans la province d'Imanoski, les habitants étaient terrifiés par un fait inexplicable.

Une montagne connue sous le nom de

**Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



**Les Pilules Persanes**

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des

épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00. Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

**SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS**  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

**Raoul Lebœuf**

Entrepreneur Plombier

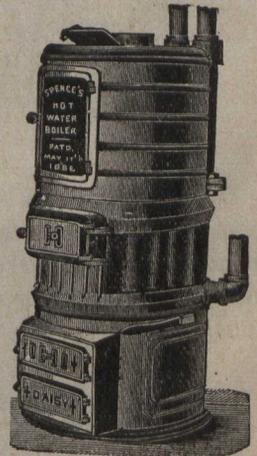
Poseur d'appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis 4109  
MONTREAL



## ATTELAGES DE PRINTEMPS

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



SSolidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

*Samontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. Can

Yukuyama faisait entendre, depuis quelques mois, "un bruit semblable aux gémissements d'un blessé". Les habitants du voisinage affirmaient que c'était l'âme de la montagne qui se lamentait et aucun n'osait approcher et tous les bergers étaient descendus habiter dans la plaine.

La police décida de procéder à de sérieuses investigations pour découvrir la cause réelle de ce bruit. Ses recherches furent sans résultat. Et à l'heure actuelle, une crainte superstitieuse, faisant fuir tout être humain, a rendu déserte une contrée jadis riante et fertile.

La solitude de ces déserts de sable est impressionnante, leur désolation aussi. On y rencontre de nombreuses dunes qui sont recouvertes d'une sorte de croûte dure. Et lorsqu'à ces endroits on foule le sol avec le pied, on entend un bruit comparable à un son de cloches lointain et pourtant très distinct.

Même lorsqu'on ne bouge point, on entend, au moment de la chute du jour, un bruit que les indigènes appellent le "chant du sable". Ils l'attribuent à des causes surnaturelles, en quoi ils ressemblent aux Japonais d'Imanoski.

Mais une théorie scientifique beaucoup plus reposante nous explique que ce bruit émotionnant est seulement dû à la contraction et au frottement des fragments durcis de sable, après le coucher du soleil, sous l'action du changement de la température.

Ces bruits sont parfois analogues au sifflement doux et prolongé que font entendre les fils télégraphiques. Mais, sifflements ou son de cloches, ils sont toujours harmonieux et musicaux.

— 0 —



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).  
162, St-Denis, Montréal.

**LE SAMEDI**

Journal Illustré Hebdomadaire  
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

Maison fondée en 1852 Tel. Bell Main 554

**CHS. LAVALLEE,**

Successeur de A. Lavallée,

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS de MUSIQUE  
et MUSIQUE EN FEUILLE

REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 BOUL. ST-LAURENT, - - MONTREAL



**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

**Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours**

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES

ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir un beau Buste, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

**LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement du Buste pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

1170 Dorion, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

AVIS.— A partir du premier Mai prochain, nos bureaux seront transférés au numéro 44b Mentana.

# CIGARETTES DERBY



Des millions de  
**CIGARETTES  
DERBY**

se vendent  
annuellement,  
simplement par ce  
que des milliers de  
fumeurs les pré-  
fèrent aux autres.

5c. le paquet  
partout.

